

The Project Gutenberg EBook of Tartarin sur les Alpes, by Alphonse Daudet  
#9 in our series by Alphonse Daudet

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the  
copyright laws for your country before downloading or redistributing  
this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project  
Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the  
header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the  
eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is  
important information about your specific rights and restrictions in  
how the file may be used. You can also find out about how to make a  
donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

**\*\*Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts\*\***

**\*\*eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971\*\***

**\*\*\*\*\*These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!\*\*\*\*\***

Title: Tartarin sur les Alpes  
Nouveaux exploits du hros tarasconnais

Author: Alphonse Daudet

Release Date: February, 2004 [EBook #5105]  
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]  
[This file was first posted on April 29, 2002]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ISO-8859-1

**\*\*\* START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK TARTARIN SUR LES ALPES \*\*\***

Produced by Carlo Traverso, Robert Rowe, Charles Franks  
and the Online Distributed Proofreading Team.

We thank the Bibliotheque Nationale de France that has made available the image files at [www://gallica.bnf.fr](http://www://gallica.bnf.fr), authorizing the preparation of the etext through OCR.

Nous remercions la Bibliotheque Nationale de France qui a mis disposition les images dans [www://gallica.bnf.fr](http://www://gallica.bnf.fr), et a donn l'autorisation de les utiliser pour preparer ce texte.

## ALPHONSE DAUDET

### Tartarin sur les Alpes

#### Nouveaux exploits du heros tarasconnais

#### TABLE DE MATIERES

I. Apparition au Rigi-Kulm.--Qui?--Ce qu'on dit autour d'une table de six cents couverts.--Riz et pruneaux.--Un bal improvise.--L'inconnu signe son nom sur le registre de l'hotel.--P. C. A.

II. Tarascon, cinq minutes d'arret.--Le Club des Alpines.--Explication du P. C. A.--Lapins de garenne et lapins de choux.--Ceci est mon testament.--Le sirop de cadavre.--Premiere ascension.--Tartarin tire ses lunettes.

III. Une alerte sur le Rigi.--Du sang-froid! du sang-froid!--Le cor des Alpes.--Ce que Tartarin trouve a sa glace en se reveillant.--Perplexite.--On demande un guide par le telephone.

IV. Sur le bateau.--Il pleut.--Le heros tarasconnais salue des manes.--La verite sur Guillaume Tell.--Desillusion.--Tartarin de Tarascon n'a jamais existe.--<<Te! Bompard!>>.

V. Confidences sous un tunnel.

VI. Le col du Brunig.--Tartarin tombe aux mains des nihilistes.--Disparition d'un tenor italien et d'une corde fabriquee en Avignon.--Nouveaux exploits du chasseur de casquettes.--Pan! pan!

VII. Les nuits de Tarascon.--Ou est-il?--Anxiete.--Les cigales du Cours redemandent Tartarin.--Martyre d'un grand saint tarasconnais.--Le Club des Alpines.--Ce qui se passait a la pharmacie de la placette.--A moi, Bezuquet!.

VIII. Dialogue memorable entre la Jungfrau et Tartarin.--Un salon nihiliste.--Le duel au couteau de chasse.--Affreux cauchemar.  
--<<C'est moi que vous cherchez, messieurs?>>--Etrange accueil fait par l'hotelier Meyer a la delegation tarasconnaise.

IX. Au Chamois fidele

X. L'ascension de la Jungfrau.--Ve, les boeufs!--Les crampons Kennedy ne marchent pas, la lampe a chalumeau non plus.--Apparition d'hommes masques au chalet du Club Alpin.--Le president dans la crevasse.--Il y laisse ses lunettes.--Sur les cimes!--Tartarin devenu dieu.

XI. En route pour Tarascon!--Le lac de Geneve.---Tartarin propose une visite au cachot de Bonnivard.--Court dialogue au milieu des roses.--Toute la bande sous les verrous.--L'infortune Bonnivard.--O se trouve une certaine corde fabriquee en Avignon.

XII. L'hotel Baltet a Chamonix.--Ca sent l'ail!--De l'emploi de la corde dans les courses alpestres.--Shake hands!--Un eleve de Schopenhauer.--A la halte des Grands-Mulets.--<<Tartar\_ein\_, il faut que je vous parle>>.

XIII. La catastrophe.

XIV. Epilogue.

I

APPARITION AU RIGI-KULM.--OUI?--CE QU'ON DIT AUTOUR D'UNE TABLE DE SIX CENTS COUVERTS.--RIZ ET PRUNEAUX. UN BAL IMPROVISE.--L'INCONNU SIGNE SON NOM SUR LE REGISTRE DE L'HOTEL.--P. C. A.

Le 10 aout 1880, a l'heure fabuleuse de ce coucher de soleil sur les Alpes, si fort vante par les guides Joanne et Baedeker, un brouillard jaune hermetique, complique d'une tourmente de neige en blanches spirales, enveloppait la cime du Rigi (\_Regina montium\_) et cet hotel gigantesque, extraordinaire a voir dans l'aride paysage des hauteurs, ce Rigi-Kulm vitre comme un observatoire, massif comme une citadelle, ou pose pour un jour et une nuit la foule des touristes adoreurs du soleil.

En attendant le second coup du diner, les passagers de l'immense et fastueux caravanserail, morfondus en haut dans les chambres ou pames sur les divans des salons de lecture dans la tiendeur moite des caloriferes allumes, regardaient, a defaut des splendeurs promises, tourner les petites mouchettes blanches et s'allumer devant le perron les grands lampadaires dont les doubles verres de phares grincaient au vent.

Monter si haut, venir des quatre coins du monde pour voir cela... O Baedeker!...

Soudain quelque chose emergea du brouillard, s'avancant vers l'hotel avec un tintement de ferrailles, une exageration de mouvements causee par d'etranges accessoires.

A vingt pas, a travers la neige, les touristes desoeuvres, le nez contre les vitres, les \_misses\_ aux curieuses petites tetes coiffees en garcons, prirent cette apparition pour une vache egaree, puis pour un retameur charge de ses ustensiles.

A dix pas, l'apparition changea encore et montra l'arbalete l'epaule, le casque a visiere baissee d'un archer du moyen age, encore plus invraisemblable a rencontrer sur ces hauteurs qu'une vache ou qu'un ambulant.

Au perron, l'arbaletrier ne fut plus qu'un gros homme, trapu, rable, qui s'arretait pour souffler, secouer la neige de ses jambieres en drap jaune comme sa casquette, de son passe-montagne tricote ne laissant guere voir du visage que quelques touffes de barbe grisonnante et d'enormes lunettes vertes, bombees en verres de stereoscope. Le \_piolet\_, l'alpenstock, un sac sur le dos, un paquet de cordes en sautoir, des crampons et crochets de fer a la ceinture d'une blouse anglaise a larges pattes completaient le harnachement de ce parfait alpiniste.

Sur les cimes desolees du Mont-Blanc ou du Finsteraarhorn, cette tenue d'escalade aurait semble naturelle; mais au Rigi-Kulm, a deux pas du chemin de fer!

L'Alpiniste, il est vrai, venait du cote oppose a la station, et l'etat de ses jambieres temoignait d'une longue marche dans la neige et la boue.

Un moment il regarda l'hotel et ses dependances, stupefait de trouver a deux mille metres au-dessus de la mer une batisse de cette importance, des galeries vitrees, des colonnades, sept etages de fenetres et le large perron s'etaland entre deux rangees de pots a feu qui donnaient a ce sommet de montagne l'aspect de la place de l'Opera par un crepuscule d'hiver.

Mais si surpris qu'il put etre, les gens de l'hotel le paraissaient bien davantage, et lorsqu'il penetra dans l'immense antichambre, une poussee curieuse se fit a l'entree de toutes les salles: des messieurs armes de queues de billard, d'autres avec des journaux deployes, des dames tenant leur livre ou leur ouvrage, tandis que tout au fond, dans le developpement de l'escalier, des tetes se penchaient par-dessus la rampe, entre les chaines de l'ascenseur.

L'homme dit haut, tres fort, d'une voix de basse profonde, un <<creux du Midi>> sonnante comme une paire de cymbales:

<<Coquin de bon sort! En voila un temps!...

Et tout de suite il s'arreta, quitta sa casquette et ses lunettes.

Il suffoquait.

L'ebloissement des lumieres, le chaleur du gaz, des caloriferes, en contraste avec le froid noir du dehors, puis cet appareil somptueux, ces hauts plafonds, ces portiers chamarres avec <<REGINA MONTIUM>> en lettres d'or sur leurs casquettes d'amiraux, les cravates blanches des maitres d'hotel et le bataillon des Suissesses en costumes nationaux accouru sur un coup de timbre, tout cela l'etourdit une seconde, pas plus d'une.

Il se sentit regarde et, sur-le-champ, retrouva son aplomb, comme un comedien devant les loges pleines.

<<Monsieur desire?...

C'etait le gerant qui l'interrogeait du bout des dents, un gerant tres chic, jaquette rayee, favoris soyeux, une tete de couturier pour dames.

L'Alpiniste, sans s'emouvoir, demanda une chambre, <<une bonne petite chambre, au moins>>, a l'aise avec ce majestueux gerant comme avec un vieux camarade de college.

Il fut par exemple bien pres de se facher quand la servante bernoise, qui s'avancait un bougeoir a la main, toute raide dans son plastron d'or et les bouffants de tulle de ses manches, s'informa si monsieur desirait prendre l'ascenseur. La proposition d'un crime a commettre ne l'eut pas indigne davantage.

--Un ascenseur, a lui!... a lui!... Et son cri, son geste, secouerent toute sa ferraille.

Subitement radouci, il dit a la Suissesse d'un ton aimable:

<<\_Pedibus\_se\_ cum jambis\_se, ma belle chatte...>> et il monta derriere elle, son large dos tenant l'escalier, ecartant les gens sur son passage, pendant que par tout l'hotel courait une clameur, un long <<Qu'est-ce que c'est que ca?>> chuchote dans les langues diverses des quatre parties du monde. Puis le second coup du diner sonna, et nul ne s'occupa plus de l'extraordinaire personnage.

Un spectacle, cette salle a manger du Rigi-Kulm.

Six cents couverts autour d'une immense table en fer a cheval ou des compotiers de riz et de pruneaux alternaient en longues files avec des plantes vertes, refletant dans leur sauce claire ou brune les petites flammes droites des lustres et les dorures du plafond caissonne.

Comme dans toutes les tables d'hôte suisses, ce riz et ces pruneaux divisaient le diner en deux factions rivales, et rien qu'aux regards de haine ou de convoitise jetés d'avance sur les compotiers du dessert, on devinait aisément à quel parti les convives appartenaient. Les Riz se reconnaissaient à leur paleur défaite, les Pruneaux à leurs faces congestionnées.

Ce soir-là, les derniers étaient en plus grand nombre, comptaient surtout des personnalités plus importantes, des célébrités européennes, telles que le grand historien Astier-Rehu, de l'Académie française, le baron de Stoltz, vieux diplomate austro-hongrois, lord Chipendale (?), un membre du Jockey-Club avec sa nièce (hum! hum!), l'illustre docteur-professeur Schwanthaler, de l'Université de Bonn, un général péruvien et ses huit demoiselles.

À quoi les Riz ne pouvaient guère opposer comme grandes vedettes qu'un sénateur belge et sa famille, Mme Schwanthaler, la femme du professeur, et un tenor italien retour de Russie, étalant sur la nappe des boutons de manchettes larges comme des soucoupes.

C'est ce double courant opposé qui faisait sans doute la gêne et la raideur de la table. Comment expliquer autrement le silence de ces six cents personnes, gourmées, renfrognées, méfiantes, et le souverain mépris qu'elles semblaient affecter les unes pour les autres? Un observateur superficiel aurait pu l'attribuer à la stupide morgue anglo-saxonne qui, maintenant, par tous pays donne le ton du monde voyageur.

Mais non! Des êtres à face humaine n'arrivent pas à se haïr ainsi première vue, à se dédaigner du nez, de la bouche et des yeux faute de présentation préalable. Il doit y avoir autre chose.

Riz et Pruneaux, je vous dis. Et vous avez l'explication du morne silence pesant sur ce diner du Rigi-Kulm qui, vu le nombre et la variété internationale des convives, aurait dû être animé, tumultueux, comme on se figure les repas au pied de la tour de Babel.

L'Alpiniste entra, un peu trouble devant ce réfectoire de chartreux en pénitence sous le flamboiement des lustres, toussa bruyamment sans que personne prit garde à lui, s'assit à son rang de dernier venu, au bout de la salle. Défuble maintenant, c'était un touriste comme un autre, mais d'aspect plus aimable, chauve, bedonnant, la barbe en pointe et touffue, le nez majestueux, d'épais sourcils féroces sur un regard bon enfant.

Riz ou Pruneau? on ne savait encore.

À peine installé, il s'agita avec inquiétude, puis quittant sa place d'un bond effrayé: <<\_Outre!\_...un courant d'air!...>> dit-il tout haut, et il s'élança vers une chaise libre, rabattue au milieu de la table.

Il fut arrêté par une Suissesse de service, du canton d'Uri, celle-là, chaînettes d'argent et guimpe blanche:

<<Monsieur, c'est retenu...

Alors, de la table, une jeune fille dont il ne voyait que la chevelure en blonds relevés sur des blancheurs de neige vierge dit sans se retourner, avec un accent d'étrangère:

<<Cette place est libre... mon frère est malade, il ne descend pas.

--Malade? demanda l'Alpiniste en s'asseyant, l'air empressé, presque affectueux... Malade? Pas dangereusement au moins?

Il prononçait <<au mouain>>, et le mot revenait dans toutes ses phrases avec quelques autres vocables parasites <<he, que, te, zou, ve, vai, allons, et autrement, différemment>>, qui soulignaient encore son accent méridional, déplaisant sans doute pour la jeune blonde, car elle ne répondit que par un regard glacial, d'un bleu noir, d'un bleu d'abîme.

Le voisin de droite n'avait rien d'encourageant non plus; c'était le tenor italien, fort gaillard au front bas, aux prunelles huileuses, avec des moustaches de matamore qu'il frisait d'un doigt furibond, depuis qu'on l'avait séparé de sa jolie voisine.

Mais le bon Alpiniste avait l'habitude de parler en mangeant, il lui fallait cela pour sa santé.

<<\_Ve\_! Les jolis boutons... se dit-il tout haut à lui-même en guignant les manchettes de l'Italien... Ces notes de musique, incrustées dans le jaspe, c'est d'un effet \_charmain\_...

Sa voix cuivrée sonnait dans le silence sans y trouver le moindre écho.

<<Sur que monsieur est chanteur, \_que?\_

--Non capisco...>> grogna l'Italien dans ses moustaches.

Pendant un moment l'homme se résigna à dévorer sans rien dire, mais les morceaux l'étouffaient. Enfin, comme son vis-à-vis le diplomate austro-hongrois essayait d'atteindre le moutardier du bout de ses vieilles petites mains grelottantes, enveloppées de mitaines, il le lui passa obligeamment: <<A votre service, monsieur le baron...>> car il venait de l'entendre appeler ainsi.

Malheureusement le pauvre M. de Stoltz, malgré l'air finaud et spirituel contracté dans les chinoiseries diplomatiques, avait perdu depuis longtemps ses mots et ses idées, et voyageait dans la montagne spécialement pour les rattraper. Il ouvrit ses yeux vides sur ce visage inconnu, les referma sans rien dire. Il en eut fallu dix, anciens diplomates de sa force intellectuelle, pour trouver en commun la formule d'un remerciement.

A ce nouvel insucces, l'Alpiniste fit une moue terrible, et la brusque facon dont il s'empara de la bouteille aurait pu faire croire qu'il allait achever de fendre, avec, la tete felee du vieux diplomate. Pas plus! C'etait pour offrir a boire a sa voisine, qui ne l'entendit pas, perdue dans une causerie a mi-voix, d'un gazouillis etranger doux et vif, avec deux jeunes gens assis tout pres d'elle. Elle se penchait, s'animait. On voyait des petits frisons briller dans la lumiere contre une oreille menue, transparente et toute rose... Polonaise, Russe, Norvegienne?... mais du Nord bien certainement; et une jolie chanson de son pays lui revenant aux levres, l'homme du Midi se mit a fredonner tranquillement:

\_O countesso gento,  
Estelo dou Nord  
Que la neu argento,  
Qu'Amour friso en or.\_[\*]

[\*] <<Gentille comtesse,--Lumiere du Nord,--Que la neige argente,--Qu'Amour frise en or.>> (Frederic MISTRAL.)

Toute la table se retourna; on crut qu'il devenait fou. Il rougit, se tint coi dans son assiette, n'en sortit plus que pour repousser violemment un des compotiers sacres qu'on lui passait:

<<Des pruneaux, encore!... Jamais de la vie!

C'en etait trop.

Il se fit un grand mouvement de chaises. L'academicien, lord Chipendale (?), le professeur de Bonn et quelques autres notabilites du parti se levaient, quittaient la salle pour protester.

Les <<Riz>> presque aussitot suivirent, en le voyant repousser le second compotier aussi vivement que l'autre.

Ni Riz ni Pruneau!... Quoi alors?...

Tous se retirerent; et c'etait glacial ce defile silencieux de nez tombants, de coins de bouche abaisses et dedaigneux, devant le malheureux qui resta seul dans l'immense salle a manger flamboyante, en train de faire une trempette a la mode de son pays, courbe sous le dedain universel.

Mes amis, ne meprisons personne. Le mepris est la ressource des parvenus, des poseurs, des laiderons et des sots, le masque o s'abrite la nullite, quelquefois la gredinerie, et qui dispense d'esprit, de jugement, de bonte. Tous les bossus sont meprisants; tous les nez tors se froncent et dedaignent quand ils rencontrent un nez droit.

Il savait cela, le bon Alpiniste. Ayant de quelques annees depasse la quarantaine, ce <<palier du quatrieme>> ou l'homme trouve et ramasse la



clef magique qui ouvre la vie jusqu'au fond, en montre la monotone et decevante enfilade, connaissant en outre sa valeur, l'importance de sa mission et du grand nom qu'il portait, l'opinion de ces gens-la ne l'occupait guere. Il n'aurait eu d'ailleurs qu'a se nommer, a crier: <<C'est moi...>> pour changer en respects aplatis toutes ces lippes hautaines; mais l'incognito l'amusait.

Il souffrait seulement de ne pouvoir parler, faire du bruit, s'ouvrir, se repandre, serrer des mains, s'appuyer familièrement a une epaule, appeler les gens par leurs prenomms. Voila ce qui l'opressait au Rigi-Kulm.

Oh! surtout, ne pas parler.

<<J'en aurai la pepie, bien sur...>> se disait le pauvre diable, errant dans l'hotel, ne sachant que devenir.

Il entra au cafe, vaste et desert comme un temple en semaine, appela le garcon <<mon bon ami>>, commanda <<un moka sans sucre, \_que!\_>> Et le garcon ne demandant pas: <<Pourquoi sans sucre?>> l'Alpiniste ajouta vivement: <<C'est une habitude que j'ai prise en Algerie, du temps de mes grandes chasses.

Il allait les raconter, mais l'autre avait fui sur ses escarpins de fantome pour courir a lord Chipendale affale de son long sur un divan et criant d'une voix morne: <<Tchimpanne! tchimpanne!>> Le bouchon fit son bruit bete de noce de commande, puis on n'entendit plus rien que les rafales du vent dans la monumentale cheminee et le cliquetis frissonnant de la neige sur les vitres.

Bien sinistre aussi, le salon de lecture, tous les journaux en main, ces centaines de tetes penchees autour des longues tables vertes, sous les reflecteurs. De temps en temps une baillee, une toux, le froissement d'une feuille deployee, et, planant sur ce calme de salle d'etude, debout et immobiles, le dos au poele, solennels tous les deux et sentant pareillement le moisi, les deux pontifes de l'histoire officielle, Schwanthaler et Astier-Rehu, qu'une fatalite singuliere avait mis en presence au sommet du Rigi, depuis trente ans qu'ils s'injuriaient, se déchiraient dans des notes explicatives, s'appelaient <<Schwanthaler l'ane bate, \_vir ineptissimus\_ Astier-Rehu>>.

Vous pensez l'accueil que recut le bienveillant Alpiniste approchant une chaise pour faire un brin de causerie instructive au coin du feu. Du haut de ces doux cariatides tomba subitement sur lui un de ces courants froids, dont il avait si grand'peur; il se leva, arpenta la salle autant par contenance que pour se rechauffer, ouvrit la bibliotheque. Quelques romans anglais y trainaient, meles a de lourdes bibles et a des volumes depareilles du Club Alpin Suisse; il en prit un, l'emportait pour le lire au lit, mais dut le laisser a la porte, le reglement ne permettant pas qu'on promenat la bibliotheque dans les chambres.

Alors, continuant a errer, il entr'ouvrit la porte du billard, ou le tenor italien jouait tout seul, faisait des effets de torse et de manchettes pour leur jolie voisine, assise sur un divan, entre deux jeunes gens auxquels elle lisait une lettre. A l'entree de l'Alpiniste elle s'interrompit, et l'un des jeunes gens se leva, le plus grand, une sorte de moujik, d'homme-chien, aux pattes velues, aux longs cheveux noirs, luisants et plats, rejoignant la barbe inculte. Il fit deux pas vers le nouveau venu, le regarda comme on provoque, et si ferocelement que le bon Alpiniste sans demander d'explication, executa un demi-tour a droite, prudent et digne.

<<Differemment, ils ne sont pas liants, dans le Nord...>> dit-il tout haut, et il referma la porte bruyamment pour bien prouver a ce sauvage qu'on n'avait pas peur de lui.

Le salon restait comme dernier refuge; il y entra... Coquin de sort!... La morgue, bonnes gens! la morgue du mont Saint-Bernard, o les moines exposent les malheureux ramasses sous la neige dans les attitudes diverses que la mort congelante leur a laisseees, c'etait cela le salon de Rigi-Kulm.

Toutes les dames figees, muettes, par groupes sur des divans circulaires, ou bien isolees, tombees ca et la. Toutes les misses immobiles sous les lampes des gueridons, ayant encore aux mains l'album, le magazine, la broderie qu'elles tenaient quand le froid les avait saisies; et parmi elles les filles du general, les huit petites Peruviennes avec leur teint de safran, leurs traits en desordre, les rubans vifs de leurs toilettes tranchant sur les tons de lezard des modes anglaises, pauvres petits \_pays-chauds\_ qu'on se figurait si bien grimacant, gambadant a la cime des cocotiers et qui, plus encore que les autres victimes, faisaient peine a regarder en cet etat de mutisme et de congelation. Puis au fond, devant le piano, la silhouette macabre du vieux diplomate, ses petites mains a mitaines posees et mortes sur le clavier, dont sa figure avait les reflets jaunis...

Trahi par ses forces et sa memoire, perdu dans une polka de sa composition qu'il recommencait toujours au meme motif, faute de retrouver la coda, le malheureux de Stoltz s'etait endormi en jouant, et avec lui toutes les dames du Rigi, bercant dans leur sommeil des frises romantiques ou ce bonnet de dentelle en forme de croute de vol-au-vent qu'affectionnent les dames anglaises et qui fait partie du cant voyageur.

L'arrivee de l'Alpiniste ne les reveilla pas, et lui-meme s'ecroulait sur un divan, envahi par ce decouragement de glace, quand des accords vigoureux et joyeux eclaterent dans le vestibule, ou trois <<musicos>>, harpe, flute, violon, de ces ambulants aux mines piteuses, aux longues redingotes battant les jambes, qui courent les hotelleries suisses, venaient d'installer leurs instruments. Des les premieres notes, notre homme se dressa, galvanise.

<<\_Zou!\_ bravo!... En avant musique!

Et le voila courant, ouvrant les portes grandes, faisant fete aux musiciens, qu'il abreuve de champagne, se grisant lui aussi, sans boire, avec cette musique qui lui rend la vie. Il imite le piston, il imite la harpe, claque des doigts au-dessus de sa tete, roule les yeux, esquisse des pas, a la grande stupefaction des touristes accourus de tous cotes au tapage. Puis brusquement, sur l'attaque d'une valse de Strauss que les musicos allumes enlevent avec la furie de vrais tziganes, l'Alpiniste, apercevant a l'entree du salon la femme du professeur Schwanthaler, petite Viennoise boulotte aux regards espiegles, restes jeunes sous ses cheveux gris tout poudres, s'elance, lui prend la taille, l'entraîne en criant aux autres: <<Eh! allez donc!... valsez donc!

L'elan est donne, tout l'hotel degele et tourbillonne, emporte. On danse dans le vestibule, dans le salon, autour de la longue table verte de la salle de lecture. Et c'est ce diable d'homme qui leur a mis a tous le feu au ventre. Lui cependant ne danse plus, essouffl au bout de quelques tours; mais il veille sur son bal, presse les musiciens, accouple les danseurs, jette le professeur de Bonn dans les bras d'une vieille Anglaise, et sur l'austere Astier-Rehu la plus fringante des Peruviennes. La resistance est impossible. Il se degage de ce terrible Alpiniste on ne sait quelles effluves qui vous soulevent, vous allegent. Et zou! et zou! Plus de mepris, plus de haine. Ni Riz ni Pruniaux, tous valseurs. Bientot la folie gagne, se communique aux etages, et, dans l'enorme baie de l'escalier, on voit jusqu'au sixieme tourner sur les paliers, avec la raideur d'automates devant un chalet a musique, les jupes lourdes et colorees des Suissesses de service.

Ah! le vent peut souffler dehors, secouer les lampadaires, faire grincer les fils du telegraphe et tourbillonner la neige en spirales sur la cime deserte. Ici l'on a chaud, l'on est bien, en voila pour toute la nuit.

<<Differemment, je vais me coucher, moi...>> se dit en lui-meme le bon Alpiniste, homme de precaution, et d'un pays ou tout le monde s'emballe et se deballe encore plus vite. Riant dans sa barbe grise, il se glisse, se dissimule pour echapper a la maman Schwanthaler qui, depuis leur tour de valse, le cherche, s'accroche a lui, voudrait toujours <<ballir... dantsir...

Il prend la clef, son bougeoir; puis au premier etage s'arrete une minute pour jouir de son oeuvre, regarder ce tas d'empales qu'il a forces a s'amuser, a se degourdir.

Une Suissesse s'approche, toute haletante de sa valse interrompue, lui presente une plume et le registre de l'hotel:

<<Si j'oserais demander a mossie de vouloir bien signer son nom...

Il hesite un instant. Faut-il, ne faut-il pas conserver l'incognito?

Après tout, qu'importe! En supposant que la nouvelle de sa présence au Rigi arrive la-bas, nul ne saura ce qu'il est venu faire en Suisse. Et puis ce sera si drôle, demain matin, la stupeur de tous ces <<Inglichemans>> quand ils apprendront... Car cette fille ne pourra pas s'en taire... Quelle surprise par tout l'hôtel, quel éblouissement!...

<<Comment? C'était lui... Lui!...

Ces réflexions passeront dans sa tête, rapides et vibrantes comme les coups d'archet de l'orchestre. Il prit la plume et d'une main négligente, au-dessous d'Astier-Rehu, de Schwanthaler et autres illustres, il signa ce nom qui les éclipsait tous, son nom; puis monta vers sa chambre, sans même se retourner pour voir l'effet dont il était sûr.

Derrière lui la Suisse regarda,

#### TARTARIN DE TARASCON

et au-dessous:

P. C. A.

Elle lut cela, cette Bernoise, et ne fut pas éblouie du tout. Elle ne savait pas ce que signifiait P. C. A. Elle n'avait jamais entendu parler de <<Dardarin>>.

Sauvage, \_rai\_!

II

TARASCON, CINQ MINUTES D'ARRÊT.--LE CLUB DES ALPINES.--EXPLICATION DU P.C.A.--LAPINS DE GARENNE ET LAPINS DE CHOUX.--CECI EST MON TESTAMENT.--LE SIROP DE CADAVRE.--PREMIÈRE ASCENSION.--TARTARIN TIRE SES LUNETTES.

Quand ce nom de <<Tarascon>> sonne en fanfare sur la voie du Paris-Lyon-Méditerranée, dans le bleu vibrant et limpide du ciel provençal, des têtes curieuses se montrent à toutes les portières de l'express, et de wagon en wagon les voyageurs se disent: <<Ah! voilà Tarascon... Voyons un peu Tarascon.

Ce qu'on en voit n'a pourtant rien que de fort ordinaire, une petite ville paisible et propre, des tours, des toits, un pont sur le Rhône. Mais le soleil tarasconnais et ses prodigieux effets de mirage, si féconds en surprises, en inventions, en cocasseries délirantes; ce joyeux petit peuple, pas plus gros qu'un pois chiche, qui reflète et résume les instincts de tout le Midi français, vivant,

remuant, bavard, exagere, comique, impressionnable, c'est la ce que les gens de l'express guettent au passage et ce qui fait la popularite de l'endroit.

En des pages memorables que la modestie l'empêche de rappeler plus explicitement, l'historiographe de Tarascon a jadis essaye de depeindre les jours heureux de la petite ville menant sa vie de cercle, chantant ses romances--chacun la sienne,--et, faute de gibier, organisant de curieuses chasses a la casquette[\*]. Puis, la guerre venue, les temps noirs, il a dit Tarascon, et sa defense heroique, l'esplanade torpillee, le cercle et le cafe de la comedie imprenables, tous les habitants formes en compagnies franches, soutaches de femurs croises et de tetes de mort, toutes les barbes poussees, un tel deploiement de haches, sabres d'abordage, revolvers americains, que les malheureux en arrivaient a se faire peur les uns aux autres et ne plus oser s'aborder dans les rues.

[\*] Voici ce qu'il est dit de cette chasse locale dans les Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon:

<<Apres un bon dejeuner en pleine campagne, chacun des chasseurs prend sa casquette, la jette en l'air de toutes ses forces, et la tire au vol avec du 5, du 6 ou du 2, selon les conventions. Celui qui met le plus souvent dans sa casquette est proclame roi de la chasse et rentre, le soir, en triomphateur a Tarascon, la casquette criblee au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares...

Bien des annees ont passe depuis la guerre, bien des almanachs ont et mis au feu; mais Tarascon n'a pas oublie, et, renoncant aux futiles distractions d'autre temps, n'a plus songe qu'a se faire du sang et des muscles au profit des revanches futures. Des societes de tir et de gymnastique, costumees, equipees, ayant toutes leur musique et leur banniere; des salles d'armes, boxe, baton, chausson; des courses pieds, des lutttes a main plate entre personnes du meilleur monde ont remplace les chasses a la casquette, les platoniques causeries cynegetiques chez l'armurier Costecalde.

Enfin le cercle, le vieux cercle lui-meme, abjurant bouillotte et bezigue, s'est transforme en Club Alpin, sur le patron du fameux <<Alpine Club>> de Londres qui a porte jusqu'aux Indes la renommee de ses grimpeurs. Avec cette difference que les Tarasconnais, au lieu de s'expatrier vers des cimes etrangeres a conquerir, se sont contentes de ce qu'ils avaient sous la main, ou plutot sous le pied, aux portes de la ville.

Les Alpes a Tarascon?... Non, mais les Alpines, cette chaine de montagnettes parfumees de thym et de lavande, pas bien mechantes ni tres hautes (150 a 200 metres au-dessus du niveau de la mer), qui font un horizon de vagues bleues aux routes provencales, et que l'imagination locale a decorees de noms fabuleux et caracteristiques: \_le Mont-Terrible, le Bout-du-Monde, le Pic-des-Geants,\_ etc.

C'est plaisir, les dimanches matin, de voir les Tarasconnais guetres, le pic en main, le sac et la tente sur le dos, partir, clairons en tete, pour des ascensions dont le Forum, le journal de la localite, donne le compte rendu avec un luxe descriptif, une exageration d'epithetes, <<abimes, gouffres, gorges effroyables,>> comme s'il s'agissait de courses sur l'Himalaya. Pensez qu'a ce jeu les indigenes ont acquis des forces nouvelles, ces <<doubles muscles reserves jadis au seul Tartarin, le bon, le brave, l'heroique Tartarin.

Si Tarascon resume le Midi, Tartarin resume Tarascon. Il n'est pas seulement le premier citoyen de la ville, il en est l'ame, le genie, il en a toutes les belles felures. On connait ses anciens exploits, ses triomphes de chanteur (oh! le duo de \_Robert le Diable\_ a la pharmacie Bezuquet!) et l'etonnante odyssee de ses chasses au lion d'ou il ramena ce superbe chameau, le dernier de l'Algerie, mort depuis, charge d'ans et d'honneurs, conserve en squelette au musee de la ville, parmi les curiosites tarasconnaises.

Tartarin, lui, n'a pas bronche; toujours bonnes dents, bon oeil, malgre la cinquantaine, toujours cette imagination extraordinaire qui rapproche et grossit les objets avec une puissance de telescope. Il est reste celui dont le brave commandant Bravida disait: <<C'est un lapin...

Deux lapins, plutot! Car dans Tartarin comme dans tout Tarasconnais, il y a la race garenne et la race choux tres nettement accentuees: le lapin de garenne coureur, aventureux, casse-cou; le lapin de choux casanier, tisanier, ayant une peur atroce de la fatigue, des courants d'air, et de tous les accidents quelconques pouvant amener la mort.

On sait que cette prudence ne l'empechait pas de se montrer brave et meme heroique a l'occasion; mais il est permis de se demander ce qu'il venait faire sur le Rigi (Regina montium) a son age, alors qu'il avait si cherelement conquis le droit au repos et au bien-etre.

A cela, l'infame Costecalde aurait pu seul repondre.

Costecalde, armurier de son etat, represente un type assez rare Tarascon. L'envie, la basse et mechante envie, visible a un pli mauvais de ses levres minces et a une espece de buee jaune qui lui monte du foie par bouffees, enfume sa large face rasee et reguliere, aux meplats fripes, meurtris comme a coups de marteau, pareille a une ancienne medaille de Tibere ou de Caracalla. L'envie chez lui est une maladie qu'il n'essaye pas meme de cacher, et, avec ce beau temperament tarasconnais qui deborde toujours, il lui arrive de dire en parlant de son infirmité: <<Vous ne savez pas comme ca fait mal...

Naturellement, le bourreau de Costecalde, c'est Tartarin. Tant de gloire pour un seul homme! Lui partout, toujours lui! Et lentement, sourdement, comme un termite introduit dans le bois dore de l'idole, voila vingt ans qu'il sape en dessous cette renommee triomphante, et la ronge, et la creuse. Quand le soir, au cercle, Tartarin racontait

ses affuts au lion, ses courses dans le grand Sahara, Costecalde avait des petits rires muets, des hochements de tete incredules.

<<Mais les peaux, pas moins, Costecalde... ces peaux de lion qu'il nous a envoyees, qui sont la, dans le salon du cercle?...

--Te! pardi... Et les fourreurs, croyez-vous pas qu'il en manque, en Algerie?

--Mais les marques des balles, toutes rondes, dans les tetes?

--Et autrem\_ain\_, est-ce qu'au temps de la chasse aux casquettes, on ne trouvait pas chez nos chapeliers des casquettes trouees de plomb et dechiquetees, pour les tireurs maladroits?

Sans doute l'ancienne gloire du Tartarin tueur de fauves restait au-dessus de ces attaques; mais l'Alpiniste chez lui pretait a toutes les critiques, et Costecalde ne s'en privait pas, furieux qu'on eut nomme president du Club des Alpines un homme que l'age <<enlourdissait visiblement et que l'habitude, prise en Algerie, des babouches et des vetements flottants predisposait encore a la paresse.

Rarement, en effet, Tartarin prenait part aux ascensions; il se contentait de les accompagner de ses voeux et de lire en grande seance, avec, des roulements d'yeux et des intonations a faire palir les dames, les tragiques comptes rendus des expeditions.

Costecalde, au contraire, sec, nerveux, la <<Jambe de coq>>, comme on l'appelait, grimait toujours en tete; il avait fait les Alpines une par une, plante sur les cimes inaccessibles le drapeau du club, la \_Tarasque\_ etoilee d'argent. Pourtant, il n'etait que vice-president, V. P. C. A.; mais il travaillait si bien la place qu'aux elections prochaines, evidemment, Tartarin sauterait.

Averti par ses fideles, Bezuquet le pharmacien, Excourbanies, le brave commandant Bravida, le heros fut pris d'abord d'un noir degout, cette rancoeur revoltee dont l'ingratitude et l'injustice soulevent les belles ames. Il eut l'envie de tout planter la, de s'expatrier, de passer le pont pour aller vivre a Beaucaire, chez les Volsques; puis se calma.

Quitter sa petite maison, son jardin, ses cheres habitudes, renoncer son fauteuil de president du Club des Alpines fonde par lui, a ce majestueux P. C. A. qui ornait et distinguait ses cartes, son papier a lettres, jusqu'a la coiffe de son chapeau! Ce n'etait pas possible, \_ve!\_ Et tout a coup lui vint une idee mirobolante.

En definitive, les exploits de Costecalde se bornaient a des courses dans les Alpines. Pourquoi Tartarin, pendant les trois mois qui le separaient des elections, ne tenterait-il pas quelque aventure grandiose; arborer, par \_ezemple\_, l'etendard du Club sur une des plus hautes cimes de l'Europe, la Jungfrau ou le Mont-Blanc?

Quel triomphe au retour, quelle gifle pour Costecalde lorsque le Forum publierait le recit de l'ascension! Comment, apres cela, oser lui disputer le fauteuil?

Tout de suite il se mit a l'oeuvre, fit venir secretement de Paris une foule d'ouvrages speciaux: les \_Escalades\_ de Whymper, les \_Glaciers\_ de Tyndall, le \_Mont-Blanc\_ de Stephen d'Arve, des relations du Club Alpin, anglais et suisse, se farcit la tete d'une foule d'expressions alpestres, <<cheminees, couloirs, moulins, neves, seracs, moraine, rotures>>, sans savoir bien precisement ce qu'elles signifiaient.

La nuit, ses reves s'effrayaient de glissades interminables, de brusques chutes dans des crevasses sans fond. Les avalanches le roulaient, des aretes de glace embrochaient son corps au passage; et longtemps apres le reveil et le chocolat du matin qu'il avait l'habitude de prendre au lit, il gardait l'angoisse et l'oppression de son cauchemar; mais cela ne l'empechait pas, une fois debout, de consacrer sa matinee a de laborieux exercices d'entrainement.

Il y a tout autour de Tarascon un cours plante d'arbres qui, dans le dictionnaire local, s'appelle <<le Tour de ville>>. Chaque dimanche, l'apres-midi, les Tarasconnais, gens de routine malgre leur imagination, font leur tour de ville, et toujours dans le meme sens. Tartarin s'exerca a le faire huit fois, dix fois dans la matinee, et souvent meme a rebours. Il allait, les mains derriere le dos, petits pas de montagne, lents et surs, et les boutiquiers, effares de cette infraction aux habitudes locales, se perdaient en suppositions de toutes sortes.

Chez lui, dans son jardinet exotique, il s'accoutumait a franchir les crevasses en sautant par-dessus le bassin ou quelques cyprins nageaient parmi des lentilles d'eau; a deux reprises il tomba et fut oblige de se changer. Ces deconvenues l'excitaient et, sujet au vertige, il longeait l'etroite maconnerie du bord, au grand effroi de la vieille servante qui ne comprenait rien a toutes ces manigances.

En meme temps, il commandait \_en\_ Avignon, chez un bon serrurier, des crampons systeme Whymper pour sa chaussure, un piolet systeme Kennedy; il se procurait aussi une lampe a chalumeau, deux couvertures impermeables et deux cents pieds d'une corde de son invention, tressee avec du fil de fer.

L'arrivee de ces differents objets, les allees et venues mysterieuses que leur fabrication necessita, intriquerent beaucoup les Tarasconnais; on disait en ville: <<le president prepare un coup. Mais, quoi? Quelque chose de grand, bien sur, car selon la belle parole du brave et sentencieux commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, lequel ne parlait que par apophtegmes: <<L'aigle ne chasse pas les mouches.

Avec ses plus intimes, Tartarin demeurait impenetrable; seulement, aux seances du Club, on remarquait le fremissement de sa voix et ses regards zebres d'eclairs lorsqu'il adressait la parole a Costecalde,



cause indirecte de cette nouvelle expedition dont s'accroissaient, mesure qu'elle se faisait plus proche, les dangers et les fatigues. L'infortune ne se les dissimulait pas et meme les considerait tellement en noir, qu'il crut indispensable de mettre ordre a ses affaires, d'ecrire ces volontes supremes dont l'expression coute tant aux Tarasconnais, epris de vie, qu'ils meurent presque tous intestat.

Oh! par un matin de juin rayonnant, un ciel sans nuage, arche, splendide, la porte de son cabinet ouverte sur le petit jardin propre, sable, ou les plantes exotiques decoupaient leurs ombres lilas immobiles, ou le jet d'eau tintait sa note claire parmi les cris joyeux des petits Savoyards jouant a la marelle devant la porte, voyez-vous Tartarin en babouches, larges vetements de flanelle, l'aise, heureux, une bonne pipe, lisant tout haut a mesure qu'il ecrivait:

<<Ceci est mon testament.

Allez, on a beau avoir le coeur bien en place, solidement agrafe, ce sont la de cruelles minutes. Pourtant, ni sa main ni sa voix ne tremblerent, pendant qu'il distribuait a ses concitoyens toutes les richesses ethnographiques entassees dans sa petite maison, soigneusement epoussetees et conservees avec un ordre admirable;

<<Au Club des Alpines, le baobab (arbor gigantea), pour figurer sur la cheminee de la salle des seances;

<<A Bravida, ses carabines, revolvers, couteaux de chasse, kriss malais, tomahawks et autres pieces meurtrieres;

<<A Excourbanies, toutes ses pipes, calumets, narghiles, pipettes fumer le kif et l'opium;

A Costecalde,--oui, Costecalde lui-meme avait son legs!--les fameuses fleches empoisonnees (N'y touchez pas)

Peut-etre y avait-il sous ce don le secret espoir que le traître se blesse et qu'il en meure; mais rien de pareil n'emanait du testament, ferme sur ces paroles d'une divine mansuetude:

<<Je prie mes chers alpinistes de ne pas oublier leur president... je veux qu'ils pardonnent a mon ennemi comme je lui pardonne, et pourtant c'est bien lui qui a cause ma mort...

Ici, Tartarin fut oblige de s'arreter, aveugle d'un grand flot de larmes. Pendant une minute, il se vit fracasse, en lambeaux, au pied d'une haute montagne, ramasse dans une brouette et ses restes informes rapportes a Tarascon. O puissance de l'imagination provencale! il assistait a ses propres funerailles, entendait les chants noirs, les discours sur sa tombe: <<Pauvre Tartarin, \_pechere!\_...>> Et, perdu dans la foule de ses amis, il se pleurait lui-meme.

Mais, presque aussitot, la vue de son cabinet plein de soleil, tout

reluisant d'armes et de pipes alignées, la chanson du petit filet d'eau au milieu du jardin, le remit dans le vrai des choses. Différemment, pourquoi mourir? pourquoi partir même? Qui l'y obligeait, quel sot amour-propre? risquer la vie pour un fauteuil présidentiel et pour trois lettres!...

Ce ne fut qu'une faiblesse, et qui ne dura pas plus que l'autre. Au bout de cinq minutes, le testament était fini, paraphe, scelle d'un énorme cachet noir, et le grand homme faisait ses derniers préparatifs de départ.

Une fois encore le Tartarin de garenne avait triomphé du Tartarin de choux. Et l'on pouvait dire du héros tarasconnais ce qu'il a été dit de Turenne: <<Son corps n'était pas toujours prêt à aller à la bataille, mais sa volonté l'y menait malgré lui.

Le soir de ce même jour, comme le dernier coup de dix heures sonnait au Jacquemart de la maison de ville, les rues déjà désertes, agrandies, à peine ça et là un heurtoir retardataire, de grosses voix étranglées de peur se criaient dans le noir: <<Bonne nuit, au \_mouain...>> avec une brusque retombée de porte, un passant se glissait dans la ville éteinte ou rien n'éclairait plus la façade des maisons que les reverberes et les boccoux teintes de rose et de vert de la pharmacie Bezuquet se projetant sur la placette avec la silhouette du pharmacien accoudé à son bureau et dormant sur le Codex. Un petit acompte qu'il prenait ainsi chaque soir, de neuf à dix, afin, disait-il, d'être plus frais la nuit si l'on avait besoin de ses services. Entre nous, c'était là une simple tarasconnade, car on ne le réveillait jamais et, pour dormir plus tranquille, il avait coupé lui-même le cordon de la sonnette de secours.

Subitement, Tartarin entra, chargé de couvertures, un sac de voyage à la main, et si pâle, si décomposé, que le pharmacien, avec cette fouguese imagination locale dont l'apothicairerie ne le gardait pas, crut à quelque aventure effroyable et s'épouvanta: <<Malheureux!... qu'y a-t-il?... vous êtes empoisonné?... Vite, vite, l'ipeca!...

Il s'élançait, bousculait ses boccoux. Tartarin, pour l'arrêter fut obligé de le prendre à bras-le-corps: <<Mais écoutez-moi donc, \_que\_ diable!>> et dans sa voix grinçait le dépit de l'acteur à qui l'on a fait manquer son entrée. Le pharmacien une fois immobilisé au comptoir par un poignet de fer, Tartarin lui dit tout bas:

<<Sommes-nous seuls, Bezuquet?

--Be oui... fit l'autre en regardant autour de lui avec un vague effroi... Pascalon est couché (Pascalon, c'était son élève), la maman aussi, mais pourquoi?

--Fermez les volets, commanda Tartarin sans répondre... on pourrait nous voir du dehors.

Bezuquet obeit en tremblant. Vieux garçon, vivant avec sa mere qu'il n'avait jamais quittee, il etait d'une douceur, d'une timidite de demoiselle, contrastant etrangement avec son teint basane, ses levres lippues, son grand nez en croc sur une moustache eployee, une tete de forban algerien d'avant la conquete. Ces antitheses sont frequentes Tarascon ou les tetes ont trop de caractere, romaines, sarrazines, tetes d'expression des modeles de dessin, deplacees en des metiers bourgeois et des moeurs ultra-pacifiques de petite ville.

C'est ainsi qu'Excourbanies, qui a l'air d'un conquistador compagnon de Pizarre, vend de la mercerie, roule des yeux flamboyants pour debiter deux sous de fil, et que Bezuquet, etiquetant la reglisse sanguinede et le \_sirupus gummi\_, ressemble a un vieil ecumeur des cotes barbaresques.

Quand les volets furent mis, assures de boulons de fer et de barres transversales: <<Ecoutez, Ferdinand...>> dit Tartarin, qui appelait volontiers les gens par leur prenom; et il se deborda, vida son coeur gros de rancunes contre l'ingratitude de ses compatriotes, raconta les basses manoeuvres de la <<Jambe de coq>>, le tour qu'on voulait lui jouer aux prochaines elections, et la facon dont il comptait parer la botte. Avant tout, il fallait tenir la chose tres secrete, ne la reveler qu'au moment precis ou elle deciderait peut-etre du succes, moins qu'un accident toujours a prevoir, une de ces affreuses catastrophes... <<Eh! coquin de sort, Bezuquet, ne sifflez donc pas comme ca pendant qu'on parle.

C'etait un des tics du pharmacien. Peu bavard de sa nature, ce qui ne se rencontre guere a Tarascon et lui valait la confiance du president, ses grosses levres toujours en O gardaient l'habitude d'un perpetuel sifflotement qui semblait rire au nez du monde, meme dans l'entretien le plus grave.

Et pendant que le heros faisait allusion a sa mort possible, disait en posant sur le comptoir un large pli cache: <<Mes dernieres volontes sont la, Bezuquet, c'est vous que j'ai choisi pour executeur testamentaire...

--Hu... hu... hu...>> sifflotait le pharmacien emporte par sa manie, mais, au fond, tres emu et comprenant la grandeur de son role.

Puis, l'heure du depart etant proche, il voulut boire a l'entreprise <<quelque chose de bon, \_que?... un verre d'elixir de Garus. Plusieurs armoires ouvertes et visitees, il se souvint que la maman avait les clefs du Garus. Il aurait fallu la reveiller, dire qui etait la. On remplaça l'elixir par un verre de \_sirop de Calabre\_, boisson d'ete, modeste et inoffensive, dont Bezuquet est l'inventeur et qu'il annonce dans le \_Forum\_ sous cette rubrique: <<\_Sirop de Calabre, dix sols la bouteille, verre compris\_>>. <<\_Sirop de cadavre, vers compris\_>>, disait l'infernal Costecalde qui bavait sur tous les succes; du reste, cet affreux jeu de mots n'a fait que servir a la vente et les Tarasconnais en raffolent, de ce sirop de cadavre.

Les libations faites, quelques derniers mots échanges, ils s'entreignirent, Bezuquet sifflotant dans sa moustache ou roulaient de grosses larmes.

<<Adieu, au \_mouain\_...>> dit Tartarin d'un ton brusque, sentant qu'il allait pleurer aussi; et comme l'auvent de la porte était mis, le héros dut sortir de la pharmacie à quatre pattes.

C'étaient les épreuves du voyage qui commençaient.

Trois jours après, il débarquait à Vitznau, au pied du Rigi. Comme montagne de début, exercice d'entraînement, le Rigi l'avait tenté cause de sa petite altitude (1.800 mètres environ dix fois le Mont-Terrible, la plus haute des Alpes!) et aussi à cause du splendide panorama qu'on découvre du sommet, toutes les Alpes bernoises alignées, blanches et roses, autour des lacs, attendant que l'ascensionniste fasse son choix, jette son piolet sur l'une d'elles.

Certain d'être reconnu en route, et peut-être suivi, car c'était sa faiblesse de croire que par toute la France il était aussi célèbre et populaire qu'à Tarascon, il avait fait un grand détour pour entrer en Suisse et ne se harnacha qu'après la frontière. Bien lui en prit: jamais tout son armement n'aurait pu tenir dans un wagon français.

Mais si commodes que soient les compartiments suisses, l'Alpiniste, emporté d'ustensiles dont il n'avait pas encore l'habitude, écrasait des orteils avec la pointe de son alpenstock, harponnait les gens au passage de ses crampons de fer, et partout où il entra, dans les gares, les salons d'hôtel et de paquebot, excitait autant d'étonnements que de malédictions, de reculs, de regards de colère qu'il ne s'expliquait pas et dont souffrait sa nature affectueuse et communicative. Pour l'achever, un ciel toujours gris, moutonneux, et une pluie battante.

Il pleuvait à Bale sur les petites maisons blanches lavées et relavées par la main des servantes et l'eau du ciel; il pleuvait à Lucerne sur le quai d'embarquement où les malles, les colis semblaient sauvés d'un naufrage, et quand il arriva à la station de Vitznau, au bord du lac des Quatre-Cantons, c'était le même déluge sur les pentes vertes du Rigi, chevauchées de nuées noires, avec des torrents qui dégoulaient le long des roches, des cascades en humide poussière, des égouttements de toutes les pierres, de toutes les aiguilles des sapins. Jamais le Tarasconnais n'avait vu tant d'eau.

Il entra dans une auberge, se fit servir un café au lait, miel et beurre, la seule chose vraiment bonne qu'il eut encore savourée dans le voyage; puis une fois restauré, sa barbe empoisée de miel nettoyée d'un coin de serviette, il se disposa à tenter sa première ascension.

<<Et autrement, demanda-t-il pendant qu'il chargeait son sac, combien de temps faut-il pour monter au Rigi?

--Une heure, une heure et quart, monsieur; mais depechez-vous, le train part dans cinq minutes.

--Un train pour le Rigi!... vous badinez!

Par la fenetre a vitraux de plomb de l'auberge, on le lui montra qui partait. Deux grands wagons couverts, sans vasistas, pousses par une locomotive a cheminee courte et ventrue en forme de marmite, un monstrueux insecte agrippe a la montagne et s'essouffant a grimper ses pentes vertigineuses.

Les deux Tartarin, garenne et choux, se revolterent en meme temps l'idee de monter dans cette hideuse mecanique. L'un trouvait ridicule cette facon de grimper les Alpes en ascenseur; quant a l'autre, ces ponts aeriens que traversait la voie avec la perspective d'une chute de mille metres au moindre deraillement, lui inspiraient toutes sortes de reflexions lamentables que justifiait la presence du petit cimetiere de Vilznau, dont les tombes blanches se serraient, tout au bas de la pente, comme du linge etale dans la cour d'un lavoir. Evidemment ce cimetiere est la par precaution, et pour qu'en cas d'accident les voyageurs se trouvent tout portes.

<<Allons-y de mon pied, se dit le vaillant Tarasconnais, ca m'exercera... \_zou!\_

Et le voila parti, tout preoccupe de la manoeuvre de son alpenstock en presence du personnel de l'auberge accouru sur la porte et lui criant pour sa route des indications qu'il n'ecoutait pas. Il suivit d'abord un chemin montant, pave de gros cailloux inegaux et pointus comme une ruelle du Midi, et borde de rigoles en sapin pour l'ecoulement des eaux de pluie.

A droite et a gauche, de grands vergers, des prairies grasses et humides traversees de ces memes canaux d'irrigation en troncs d'arbres. Cela faisait un long clapotis du haut en bas de la montagne, et chaque fois que le piolet de l'Alpiniste accrochait au passage les branches basses d'un chene ou d'un noyer, sa casquette crepitait comme sous une pomme d'arrosoir.

<<\_Diou!\_ que d'eau!>> soupirait l'homme du Midi. Mais ce fut bien pis quand, le cailloutis du chemin ayant brusquement cesse, il dut barboter a meme le torrent, sauter d'une pierre a l'autre pour ne pas tremper ses guetres. Puis l'ondee s'en mela, penetrante, continue, semblant froidir a mesure qu'il montait. Quand il s'arretait pour reprendre haleine, il n'entendait plus qu'un vaste bruit d'eau ou il etait comme noye, et il voyait en se retournant les nuages rejoindre le lac en fines et longues baguettes de verre au travers desquelles les chalets de Vitznau luisaient comme des joujoux frais vernisses.

Des hommes, des enfants passaient pres de lui la tete basse, le dos courbe sous la meme hotte en bois blanc contenant des provisions pour quelque villa ou pension dont les balcons decoupees s'apercevaient mi-cote. <<Rigi-Kulm?>> demandait Tartarin pour s'assurer qu'il etait

bien dans la direction; mais son équipement extraordinaire, surtout le passe-montagne en tricot qui lui masquait la figure, jetaient l'effroi sur sa route, et tous, ouvrant des yeux ronds, pressaient le pas sans lui répondre.

Bientôt ces rencontres devinrent rares; le dernier être humain qu'il aperçut était une vieille qui lavait son linge dans un tronc d'arbre, à l'abri d'un énorme parapluie rouge planté en terre.

<<Rigi-Kulm?>> demanda l'Alpiniste.

La vieille leva vers lui une face idiote et terreuse, avec un goitre qui lui ballait dans le cou, aussi gros que la sonnaie rustique d'une vache suisse: puis, après l'avoir longuement regardé, elle fut prise d'un rire inextinguible qui lui fendait la bouche jusqu'aux oreilles, bridait de rides ses petits yeux, et chaque fois qu'elle les rouvrait, la vue de Tartarin planté, devant elle, le piolet sur l'épaule, semblait redoubler sa joie.

<<\_Tron de l'air!\_ gronda le Tarasconnais, elle a de la chance d'être femme...>> et, tout bouffant de colère, il continua sa route, s'égarant dans une sapinière, où ses bottes glissaient sur la mousse ruisselante.

Au delà, le paysage avait changé. Plus de sentiers, d'arbres ni de pâturages. Des pentes mornes dénudées, de grands éboulis de roche qu'il escaladait sur les genoux de peur de tomber; des fondrières pleines d'une boue jaune qu'il traversait lentement, tatant devant lui avec l'alpenstock, levant le pied comme un remouleur. À chaque instant, il regardait la boussole en breloque à son large cordon de montre; mais, soit l'altitude ou les variations de la température, l'aiguille semblait affolée. Et nul moyen de s'orienter avec l'épais brouillard jaune empêchant de voir à dix pas, traverse depuis un moment d'un verglas fourmillant et glacial qui rendait la montée de plus en plus difficile.

Tout à coup il s'arrêta, le sol blanchissait vaguement devant lui...  
Gare les yeux!...

Il arrivait dans la région des neiges...

Tout de suite il tira ses lunettes de leur étui, les assujettit solidement. La minute était solennelle. Un peu ému, fier tout de même, il sembla à Tartarin que, d'un bond, il s'était élevé de 1.000 mètres vers les cimes et les grands dangers.

Il n'avança plus qu'avec précaution, revant des crevasses et des rotures dont lui parlaient ses livres et, dans le fond de son cœur, maudissant les gens de l'auberge qui lui avaient conseillé de monter tout droit et sans guides. Au fait, peut-être s'était-il trompé de montagne! Plus de six heures qu'il marchait, quand le Rigi ne demandait que trois heures. Le vent soufflait, un vent froid qui faisait tourbillonner la neige dans la brume crépusculaire.

La nuit allait le surprendre. Ou trouver une hutte, seulement l'avancee d'une roche pour s'abriter? Et tout a coup il apercut devant lui, sur le terre-plein sauvage et nu, une espece de chalet en bois, bande d'une pancarte aux lettres enormes qu'il dechiffra peniblement: <<PHO...TO...GRA...PHIE DU RI...GI...KULM>>. En meme temps, l'immense hotel aux trois cents fenetres lui apparaissait un peu plus loin entre les lampadaires de fete qui s'allumaient dans le brouillard.

III

UNE ALERTE SUR LE RIGI.---DU SANG-FROID! DU SANG-FROID!--LE COR DES ALPES.---CE QUE TARTARIN TROUVE A SA GLACE EN SE REVEILLANT.---PERPLEXITE.---ON DEMANDE UN GUIDE PAR LE TELEPHONE.

<<\_Ques aco\_?... Qui vive?...>> fit le Tarasconnais l'oreille tendue, les yeux ecarquilles dans les tenebres.

Des pas couraient par tout l'hotel, avec des claquements de portes, des souffles haletants, des cris: <<Depechez-vous!>> tandis qu'au dehors sonnaient comme des appels de trompe et que de brusques montees de flammes illuminaient vitres et rideaux.

Le feu!...

D'un bond il fut hors du lit, chausse, vetu, degringolant l'escalier ou le gaz brulait encore et que descendait tout un essaim bruissant de \_misses\_ coiffees a la hate, serrees dans des chales verts, des fichus de laine rouge, tout ce qui leur etait tombe sous la main en se levant.

Tartarin, pour se reconforter lui-meme et rassurer ces demoiselles, criaient en se precipitant et bousculant tout le monde: <<Du sang-froid! du sang-froid!>> avec une voix de goeland, blanche, eperdue, une de ces voix comme on en a dans les reves, a donner la chair de poule aux plus braves. Et comprenez-vous ces petites \_misses\_ qui riaient en le regardant, semblaient le trouver tres drôle. On n'a aucune notion du danger, a cet age!

Heureusement, le vieux diplomate venait derriere elles, tres sommairement vetu d'un pardessus que dépassaient des calecons blancs et des bouts de cordonnets.

Enfin, voila un homme!...

Tartarin courut a lui en agitant les bras: <<Ah! monsieur le baron, quel malheur!... Savez-vous quelque chose?... Ou est-ce?... Comment a-t-il pris?

--Qui? Quoi?...>> begayait le baron ahuri, sans comprendre.

<<Mais, le feu...

--Quel feu?...

Le pauvre homme avait une mine si extraordinairement deprimee et stupide que Tartarin l'abandonna et s'elanca dehors brusquement pour <<organiser les secours!...

<<Des secours!>> repetait le baronet, apres lui, cinq ou six garcons de salle qui dormaient debout dans l'antichambre et s'entre-regarderent, absolument egares... <<Des secours!...

Au premier pas dehors, Tartarin s'apercut de son erreur. Pas le moindre incendie. Un froid de loup, la nuit profonde a peine eclaircie des torches de resine qu'on agitait ca et la et qui faisaient sur la neige de grandes traces sanglantes.

Au bas du perron, un joueur de cor des Alpes mugissait sa plainte modulee, un monotone ranz des vaches a trois notes avec lequel il est d'usage, au Rigi-Kulm, de reveiller les adoreurs du soleil et de leur annoncer la prochaine apparition de l'astre.

On pretend qu'il se montre parfois a son premier reveil a la pointe extreme de la montagne, derriere l'hotel. Pour s'orienter, Tartarin n'eut qu'a suivre le long eclat de rire des misses qui passaient pres de lui. Mais il allait plus lentement encore plein de sommeil et les jambes lourdes de ses six heures d'ascension.

<<C'est vous, Manilof?... dit tout a coup dans l'ombre une voix claire, une voix de femme... Aidez-moi donc... J'ai perdu mon soulier.

Il reconnut le gazouillis etranger de sa petite voisine de table, dont il cherchait la fine silhouette dans le pale reflet blanc montant du sol.

<<Ce n'est pas Manilof, mademoiselle, mais si je puis vous etre utile...

Elle eut un petit cri de surprise et de peur, un geste de recul que Tartarin n'apercut pas, deja penche, tatant l'herbe rase et craquante autour de lui.

<<Te, pardi! le voila...>> s'ecria-t-il joyeusement. Il secoua la fine chaussure que la neige poudrait a frimas, mit un genou a terre, dans le froid et l'humide, de la facon la plus galante, et demanda pour recompense l'honneur de chausser Cendrillon.

Celle-ci, plus farouche que dans le conte, repondit par un <<non>> tres sec, et sautillait, essayant de reintegrer son bas de soie dans le soulier mordore; mais elle n'y serait jamais parvenue sans l'aide du



heros, tout emu de sentir une minute cette main mignonne effleurer son epaule.

<<Vous avez de bons yeux... ajouta-t-elle en maniere de remerciement, pendant qu'ils marchaient a tatons, cote a cote.

--L'habitude de l'affut, mademoiselle.

--Ah! vous etes chasseur?

Elle dit cela avec un accent railleur, incredule. Tartarin n'aurait eu qu'a se nommer pour la convaincre, mais, comme tous les porteurs de noms illustres, il gardait une discretion, une coquetterie; et, voulant graduer la surprise:

<<Je suis chasseur, \_effectivement\_...

Elle continua sur le meme ton d'ironie:

<<Et quel gibier chassez-vous donc, de preference?

--Les grands carnassiers, les grands fauves... fit Tartarin, croyant l'eblouir.

--En trouvez-vous beaucoup sur le Rigi?

Toujours galant et a la riposte, le Tarasconnais allait repondre que, sur le Rigi, il n'avait rencontre que des gazelles, quand sa replique fut coupee par l'approche de deux ombres qui appelaient.

<<Sonia... Sonia...

--J'y vais...>> dit-elle; et se tournant vers Tartarin dont les yeux, faits a l'obscurite, distinguaient sa pale et jolie figure sous une mantille en manola, elle ajouta, serieuse cette fois:

<<Vous faites un chasse dangereuse, mon bonhomme... prenez garde d'y laisser vos os...

Et, tout de suite, elle disparut dans le noir avec ses compagnons.

Plus tard l'intonation menacante qui soulignait ces paroles devait troubler l'imagination du meridional; mais, ici, il fut seulement vexé de ce mot de <<bonhomme>> jete a son embonpoint grisonnant et du brusque depart de la jeune fille juste au moment ou il allait se nommer, jouir de sa stupefaction.

Il fit quelques pas dans la direction ou le groupe s'eloignait, entendit une rumeur confuse, les toux, les eternuements des touristes attroupes qui attendaient avec impatience le lever du soleil, quelques-uns des plus braves grimpes sur un petit belvedere dont les montants, ouates de neige, se distinguaient en blanc dans la nuit finissante.

Une lueur commençait à éclaircir l'Orient, saluée d'un nouvel appel de cor des Alpes et de ce <<ah!>> soulagement que provoque au théâtre le troisième coup pour lever le rideau. Mince comme la fente d'un couvercle, elle s'étendait, cette lueur, élargissait l'horizon; mais en même temps montait de la vallée un brouillard opaque et jaune, une buée plus pénétrante et plus épaisse à mesure que le jour venait. C'était comme un voile entre la scène et les spectateurs.

Il fallait renoncer aux gigantesques effets annoncés sur les Guides. En revanche, les tournures hétéroclites des danseurs de la veille arrachés au sommeil se découpaient en ombres chinoises, falotes et cocasses; des chales, des couvertures, jusqu'à des courtines de lit les recouvraient. Sous des coiffures variées, bonnets de soie ou de coton, capelines, toques, casquettes à oreilles, c'étaient des faces effarées, bouffies, des têtes de naufragés perdus sur un îlot en pleine mer et guettant une voile au large de tous leurs yeux écarquillés.

Et rien, toujours rien!

Pourtant certains s'évertuaient à distinguer des cimes dans un élan de bonne volonté et, tout en haut du belvédère, on entendait les gloussements de la famille péruvienne serrée autour d'un grand diable, vêtu jusqu'aux pieds de son ulster à carreaux, qui détaillait imperturbablement l'invisible panorama des Alpes bernoises, nommant et désignant à voix haute les sommets perdus dans la brume:

<<Vous voyez à gauche le Finsteraarhorn, quatre mille deux cent soixante-quinze mètres... le Schreckhorn, le Wetterhorn, le Moine, la Jungfrau, dont je signale à ces demoiselles les proportions élégantes...

--Be! vrai! on voilà un qui ne manque pas de toupet!...>> se dit le Tarasconnais, puis à la réflexion: <<Je connais cette voix, pas \_mouain\_.

Il reconnaissait surtout l'accent, cet \_assent\_ du Midi qui se distingue de loin comme l'odeur de l'ail; mais tout préoccupé de retrouver sa jeune inconnue, il ne s'arrêta pas, continua d'inspecter les groupes sans succès. Elle avait dû rentrer à l'hôtel, comme ils faisaient tous, fatigués de rester à grelotter, à battre la semelle.

Des dos ronds, des tartans dont les franges balayaient la neige s'éloignaient, disparaissaient dans le brouillard de plus en plus épais. Bientôt il ne resta plus, sur le plateau froid et désolé d'une aube grise, que Tartarin et le joueur de cor des Alpes qui continuait à souffler mélancoliquement dans l'énorme bouquin, comme un chien qui aboie à la lune.

C'était un petit vieux à longue barbe, coiffé d'un chapeau tyrolien orné de glands verts lui tombant dans le dos, et portant, comme toutes les casquettes de service de l'hôtel, le \_Regina montium\_ en lettres

dorees. Tartarin s'approcha pour lui donner son pourboire, ainsi qu'il l'avait vu faire aux autres touristes.

<<Allons nous coucher, mon vieux,>> dit-il; et, lui tapant sur l'épaule avec sa familiarité tarasconnaise: <<Une fière blague, \_que!\_ le soleil du Rigi.

Le vieux continua de souffler dans sa corne, achevant sa ritournelle trois notes avec un rire muet qui plissait le coin de ses yeux et secouait les glands verts de sa coiffure.

Tartarin, malgré tout, ne regrettait pas sa nuit. La rencontre de la jolie blonde le dédommageait du sommeil interrompu; car, tout près de la cinquantaine, il avait encore le cœur chaud, l'imagination romanesque, un ardent foyer de vie. Remonte chez lui, les yeux fermes pour se rendormir, il croyait sentir dans sa main le petit soulier menu si léger, entendre les petits cris sautillants de la jeune fille: <<Est-ce vous, Manilof?...

Sonia... quel joli nom!... Elle était Russe certainement; et ces jeunes gens voyageant avec elle, des amis de son frère, sans doute... Puis tout se brouilla, le joli minois frise en or alla rejoindre d'autres visions flottantes et assoupies, pentes du Rigi, cascades en panaches; et bientôt le souffle héroïque du grand homme, sonore et rythme, emplît la petite chambre et une bonne partie du corridor...

Au moment de descendre, sur le premier coup du déjeuner, Tartarin s'assurait que sa barbe était bien brossée et qu'il n'avait pas trop mauvaise mine dans son costume d'alpiniste, quand tout à coup il tressaillit. Devant lui, grande ouverte et collée à la glace par deux pains à cacheter, une lettre anonyme étalait les menaces suivantes:

<<\_Français du diable, ta defroque te cache mal. On te fait grâce encore ce coup-ci, mais si tu te retrouves sur notre passage, prends garde.\_

Ebloui, il relut deux ou trois fois sans comprendre. À qui, à quoi prendre garde? Comment cette lettre était-elle venue là? Évidemment pendant son sommeil, car il ne l'avait pas aperçue au retour de sa promenade aurorale. Il sonna la fille de service, une grosse face blafarde et plate, trouée de petite verole, un vrai pain de gruyère, dont il ne put rien tirer d'intelligible sinon qu'elle était de <<pon famille>> et n'entraît jamais dans les chambres pendant que les messieurs ils y étaient.

<<Quelle drôle de chose, pas moins!>> disait Tartarin tournant et retournant sa lettre, très impressionné. Un moment le nom de Costecalde lui traversa l'esprit: Costecalde instruit de ses projets d'ascension et essayant de l'en détourner par des manœuvres, des menaces. À la réflexion, cela lui parut invraisemblable, il finit par se persuader que cette lettre était une farce... peut-être les petites misses qui lui riaient au nez de si bon cœur... elles sont si libres, ces jeunes filles anglaises et américaines!

Le second coup sonnait. Il cacha la lettre anonyme dans sa poche: <<Après tout, nous verrons bien...>> Et la moue formidable dont il accompagnait cette réflexion indiquait l'héroïsme de son âme.

Nouvelle surprise en se mettant à table. Au lieu de sa jolie voisine <<qu'amour frise en or>>, il aperçut le cou de vautour d'une vieille dame anglaise dont les grands repentirs époussetaient la nape. On disait tout près de lui que la jeune demoiselle et sa société étaient parties par un des premiers trains du matin.

<<Cré nom! je suis floué...>> fit, tout haut, le tenor italien qui, la veille, signifiait si brusquement à Tartarin qu'il ne comprenait pas le français. Il l'avait donc appris pendant la nuit! Le tenor se leva, jeta sa serviette et s'enfuit, laissant le méridional complètement anéanti.

Des convives de la veille, il ne restait plus que lui. C'est toujours ainsi, au Rigi-Kulm, où l'on ne séjourne guère que vingt-quatre heures. D'ailleurs le décor était invariable, les comptoirs en files séparant les factions. Mais ce matin, les Riz triomphaient en grand nombre, renforcés d'illustres personnages, et les Pruneaux, comme on dit, n'en menaient pas large.

Tartarin, sans prendre parti pour les uns ni pour les autres, monta dans sa chambre avant les manifestations du dessert, boucla son sac et demanda sa note; il en avait assez du Regina montium et de sa table d'hôte de sourds-muets.

Brusquement repris de sa folie alpestre au contact du piolet, des crampons et des cordes dont il s'était réaffublé, il brûlait d'attaquer une vraie montagne, au sommet dépourvu d'ascenseur et de photographie en plein vent. Il hésitait encore entre le Finsteraarhorn plus élevé et la Jungfrau plus célèbre, dont le joli nom de virgine blancheur le ferait penser plus d'une fois à la petite Russe.

En ruminant ces alternatives, pendant qu'on préparait sa note, il s'amusait à regarder, dans l'immense hall lugubre et silencieux de l'hôtel, les grandes photographies colorées accrochées aux murailles, représentant des glaciers, des pentes neigeuses, des passages fameux et dangereux de la montagne: ici, des ascensionnistes à la file, comme des fourmis en quête, sur une arête de glace tranchante et bleue; plus loin une énorme crevasse aux parois glauques en travers de laquelle on a jeté une échelle que franchit une dame sur les genoux, puis un abbé relevant sa soutane.

L'alpiniste de Tarascon, les deux mains sur son piolet, n'avait jamais eu l'idée de difficultés pareilles; il faudrait passer là, pas moins!... Tout à coup, il palit affreusement.

Dans un cadre noir, une gravure, d'après le dessin fameux de Gustave Doré, reproduisait la catastrophe du mont Cervin: Quatre corps humains

a plat ventre ou sur le dos, degrading la pente presque a pic d'un neve, les bras jetes, les mains qui tatent, se cramponnent, cherchent la corde rompue qui tenait ce collier de vies et ne sert qu'a les entrainer mieux vers la mort, vers le gouffre ou le tas va tomber pele-mele avec les cordes, les piolets, les voiles verts, tout le joyeux attirail d'ascension devenu soudainement tragique.

<<Matin!>> fit le Tarasconnais parlant tout haut dans son epouvante.

Un maitre d'hotel fort poli entendit son exclamation et crut devoir le rassurer. Les accidents de ce genre devenaient de plus en plus rares; l'essentiel etait de ne pas faire d'imprudences et, surtout, de se procurer un bon guide.

Tartarin demanda si on pourrait lui en indiquer un, la, de confiance... Ce n'est pas qu'il eut peur, mais cela vaut toujours mieux d'avoir quelqu'un de sur.

Le garcon reflechit, l'air important, tortillant ses favoris: <<De confiance... Ah! si monsieur m'avait dit ca plus tot, nous avons ce matin un homme qui aurait bien ete l'affaire... le courier d'une famille peruvienne...

--Il connait la montagne? fit Tartarin d'un air entendu.

--Oh! monsieur, toutes les montagnes... de Suisse, de Savoie, du Tyrol, de l'Inde, du monde entier, il les a toutes faites, il les sait par coeur et vous les raconte, c'est quelque chose!... Je crois qu'on le deciderait facilement... Avec un homme comme celui-la, un enfant irait partout sans danger.

--Ou est-il? ou pourrais-je le trouver?

--Au Kaltbad, monsieur, ou il prepare les chambres de ses voyageurs... Nous allons telephoner.

Un telephone, au Rigi!

Ca, c'etait le comble. Mais Tartarin ne s'etonnait plus.

Cinq minutes apres, le garcon revint, rapportant la reponse.

Le courier des Peruviens venait de partir pour la Tellsplatte, ou il passerait certainement la nuit.

Cette Tellsplatte est une chapelle commemorative, un de ces pelerinages en l'honneur de Guillaume Tell comme on en trouve plusieurs en Suisse. On s'y rendait beaucoup pour voir les peintures murales qu'un fameux peintre balois achevait d'executer dans la chapelle...

Par le bateau, il ne fallait guere plus d'une heure, une heure et demie, Tartarin n'hesita pas. Cela lui ferait perdre un jour, mais il

se devait de rendre cet hommage a Guillaume Tell, pour lequel il avait une predilection singuliere, et puis, quelle chance s'il pouvait saisir ce guide merveilleux, le decider a faire la Jungfrau avec lui.

En route, zou!...

Il paya vite sa note ou le coucher et le lever du soleil etaient comptes a part ainsi que la bougie et le service, et, toujours preced de ce terrible bruit de ferraille qui semait la surprise et l'effroi sur son passage, il se rendit a la gare, car redescendre le Rigi pied, comme il l'avait monte, c'etait du temps perdu et, vraiment, faire trop d'honneur a cette montagne artificielle.

IV

SUR LE BATEAU.---IL PLEUT.---LE HEROS TARASCONNAIS SALUE DES MANES.---LA VERITE SUR GUILLAUME TELL.---DESILLUSION.--TARTARIN DE TARASCON N'A JAMAIS EXISTE.---<<TE! BOMPARD.

Il avait laisse la neige au Rigi-Kulm; en bas, sur le lac, il retrouva la pluie, fine, serree, indistincte, une vapeur d'eau a travers laquelle les montagnes s'estompaient, graduees et lointaines, en forme de nuages.

Le <<Foehn>> soufflait, faisait moutonner le lac ou les mouettes volant bas semblaient portees par la vague; on aurait pu se croire en pleine mer.

Et Tartarin se rappelait sa sortie de Marseille, quinze ans auparavant, lorsqu'il partit pour la chasse au lion, ce ciel sans tache, ebloui de lumiere blonde, cette mer bleue, mais bleue comme une eau de teinture, rebroussee par le mistral avec de blancs etincellements de salines, et les clairons des forts, tous les clochers en branle, ivresse, joie, soleil, feerie du premier voyage!

Quel contraste avec ce pont noir de mouillure, presque desert, sur lequel se distinguaient dans la brume, comme derriere un papier huile, quelques passagers vetus d'ulsters, de caoutchoucs informes, et l'homme de la barre immobile a l'arriere, tout encapuchonne dans son caban, l'air grave et sybillin au-dessus de cette pancarte en trois langues:

<<Defense de parler au timonier.

Recommandation bien inutile, car personne ne parlait a bord du Winkelried, pas plus sur le pont que dans les salons de premiere et de seconde, bondes de voyageurs aux mines lugubres, dormant, lisant, baillant, pele-mele avec leurs menus bagages semes sur les banquettes. C'est ainsi qu'on se figure un convoi de deportes au lendemain d'un coup d'Etat.

De temps en temps, le beuglement rauque de la vapeur annonçait l'approche d'une station. Un bruit de pas, de bagages remués trainait sur le pont. Le rivage sortait de la brume, s'avancait, montrant des pentes d'un vert sombre, des villas grelottant parmi des massifs inondés, des peupliers en file au bord de routes boueuses le long desquelles de somptueux hôtels s'alignaient avec des lettres d'or sur leurs façades, hôtels Meyer, Muller, du Lac, et des têtes ennuyées apparaissant aux vitres ruisselantes.

On abordait le ponton de débarquement, des gens descendaient, montaient, également crottés, trempés et silencieux. C'était sur le petit port un va-et-vient de parapluies, d'omnibus vite évanouis. Puis le grand battement des roues faisait mousser l'eau sous leurs palettes et le rivage fuyait, rentrait dans le vague paysage avec les pensions Meyer, Muller, du Lac, dont les fenêtres, un instant ouvertes, laissaient voir à tous les étages des mouchoirs agités, des bras tendus qui semblaient dire: «<Grace, pitié, emmenez-nous... si vous saviez...!»

Parfois, le Winkelried croisait au passage un autre vapeur avec son nom en lettres noires sur le tambour blanc: Germania..., Guillaume Tell.... C'était le même pont lugubre, les mêmes caoutchoucs miroitants, la même traversée lamentable, que le vaisseau fantôme allait dans ce sens-ci ou dans celui-là, les mêmes regards navrés, échanges d'un bord à l'autre.

Et dire que tous ces gens voyageaient pour leur plaisir, et qu'ils étaient aussi captifs pour leur plaisir, les pensionnaires des hôtels du Lac, Meyer et Muller!

Ici, comme au Rigi-Kulm, ce qui suffoquait surtout Tartarin, ce qui le navrait, le gelait encore plus que la pluie froide et le ciel sans lumière, c'était de ne pouvoir parler. En bas, il avait bien retrouvé des figures de connaissance, le membre du Jockey avec sa nièce (hum! hum!...), l'académicien Astier-Rehu et le professeur Schwanthaler, ces deux implacables ennemis condamnés à vivre côte à côte, pendant un mois, rives au même itinéraire d'un voyage circulaire Cook, d'autres encore; mais aucun de ces illustres Pruneaux ne voulait reconnaître le Tarasconnais, que son passe-montagne, ses outils de fer, ses cordes en sautoir distinguaient cependant, poinçonnaient d'une façon toute particulière. Tous semblaient honteux du bal de la veille, de l'entraînement inexplicable ou les avait jetés la fougue de ce gros homme.

Seule, Mme Schwanthaler était venue vers son danseur, avec sa mine toute rose et riante de petite fée boulotte, et, prenant sa jupe deux doigts comme pour esquisser un pas de menuet: «<Ballir... dantsir... tres choli...>> disait la bonne dame. Était-ce un souvenir qu'elle évoquait, ou la tentation de tourner encore en mesure? C'est qu'elle ne le lâchait pas, et Tartarin, pour échapper à son insistance, remontait sur le pont, aimant mieux se tremper jusqu'aux os que d'être ridicule.

Et il en tombait, et le ciel était sale! Pour achever de l'assombrir, toute une bande de << l'Armée du Salut >> qu'on venait de prendre Beckenried, une dizaine de grosses filles à l'air hébété, en robe bleu marine et chapeaux Greenaway, se groupait sous trois énormes parapluies rouges et chantait des versets, accompagnées sur l'accordeon par un homme, une espèce de David-la-Gamme, long, décharné, les yeux fous.

Ces voix aiguës, molles, discordantes comme des cris de mouettes, roulaient, se traînaient à travers la pluie, la fumée noire de la machine que le vent rabattait. Jamais Tartarin n'avait entendu rien de si lamentable.

À Brunnen, la troupe descendit, laissant les poches des voyageurs gonflées de petites brochures pieuses; et presque aussitôt que l'accordeon et les chants de ces pauvres larves eurent cessé, le ciel se débrouilla, laissa voir quelques morceaux de bleu.

Maintenant, on entrait dans le lac d'Uri assombri et resserré entre de hautes montagnes sauvages et, sur la droite, au pied du Seelisberg, les touristes se montraient le champ de Grutli, ou Melchtal, Furst et Stauffacher firent le serment de délivrer leur patrie.

Tartarin, très ému, se découvrit religieusement sans prendre garde la stupeur environnante, agita même sa casquette en l'air par trois fois, pour rendre hommage au manes des héros. Quelques passagers s'y tromperent, et, poliment, lui rendirent son salut.

Enfin la machine poussa un mugissement enroué, repercute d'un écho l'autre de l'étroit espace. L'écriteau qu'on accrochait sur le pont chaque station nouvelle, comme on fait dans les bals publics pour varier les contredanses, annonça Tellsplatte.

On arrivait.

La chapelle est située à cinq minutes du débarcadère, tout au bord du lac, sur la roche même où Guillaume Tell sauta, pendant la tempête, de la barque de Gessler. Et c'était pour Tartarin une émotion délicieuse, pendant qu'il suivait le long du lac les voyageurs du circulaire Cook, de fouler ce sol historique, de se rappeler, de revivre les principaux épisodes du grand drame qu'il connaissait comme sa propre histoire.

De tout temps, Guillaume Tell avait été un type. Quand, à la pharmacie Bezuquet, on jouait aux préférences et que chacun écrivait sous pli cacheté le poète, l'arbre, l'odeur, le héros, la femme qu'il préférerait un de ces papiers portait invariablement ceci:

<< L'arbre préféré? -- le baobab.

<< L'odeur? -- de la poudre.



<<L'écrivain?--Fenimore Cooper.

<<Ce que j'aurais voulu être?--Guillaume Tell...

Et dans la pharmacie, il n'y avait qu'une voix pour s'écrier: <<C'est Tartarin!

Pensez s'il était heureux et si le cœur lui battait d'arriver devant la chapelle commémorative élevée par la reconnaissance de tout un peuple, il lui semblait que Guillaume Tell, en personne, allait lui ouvrir la porte, encore trempé de l'eau du lac, son arbalète et ses flèches à la main.

<<On n'entre pas... Je travaille... Ce n'est pas le jour...>> cria de l'intérieur une voix forte doublée par la sonorité des voûtes.

<<Monsieur Astier-Rehu, de l'Académie Française!...

--Herr Doctor Professor Schwanthaler!...

--Tartarin de Tarascon!...

Dans l'ogive au-dessus du portail, le peintre, grimpe sur un échafaudage, parut presque à mi-corps, en blouse de travail, la palette à la main.

<<Mon \_famulus\_ descend vous ouvrir, messieurs, dit-il avec une intonation respectueuse.

--J'en étais sûr, pardi! pensa Tartarin... Je n'avais qu'à me nommer.

Toutefois il eut le bon goût de se ranger et, modestement, n'entra qu'après tout le monde.

Le peintre, gaillard superbe, la tête rutilante et dorée d'un artiste de la Renaissance, recut ses visiteurs sur l'escalier de bois qui menait à l'étage provisoire installé pour les peintures du haut de la chapelle. Les fresques représentant les principaux épisodes de la vie de Guillaume Tell, étaient terminées, moins une, la scène de la pomme sur la place d'Altorf. Il y travaillait en ce moment, et son jeune \_famulus\_,--comme il disait,--les cheveux à l'archange, les jambes et les pieds nus sous son sarrau moyen âge, lui posait l'enfant de Guillaume Tell.

Tous ces personnages archaïques, rouges, verts, jaunes, bleus, empilés plus hauts que nature dans d'étroites rues, sous des poternes du temps, et faits pour être vus à distance, impressionnaient les spectateurs un peu tristement, mais on était là pour admirer et l'on admira. D'ailleurs, personne n'y connaissait rien.

<<Je trouve cela d'un grand caractère!>> dit le pontifiant Astier-Rehu, son sac de nuit à la main.

Et Schwanthaler, un pliant sous le bras, ne voulant pas être en reste, cita deux vers de Schiller, dont la moitié resta dans sa barbe de fleuve. Puis les dames s'exclamèrent et, pendant un moment, on n'entendit que des:

<<Schon!... oh! schon...

--Yes... lovely...

--Exquis, délicieux...

On se serait cru chez le pâtissier.

Brusquement une voix éclata, déchira d'une sonnerie de trompette le silence recueilli:

<<Mal épaule, je vous dis... Cette arbalète n'est pas en place...

On se figure la stupeur du peintre en face de l'exorbitant alpiniste qui, le pic en main, le piolet sur l'épaule, risquant d'assommer quelqu'un à chacune de ses voltes nombreuses, lui démontrait par A + B que le mouvement de son Guillaume Tell n'était pas juste.

<<Et je m'y connais, au \_mouains\_... Je vous prie de le croire...

--Vous êtes?

--Comment! qui je suis?...>> fit le Tarasconnais tout à fait vexé. Ce n'était donc pas devant lui que la porte avait cédé; et redressant sa taille: <<Allez demander mon nom aux panthères du Zaccar, aux lions de l'Atlas, ils vous répondront peut-être.

Il y eut une reculade, un effarement général.

<<Mais, enfin, demanda le peintre, en quoi mon mouvement n'est-il pas juste?

--Regardez-moi, te!

Tombant en arrêt d'un double coup de talon qui fit fumer les planches, Tartarin, épaulant son piolet en arbalète, se campa.

<<Superbe! Il a raison... Ne bougez plus...

Puis au famulus: <<Vite, un carton, du fusain.

Le fait est que le Tarasconnais était à peindre, trapu, le dos rond, la tête inclinée dans le passe-montagne en mentonnière de casque et son petit œil flamboyant qui visait le famulus épouvanté.

Imagination, o magie! Il se croyait sur la place d'Altorf, en face de son enfant, lui qui n'en avait jamais eu; une flèche dans le goulot de

son arbalette, une autre a sa ceinture pour percer le coeur du tyran.  
Et sa conviction devenait si forte qu'elle se communiquait autour de  
lui.

<<C'est Guillaume Tell!...>> disait le peintre, accroupi sur un  
escabeau, poussant son croquis d'une main fiévreuse: <<Ah! monsieur,  
que ne vous ai-je connu plus tot! vous m'auriez servi de modele...

--Vraiment! vous trouvez quelque ressemblance?...>> fit Tartarin  
flatte, sans deranger la pose.

Oui, c'est bien ainsi que l'artiste se representait son heros.

<<La tete aussi?

--Oh! la tete peu importe...>> Le peintre s'ecartait, regardait son  
croquis: <<Un masque viril, energique, c'est tout ce qu'il faut,  
puisque'on ne sait rien de Guillaume Tell et que probablement il n'a  
jamais existe.

De stupeur, Tartarin laissa tomber son arbalette.

<<Outre!...[\*] Jamais existe!... Que me dites-vous la?

[\*] <<Outre>> et <<boufre>> sont des jurons tarasconnais d'etymologie  
mysterieuse. Les dames elles-memes s'en servent parfois, mais en y  
ajoutant une attenuation. <<Outre!... que vous me feriez dire.

--Demandez a ces messieurs...

Astier-Rehu solennel, ses trois mentons sur sa cravate blanche: <<C'est  
une legende danoise.

--Islandische...? affirma Schwanthaler non moins majestueux.

--Saxo Grammaticus raconte qu'un vaillant archer appele Tobe ou  
Paltanoke...

--Es ist in der Vilkinasaga geschrieben...

Ensemble:

fut condamne par le roi de | dass der Islandische Konig  
Danemark, Harold aux dents | Necding...  
bleues...>> |

L'oeil fixe, le bras tendu, sans se regarder ni se comprendre ils  
parlaient a la fois, comme en chaire, de ce ton doctoral, despotique,  
du professeur sur de n'etre jamais conteste, ils s'echauffaient,  
criant des noms, des dates: Justinger de Berne! Jean de  
Winterthur!...

Et peu a peu, la discussion devint generale, agitee, furieuse, parmi

les visiteurs. On brandissait des pliants, des parapluies, des valises, et le malheureux artiste allait de l'un a l'autre prêchant la concorde, tremblant pour la solidité de son échafaudage. Quand la tempête fut apaisée, il voulut reprendre son croquis et chercher le mystérieux alpiniste, celui dont les panthères du Zaccar et les lions de l'Atlas seuls auraient pu dire le nom; l'Alpiniste avait disparu.

Il grimpa maintenant à grands pas furieux un petit chemin à travers des bouleaux et des hêtres vers l'hôtel de la Tellsplatte où le courrier des Péruviens devait passer la nuit, et, sous le coup de sa déception, parlait tout haut, enfonçait rageusement son alpenstock dans la sente détrempée.

Jamais existe, Guillaume Tell! Guillaume Tell, une légende! Et c'est le peintre chargé de décorer la Tellsplatte qui lui disait cela tranquillement. Il lui en voulait comme d'un sacrilège, il en voulait aux savants, à ce siècle niais, démolisseur, impie, qui ne respecte rien, ni gloire ni grandeur, coquin de sort!

Ainsi, dans deux cents, trois cents ans, lorsqu'on parlerait de Tartarin il se trouverait des Astier-Rehu, des Schwanthaler pour soutenir que Tartarin n'avait jamais existé, une légende provençale ou barbaresque! Il s'arrêta suffoqué par l'indignation et la raide montée, s'assit sur un banc rustique.

On voyait de là le lac entre les branches, les murs blancs de la chapelle comme un mausolée neuf. Un mugissement de vapeur, avec le clapotis de l'abordage, annonçait encore l'arrivée de nouveaux visiteurs. Ils se groupaient au bord de l'eau le Guide en main, s'avançaient avec des gestes recueillis, des bras tendus qui racontaient la légende. Et tout à coup, par un brusque revirement d'idées, le comique de la chose lui apparut.

Il se représentait toute la Suisse historique vivant sur ce héros imaginaire, élevant des statues, des chapelles en son honneur sur les placettes des petites villes et dans les musées des grandes, organisant des fêtes patriotiques où l'on accourait, bannières en tête, de tous les cantons; et des banquets, des toasts, des discours, des hurrahs, des chants, les larmes gonflant les poitrines, tout cela pour le grand patriote que tous savaient n'avoir jamais existé.

Vous parlez de Tarascon, en voilà une tarasconnade, et comme jamais, là-bas, il ne s'en est inventé de pareille!

Remis en belle humeur, Tartarin gagna en quelques solides enjambées la grande route de Fluelen au bord de laquelle l'hôtel de la Tellsplatte étale sa longue façade à volets verts. En attendant la cloche du dîner, les pensionnaires marchaient de long en large devant une cascade en rocaïlle, sur la route ravinée où s'alignaient des berlines, brancards à terre, parmi les flaques d'eau mirées d'un couchant couleur de cuivre.

Tartarin s'informa de son homme. On lui apprit qu'il était à table:

<<Menez-moi vers lui, zou!>> et ce fut dit d'une telle autorite que, malgre la respectueuse repugnance qu'on temoignait pour deranger un si important personnage, une servante mena l'Alpiniste par tout l'hotel, ou son passage souleva quelque stupeur, vers le precieux courrier, mangeant a part, dans une petite salle sur la cour.

<<Monsieur, dit Tartarin en entrant, son piolet sur l'epaule, excusez-moi si...

Il s'arreta stupefait, pendant que le courrier, long, sec, la serviette au menton dans le nuage odorant d'une assiette de soupe chaude, lachait sa cuillere.

<<Ve! Monsieur Tartarin...

--Te Bompard.

C'etait Bompard, l'ancien gerant du Cercle, bon garcon, mais afflig d'une imagination fabuleuse qui l'empechait de dire un mot de vrai et l'avait fait surnommer a Tarascon l'Imposteur. Qualifie d'imposteur, a Tarascon, jugez ce que cela doit etre! Et voila le guide incomparable, le grimpeur des Alpes, de l'Himalaya, des monts de la Lune!

<<Oh! alors, je comprends...>> fit Tartarin un peu decu mais joyeux quand meme de retrouver une figure du pays et le cher, le delicieux accent du Cours.

<<Differemment, monsieur Tartarin, vous dinez avec moi, que?

Tartarin s'empessa d'accepter, savourant le plaisir de s'asseoir une petite table intime, deux couverts face a face, sans le moindre compotier litigieux, de pouvoir trinquer, parler en mangeant, et en mangeant d'excellentes choses, soignees et naturelles, car MM. les courriers sont admirablement traites par les aubergistes, servis part, des meilleurs vins et de mets d'extra.

Et il y en eut des <<au moins, pas moins, differemment!

<<Alors, mon bon, c'est vous que j'entendais cette nuit, la-haut, sur la plate-forme?...

--Et! parfaite\_main\_... Je faisais admirer a ces demoiselles... C'est beau, pas vrai, ce soleil levant sur les Alpes?

--Superbel!>> fit Tartarin, d'abord sans conviction, pour ne pas le contrarier, mais emballa au bout d'une minute; et c'etait etourdissant d'entendre les deux Tarasconnais celebrer avec enthousiasme les splendeurs qu'on decouvre du Rigi. On aurait dit Joanne alternant avec Baedeker.

Puis, a mesure que le repas avancait, la conversation devenait plus intime, pleine de confidences, d'effusions, de protestations qui

mettaient de bonnes larmes dans leurs yeux de Provence, brillants et vifs, gardant toujours en leur facile émotion une pointe de farce et de raillerie. C'est par là seulement que les deux amis se ressemblaient; l'un aussi sec, marine, tanne, couture de ces fronces spéciales aux grimes de profession, que l'autre était petit, rable, de teint lisse et de sang repose.

Il en avait tant vu ce pauvre Bompard, depuis son départ du Cercle: cette imagination insatiable qui l'empêchait de tenir en place l'avait roulé sous tant de soleils, de fortunes diverses! Et il racontait ses aventures, dénombrait toutes les belles occasions de s'enrichir qui lui avaient craqué, là, dans la main, comme sa dernière invention d'économiser au budget de la guerre la dépense des godillots... <<Savez-vous comment?... Oh! mon Dieu, c'est bien simple... en faisant ferrer les pieds des militaires.

--\_Oùte!\_...>> dit Tartarin épouvanté.

Bompard continuait, toujours très calme, avec cet air fou et froid qu'il avait:

<<Une grande idée, n'est-ce pas? Eh! bé, au ministère, ils ne m'ont seulement pas répondu... Ah! mon pauvre monsieur Tartarin, j'en ai eu de mauvais moments, j'en ai mangé du pain de misère, avant d'être entre au service de la Compagnie...

--La Compagnie?

Bompard baissa la voix discrètement.

<<Chut! tout à l'heure, pas ici...>> Puis reprenant son intonation naturelle: <<Et autrement, vous autres, à Tarascon, qu'est-ce qu'on fait? Vous ne m'avez toujours pas dit ce qui vous amène dans nos montagnes...

Ce fut à Tartarin de s'épancher. Sans colère, mais avec cette mélancolie de déclin, cet ennui dont sont atteints en vieillissant les grands artistes, les femmes très belles, tous les conquérants de peuples et de cœurs, il dit la défection de ses compatriotes, le complot tramé pour lui enlever la présidence, et le parti qu'il avait pris de faire acte d'héroïsme, une grande ascension, la bannière tarasconnaise plus haut qu'on ne l'avait jamais plantée, de prouver enfin aux alpinistes de Tarascon qu'il était toujours digne... toujours digne... L'émotion l'étreignait, il dut se taire, puis:

<<Vous me connaissez, Gonzague...>> Et rien ne saurait rendre ce qu'il mettait d'effusion, de caresse rapprochée, dans ce prénom troubadouresque de Bompard. C'était comme une façon de serrer ses mains, de se le mettre plus près du cœur... <<Vous me connaissez, que! Vous savez si j'ai boude quand il s'est agi de marcher au lion; et, pendant la guerre, quand nous avons organisé ensemble la défense du Cercle...

Bompard hocha la tête avec une mimique terrible; il croyait y être encore.

<<Eh bien! mon bon, ce que les lions, ce que les canons Krupp n'avaient pu faire, les Alpes y sont arrivées... J'ai peur.

--Ne dites pas cela, Tartarin!

--Pourquoi? fit le héros avec une grande douceur... Je le dis, parce que cela est...

Et tranquillement, sans pose, il avoua l'impression que lui avait faite le dessin de Dore, cette catastrophe du Cervin restée dans ses yeux. Il craignait des périls pareils; et c'est ainsi qu'entendant parler d'un guide extraordinaire, capable de les lui éviter, il était venu se confier à lui.

Du ton le plus naturel, il ajouta:

<<Vous n'avez jamais été guide, n'est-ce pas, Gonzague?

--He! si, répondit Bompard en souriant... Seulement je n'ai pas fait tout ce que j'ai raconté...

--Bien entendu!>> approuva Tartarin.

Et l'autre entre ses dents:

<<Sortons un moment sur la route, nous serons plus libres pour causer.

La nuit venait, un souffle tiède, humide, roulait des flocons noirs sur le ciel où le couchant avait laissé de vagues poussières grises. Ils allaient à mi-côte, dans la direction de Fluelen, croisant des ombres muettes de touristes affamés qui rentraient à l'hôtel, ombres eux-mêmes, sans parler, jusqu'au long tunnel qui coupe la route, ouvert de baies en terrasse du côté du lac.

<<Arrêtons-nous ici...>> entonna la voix creuse de Bompard, qui résonna sous la voûte comme un coup de canon. Et assis sur le parapet, ils contemplèrent l'admirable vue du lac, des dégringolades de sapins et de hêtres, noirs, serres, en premier plan, derrière, des montagnes plus hautes, aux sommets en vagues, puis d'autres encore d'une confusion bleuâtre comme des nuées; au milieu la traînée blanche, peine visible, d'un glacier figé dans les creux, qui tout à coup s'illuminait de feux irisés, jaunes, rouges, verts. On éclairait la montagne de flammes de bengale.

De Fluelen, des fusées montaient, s'égrénaient en étoiles multicolores, et des lanternes vénitiennes allaient, venaient sur le lac dont les bateaux restaient invisibles, promenant de la musique et des gens de fête.

Un vrai decor de feerie dans l'encadrement des murs de granit, reguliers et froids, du tunnel.

<<Quel drole de pays, pas moins, que cette Suisse...>> s'ecria Tartarin.

Bompard se mit a rire.

<<Ah! \_vai\_, la Suisse... D'abord, il n'y en a pas de Suisse!

V

## CONFIDENCES SOUS UN TUNNEL

<<La Suisse, a l'heure qu'il est, \_ve!\_ monsieur Tartarin, n'est plus qu'un vaste Kursaal, ouvert de juin en septembre, un casino panoramique, ou l'on vient se distraire des quatre parties du monde et qu'exploite une compagnie richissime a centaines de millions de milliasses, qui a son siege a Geneve et a Londres. Il en fallait de l'argent, figurez-vous bien, pour affermer, peigner et pomponner tout ce territoire, lacs, forets, montagnes et cascades, entretenir un peuple d'employes, de comparses, et sur les plus hautes cimes installer des hotels mirobolants, avec gaz, telegraphes, telephones!...

--C'est pourtant vrai, songe tout haut Tartarin qui se rappelle le Rigi.

--Si c'est vrai!... Mais vous n'avez rien vu... Avancez un peu dans le pays, vous ne trouverez pas un coin qui ne soit truque, machin comme les dessous de l'Opera; des cascades eclairees a giorno, des tourniquets a l'entree des glaciers, et, pour les ascensions, des tas de chemins de fer hydrauliques ou funiculaires. Toutefois, la Compagnie, songeant a sa clientele d'Anglais et d'Americains grimpeurs, garde a quelques Alpes fameuses, la Jungfrau, le Moine, le Finsteraarhorn, leur apparence dangereuse et farouche, bien qu'en realite, il n'y ait pas plus de risques la qu'ailleurs.

--Pas moins, les crevasses, mon bon, ces horribles crevasses... Si vous tombez dedans?

--Vous tombez sur la neige, monsieur Tartarin, et vous ne vous faites pas de mal; il y a toujours en bas, au fond, un portier, un chasseur, quelqu'un qui vous releve, vous brosse, vous secoue et gracieusement s'informe: <<Monsieur n'a pas de bagages?...

--Qu'est-ce que vous me chantez la, Gonzague?

Et Bompard redoublant de gravite:

<<L'entretien de ces crevasses est une des plus grosses depenses de la



Compagnie.

Un moment de silence sous le tunnel dont les environs sont accalmis. Plus de feux varies, de poudre en l'air, de barques sur l'eau; mais la lune s'est levee et fait un autre paysage de convention, bleuatre, fluide, avec des pans d'une ombre impenetrable...

Tartarin hesite a croire son compagnon sur parole. Pourtant il reflechit a tout ce qu'il a vu deja d'extraordinaire en quatre jours, le soleil du Rigi, la farce de Guillaume Tell; et les inventions de Bompard lui paraissent d'autant plus vraisemblables que dans tout Tarasconnais le hableur se double d'un gobeur.

<<Differemment, mon bon ami, comment expliquez-vous ces catastrophes epouvantables... celle du Cervin, par exemple!...

--Il y a seize ans de cela, la Compagnie n'etait pas constituee, monsieur Tartarin.

--Mais, l'annee derniere encore, l'accident du Wetterhorn, ces deux guides ensevelis avec leurs voyageurs!...

--Il faut bien, te, pardi!... pour amorcer les alpinistes... Une montagne ou l'on ne s'est pas un peu casse la tete, les Anglais n'y viennent plus... Le Wetterhorn perilisait depuis quelque temps; avec ce petit fait-divers, les recettes ont remonte tout de suite.

--Alors, les deux guides?...

--Se portent aussi bien que les voyageurs; on les a seulement fait disparaitre, entretenus a l'etranger pendant six mois... Une reclame qui coute cher, mais la Compagnie est assez riche pour s'offrir cela.

--Ecoutez, Gonzague...

Tartarin s'est leve, une main sur l'epaule de l'ancien gerant:

<<Vous ne voudriez pas qu'il m'arrivat malheur, \_que\_?... Eh bien! parlez-moi franchement... vous connaissez mes moyens comme alpiniste, ils sont mediocres.

--Tres mediocres, c'est vrai!

--Pensez-vous cependant que je puisse, sans trop de danger, tenter l'ascension de la Jungfrau?

--J'en repondrais, ma tete dans le feu, monsieur Tartarin... Vous n'avez qu'a vous fier au guide, \_ve!\_

--Et si j'ai le vertige?

--Fermez les yeux.

--Si je glisse?

--Laissez-vous faire... C'est comme au theatre... Il y a des praticables... On ne risque rien...

--Ah! si je vous avais la pour me le dire, pour me le repeter...  
Allons, mon brave, un bon mouvement, venez avec moi...

Bompard ne demanderait pas mieux, pecaire! mais il a ses Peruviens sur les bras jusqu'a la fin de la saison; et comme son ami s'etonne de lui voir accepter ces fonctions de courrier, de subalterne:

<<Que voulez-vous, monsieur Tartarin?... C'est dans notre engagement... La Compagnie a le droit de nous employer comme bon lui semble.

Le voila comptant sur ses doigts tous ses avatars divers depuis trois ans... guide dans l'Oberland, joueur de cor des Alpes, vieux chasseur de chamois, ancien soldat de Charles X, pasteur protestant sur les hauteurs...

<<Ques aco?>> demande Tartarin surpris.

Et l'autre de son air tranquille:

<<Be! oui. Quand vous voyagez dans la Suisse allemande, des fois vous apercevez a des hauteurs vertigineuses un pasteur prechant en plein air, debout sur une roche ou dans une chaire rustique en tronc d'arbre. Quelques bergers, fromagers, a la main leurs bonnets de cuir, des femmes coiffees et costumees selon le canton, se groupent autour avec des poses pittoresques; et le paysage est joli, des paturages verts ou frais moissonnes, des cascades jusqu'a la route et des troupeaux aux lourdes cloches sonnante a tous les degres de la montagne. Tout ca, \_ve!\_ c'est du decor, de la figuration. Seulement, il n'y a que les employes de la Compagnie, guides, pasteurs, courriers, hoteliers qui soient dans le secret, et leur interet est de ne pas l'ebruiter de peur d'effaroucher la clientele.

L'Alpiniste reste abasourdi, muet, le comble chez lui de la stupefaction. Au fond, quelque doute qu'il ait de la veracite de Bompard, il se sent rassure, plus calme sur les ascensions alpestres, et bientot l'entretien se fait joyeux. Les deux amis parlent de Tarascon, de leurs bonnes parties de rire d'autrefois, quand on etait plus jeune.

<<A propos de \_galejade,\_[\*] dit subitement Tartarin, ils m'en ont fait une bien bonne au Rigi-Kulm... Figurez-vous que ce matin...>> et il raconte la lettre piquee a sa glace, la recite avec emphase:  
<<\_Francais du diable...\_ C'est une mystification, que?...

[\*] Galejade, plaisanterie, farce.

--On ne sait pas... Peut-etre...>> dit Bompard qui semble prendre la

chose plus serieusement que lui. Il s'informe si Tartarin, pendant son sejour au Rigi, n'a eu d'histoire avec personne, n'a pas dit un mot de trop.

<<Ah! \_vai\_, un mot de trop! Est-ce qu'on ouvre seulement la bouche avec tous ces Anglais, Allemands, muets comme des carpes sous pretexte de bonne tenue!

A la reflexion, pourtant; il se souvient d'avoir rive son clou, et vertement, a une espece de Cosaque, un certain Mi... Milanof.

<<Manilof, corrige Bompard.

--Vous le connaissez?... De vous a moi, je crois que ce Manilof m'en voulait a cause d'une petite Russe...

--Oui, Sonia... murmure Bompard soucieux...

--Vous la connaissez aussi? Ah! mon ami, la perle fine, le joli petit perdreau gris!

--Sonia de Wassilief... C'est elle qui a tue d'un coup de revolver, en pleine rue, le general Felianine, le president du Conseil de guerre qui avait condamne son frere a la deportation perpetuelle.

Sonia assassin! cette enfant, cette blondinette... Tartarin ne veut y croire. Mais Bompard precise, donne des details sur l'aventure, du reste bien connue. Depuis deux ans Sonia habite Zurich, ou son frere Boris, echappe de Siberie, est venu la rejoindre, la poitrine perdue; et, tout l'ete, elle le promene au bon air dans la montagne. Le courier les a souvent rencontres, escortes d'amis qui sont tous des exiles, des conspirateurs. Les Wassilief, tres intelligents, tres energiques, ayant encore quelque fortune, sont a la tete du parti nihiliste avec Bolibine, l'assassin du prefet de police, et ce Manilof qui, l'an dernier, a fait sauter le palais d'hiver.

<<\_Boufre!\_ dit Tartarin, on a de droles de voisins au Rigi.

Mais en voila bien d'une autre. Bompard ne va-t-il pas s'imaginer que la fameuse lettre est venue de ces jeunes gens; il reconnait les procedes nihilistes. Le czar, tous les matins, trouve de ces avertissements, dans son cabinet, sous sa serviette...

<<Mais enfin, dit Tartarin en palissant, pourquoi ces menaces? Qu'est-ce que je leur ai fait?

Bompard pense qu'on l'a pris pour un espion.

<<Un espion, moi!

--\_Be\_ oui!>> Dans tous les centres nihilistes, a Zurich, a Lausanne, Geneve, la Russie entretient a grands frais une nombreuse surveillance; depuis quelque temps meme, elle a engage l'ancien chef

de la police imperiale francaise avec une dizaine de Corses qui suivent et observent tous les exiles russes, se servent de mille deguisements pour les surprendre. La tenue de l'Alpiniste, ses lunettes, son accent, il n'en fallait pas plus pour le confondre avec un de ces agents.

<<Coquin de sort! vous m'y faites penser, dit Tartarin... ils avaient tout le temps sur leurs talons un sacre tenor italien... Ce doit etre un mouchard bien sur... Differemment, qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

--Avant tout, ne plus vous trouver sur le chemin de ces gens la, puisqu'on vous previent qu'il vous arriverait malheur.

--Ah! \_vai\_, malheur... Le premier qui m'approche, je lui fends la tete avec mon piolet.

Et dans l'ombre du tunnel les yeux du Tarasconnais s'enflamment. Mais Bompard, moins rassure que lui, sait que la haine de ces nihilistes est terrible, s'attaque en dessous, creuse et trame. On a beau etre un lapin comme le president, allez donc vous mefier du lit d'auberge ou l'on couche, de la chaise ou l'on s'assied, de la rampe de paquebot qui cedera tout a coup pour une chute mortelle. Et les cuisines preparees, le verre enduit d'un poison invisible.

<<Prenez garde au kirsch de votre gourde, au lait mousseux que vous apporte le vacher en sabots. Ils ne reculent devant rien, je vous dis.

--Alors, quoi? Je suis fichu!>> gronde Tartarin; puis saisissant la main de son compagnon:

<<Conseillez-moi, Gonzague.

Après une minute de reflexion, Bompard lui trace son programme. Partir le lendemain de bonne heure, traverser le lac, le col du Brunig, coucher le soir a Interlaken. Le jour suivant Grindelwald et la petite Scheideck. Le surlendemain, la Jungfrau! Puis, en route pour Tarascon, sans perdre une heure, sans se retourner.

<<Je partirai demain, Gonzague...>> fait le heros d'une voix male avec un regard d'effroi au mysterieux horizon que recouvre la pleine nuit, au lac qui semble receler pour lui toutes les trahisons dans son calme glace de pales reflets...

VI

LE COL DU BRUNIG.--TARTARIN TOMBE AUX MAINS DES  
NIHILISTES.--DISPARITION D'UN TENOR ITALIEN ET D'UNE CORDE FABRIQUEE  
EN AVIGNON.--NOUVEAUX EXPLOITS DU CHASSEUR DE CASQUETTES.--PAN! PAN!

<<Mondez... mondez donc!

--Mais ou, que diable, faut-il que je monte? tout est plein... Ils ne veulent de moi nulle part...

C'était à la pointe extrême du lac des Quatre-Cantons, sur ce rivage d'Alpnach, humide, infiltre comme un delta, où les voitures de la poste s'organisent en convoi et prennent les voyageurs à la descente du bateau pour leur faire traverser le Brunig.

Une pluie fine, en pointes d'aiguilles, tombait depuis le matin; et le bon Tartarin, emporté de son fournement, bousculé par les postiers, les douaniers, courait de voiture en voiture, sonore et encombrant comme cette homme-orchestre de nos fêtes foraines, dont chaque mouvement met en branle un triangle, une grosse caisse, un chapeau chinois, des cymbales. À toutes les portières l'accueillait le même cri d'effroi, le même <<Complet!>> rebarbatif grogne dans tous les dialectes, le même herissement en boule pour tenir le plus de place possible et empêcher de monter un si dangereux et retentissant compagnon.

Le malheureux suait, haletait, répondait par des <<Coquin de bon sort! et des gestes désespérés à la clameur impatience du convoi: <<En route!--All right!--Andiamo!--Vorwartz!>> Les chevaux piaffaient, les cochers juraient. À la fin le conducteur de la poste, un grand rouge en tunique et casquette plate, s'en mêla lui-même, et, ouvrant de force la portière d'un landau à demi couvert, poussa Tartarin, le hissa comme un paquet, puis resta debout et majestueux devant le garde-crotte, la main tendue pour son \_trinkgeld\_.

Humilié, furieux contre les gens de la voiture qui l'acceptaient \_manu militari\_, Tartarin affectait de ne pas les regarder, enfouissait son porte-monnaie dans sa poche, calait son piolet à côté de lui avec des mouvements de mauvaise humeur, un parti pris grossier, à croire qu'il descendait du packet de Douvres à Calais.

<<Bonjour, monsieur...>> dit une voix douce déjà entendue.

Il leva les yeux, resta saisi, terrifié devant la jolie figure ronde et rose de Sonia, assise en face de lui, sous l'auvent du landau où s'abritait aussi un grand garçon enveloppé de châles, de couvertures, et dont on ne voyait que le front d'une pâleur livide parmi quelques boucles de cheveux menus et dorés comme les tiges de ses lunettes de myope; le frère, sans doute. Un troisième personnage que Tartarin connaissait trop celui-là, les accompagnait, Manilof, l'incendiaire du palais impérial.

Sonia, Manilof, quelle souricière!

C'est maintenant qu'ils allaient accomplir leur menace, dans ce col du Brunig si escarpé, entouré d'abîmes. Et le héros, par une de ces épouvantes en éclair qui montrent le danger à fond, se vit étendu sur

la pierraille d'un ravin, balance au plus haut d'un chene. Fuir? ou, comment? Voici que les voitures s'embranlaient, detalaient a la file au son de la trompe, une nuee de gamins presentant aux portieres des petits bouquets d'edelweiss. Tartarin affole eut envie de ne pas attendre, de commencer l'attaque en crevant d'un coup d'alpenstock le cosaque assis a son cote; puis, a la reflexion, il trouva plus prudent de s'abstenir. Evidemment ces gens ne tenteraient leur coup que plus loin, en des parages inhabites; et peut-etre aurait-il le temps de descendre. D'ailleurs, leurs intentions ne lui semblaient plus aussi malveillantes. Sonia lui souriait doucement de ses jolis yeux de turquoise, le grand jeune homme pale le regardait, interesse, et Manilof, sensiblement radouci, s'ecartait obligeamment, lui faisait poser son sac entre eux deux. Avaient-ils reconnu leur meprise en lisant sur le registre du Rigi-Kulm l'illustre nom de Tartarin? Il voulut s'en assurer et, familier, bonhomme, commença:

<<Enchante de la rencontre, belle jeunesse... seulement, permettez-moi de me presenter... vous ignorez a qui vous avez affaire, \_ve\_, tandis que je sais parfaitement qui vous etes.

--Chut!>> fit du bout de son gant de Suede, la petite Sonia toujours souriante, et elle lui montrait sur le siege de la voiture, a cote du conducteur, le tenor aux manchettes et l'autre jeune Russe, abrites sous le meme parapluie, riant, causant tous deux en italien.

Entre le policier et les nihilistes, Tartarin n'hesitait pas:

<<Connaissez-vous cet homme, au \_mouains? \_>> dit-il tout bas, rapprochant sa tete du frais visage de Sonia et se mirant dans ses yeux clairs, tout a coup farouches et durs tandis qu'elle repondait <<oui>> d'un battement de cils.

Le heros frissonna, mais comme au theatre; cette delicieuse inquietude d'epiderme qui vous saisit quand l'action se corse et qu'on se carre dans son fauteuil pour mieux entendre ou regarder. Personnellement hors d'affaire, delivre des horribles transes qui l'avaient hant toute la nuit, empeche de savourer son cafe suisse, miel et beurre, et, sur le bateau, tenu loin du bastingage, il respirait a larges poumons, trouvait la vie bonne et cette petite Russe irresistiblement plaisante avec sa toque de voyage, son jersey montant au cou, serrant les bras, moulant sa taille encore mince, mais d'une elegance parfaite. Et si enfant! Enfant par la candeur de son rire, le duvet de ses joues et la grace gentille dont elle etalait le chale sur les genoux de son frere: <<Es-tu bien?... Tu n'as pas froid?>> Comment croire que cette petite main, si fine sous le gant chamois, avait eu la force morale et le courage physique de tuer un homme!

Les autres, non plus, ne semblaient plus feroces; tous, le meme rire ingenu, un peu contraint et douloureux sur les levres tirees du malade, plus bruyant chez Manilof qui, tout jeune sous sa barbe en broussaille, avait des explosions d'ecolier en vacances, des bouffees de gaiete exuberante.

Le troisieme compaignon, celui qu'on appelait Bolibine et qui causait sur le siege avec l'Italien, s'amusait aussi beaucoup, se retournait souvent pour traduire a ses amis des recits que lui faisait le faux chanteur, ses succes a l'Opera de Petersbourg, ses bonnes fortunes, les boutons de manchettes que les dames abonnees lui avaient offertes a son depart, des boutons extraordinaires, graves de trois notes \_la do re\_, l'adore; et ce calembour redit dans le landau y causait une telle joie, le tenor lui-meme se rengorgeait, frisait si bien sa moustache d'un air bete et vainqueur en regardant Sonia, que Tartarin commencait a se demander s'il n'avait pas affaire a de simples touristes, a un vrai tenor.

Mais les voitures, toujours a fond de train, roulaient sur des ponts, longaient de petits lacs, des champs fleuris, de beaux vergers ruisselants et deserts, car c'etait dimanche et les paysans rencontres avaient tous leurs costumes de fete, les femmes de longues nattes et des chaines d'argent. On commencait a gravir la route en lacet parmi des forets de chenes et de hetres; peu a peu le merveilleux horizon se deroulait sur la gauche, a chaque detour en etage, des rivieres des vallees d'ou montaient des clochers d'eglise, et tout au fond, la cime givree du Finsteraarhorn, blanchissant sous le soleil invisible.

Bientot le chemin s'assombrit, d'aspect plus sauvage. D'un cote, des ombres profondes, chaos d'arbres plantes en pente, tourmentes et tordus, ou grondait l'ecume d'un torrent; a droite, une roche immense, surplombante, herissee de branches jaillies de ses fentes.

On ne riait plus dans le landau; tous admiraient, la tete levee, essayaient d'apercevoir le sommet de ce tunnel de granit.

<<Les forets de l'Atlas!... Il semble qu'on y est...>> dit gravement Tartarin; et, sa remarque passant inapercue, il ajouta: <<Sans les rugissements du lion, toutefois.

--Vous les avez entendus, monsieur?>> demanda Sonia.

Entendu le lion, lui!... Puis, avec un doux sourire indulgent: <<Je suis Tartarin de Tarascon, mademoiselle...

Et voyez un peu ces barbares? Il aurait dit: <<Je m'appelle Dupont>>, c'eut ete pour eux exactement la meme chose. Ils ignoraient le nom de Tartarin.

Pourtant, il ne se vexa pas et repondit a la jeune fille qui voulait savoir si le cri du lion lui avait fait peur: <<Non, mademoiselle... Mon chameau, lui, tremblait la fievre entre mes jambes; mais je visitais mes amorces, aussi tranquille que devant un troupeau de vaches... A distance, c'est a peu pres le meme cri, comme ceci, \_te!\_

Pour donner a Sonia une exacte impression de la chose, il poussait de son creux le plus sonore un <<Meuh...>> formidable, qui s'enfla, s'etala, repercute par l'echo de la roche. Les chevaux se cabrerent:

dans toutes les voitures les voyageurs dressés, pleins d'épouvante, cherchaient l'accident, la cause d'un pareil vacarme, et reconnaissant l'alpiniste, dont la capote à demi rabattue du landau montrait la tête à casque et le débordant harnachement, se demandaient une fois encore: <<Quel est donc cet animal-là!

Lui, très calme, continuait à donner des détails, la façon d'attaquer la bête, de l'abattre et de la dépecer, le guidon en diamant dont il ornait sa carabine pour tirer sûrement, la nuit. La jeune fille recourait, penchée, avec un petit palpitements de ses narines très attentif.

<<On dit que Bombonnel chasse encore, demanda le frère, l'avez-vous connu?

--Oui, dit Tartarin sans enthousiasme... C'est un garçon pas maladroite... Mais nous avons mieux que lui.

A bon entendeur, salut! puis, d'un ton de mélancolie; <<Pas moins, ce sont de fortes émotions que ces chasses aux grands fauves. Quand on ne les a plus, l'existence semble vide, on ne sait de quoi la combler.

Ici, Manilof, qui comprenait le français sans le parler et semblait écouter le Tarasconnais très curieusement, son front d'homme du peuple coupe d'une grande ride en cicatrice, dit quelques mots en riant à ses amis.

<<Manilof prétend que nous sommes de la même confrérie, expliqua Sonia à Tartarin... Nous chassons comme vous les grands fauves.

--Te! oui, pardi... les loups, les ours blancs...

--Oui, les loups, les ours blancs et d'autres bêtes nuisibles encore...

Et les rires de recommencer, bruyants, interminables, sur un ton aigu et féroce cette fois, des rires qui montraient les dents et rappelaient à Tartarin en quelle triste et singulière compagnie il voyageait.

Tout à coup, les voitures s'arrêtèrent. La route devenait plus raide et faisait à cet endroit un long circuit pour arriver en haut du Brunig que l'on pouvait atteindre par un raccourci de vingt minutes pic dans une admirable forêt de hêtres. Malgré la pluie du matin, les terrains glissants et détrempés, les voyageurs, profitant d'une éclaircie, descendaient presque tous, s'engageaient à la file dans l'étroit chemin de <<schlittage>>.

Du landau de Tartarin, qui venait le dernier, les hommes mettaient pied à terre; mais Sonia, trouvant les chemins trop boueux, s'installait au contraire, et, comme l'Alpiniste descendait après les autres, un peu retardé par son attirail, elle lui dit à mi-voix:



<<Restez donc, tenez-moi compagnie,>> et d'une façon si caline! Le pauvre homme en resta bouleversé se forgeant un roman aussi délicieux qu'invraisemblable qui fit battre son vieux cœur à grands coups.

Il fut vite détrompé en voyant la jeune fille se pencher anxieuse, guetter Bolibine et l'Italien causant vivement à l'entrée de la schlitte, derrière Manilof et Boris déjà en marche. Le faux tenor hésitait. Un instinct semblait l'avertir de ne pas s'aventurer seul en compagnie de ces trois hommes. Il se décida enfin, et Sonia le regardait monter, en caressant sa joue ronde avec un bouquet de cyclamens violacés, ces violettes de montagnes dont la feuille est doublée de la fraîche couleur des fleurs.

Le landau allait au pas, le cocher descendu marchait en avant avec d'autres camarades, et le convoi échelonnait plus de quinze voitures rapprochées par la perpendiculaire, roulant à vide, silencieusement. Tartarin, très ému, pressentant quelque chose de sinistre, n'osait regarder sa voisine, tant il craignait une parole, un regard qui aurait pu le faire acteur ou tout au moins complice dans le drame qu'il sentait tout proche. Mais Sonia ne faisait pas attention à lui, l'œil un peu fixe et ne cessant la caresse machinale des fleurs sur le duvet de sa peau.

<<Ainsi, dit-elle après un long temps, ainsi vous savez qui nous sommes, moi et mes amis... Eh bien! que pensez-vous de nous? Qu'en pensent les Français?

Le héros palit, rougit. Il ne tenait pas à indisposer par quelques mots imprudents des gens aussi vindicatifs; d'autre part, comment pactiser avec des assassins? Il s'en tira par une métaphore:

<<Différemment, mademoiselle, vous me disiez tout à l'heure que nous étions de la même confrérie, chasseurs d'hydres et de monstres, de despotes et de carnassiers... C'est donc en confrère de Saint-Hubert que je vais répondre... Mon sentiment est que, même contre les fauves, on doit se servir d'armes loyales... Notre Jules Gérard, fameux tueur de lions, employait des balles explosibles... Moi, je n'admets pas ça et ne l'ai jamais fait... Quand j'allais au lion ou la panthère, je me plantais devant la bête, face à face, avec une bonne carabine à deux canons, et pan! pan! une balle dans chaque œil.

--Dans chaque œil!... fit Sonia.

--Jamais je n'ai manqué mon coup.

Il affirmait, s'y croyait encore.

La jeune fille le regardait avec une admiration naïve, songeant tout haut:

<<C'est bien ce qu'il y aurait de plus sûr.

Un brusque déchirement de branches, de broussailles, et le fourr s'écarta au-dessus d'eux, si vivement, si felinement, que Tartarin, la tête pleine d'aventures de chasse, aurait pu se croire à l'affût dans le Zaccar. Manilof sauta du talus, sans bruit, près de la voiture. Ses petits yeux bridés luisaient dans sa figure tout écorchée par les ronces, sa barbe et ses cheveux en oreille de chien ruisselaient de l'eau des branches. Haletant, ses grosses mains courtes et velues appuyées à la portière, il interpella en russe Sonia qui, se tournant vers Tartarin, lui demanda d'une voix brève:

<<Votre corde...vite...

--Ma...corde?... begaya le héros.

--Vite, vite...on vous la rendra tout à l'heure.

Sans lui fournir d'autre explication, de ses petits doigts gantés elle l'aidait à se défubler de sa fameuse corde fabriquée en Avignon. Manilof prit le paquet en grognant de joie, regrimba en deux bonds sous le fourre avec une élasticité de chat sauvage.

<<Qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce qu'ils vont faire?... Il a l'air féroce...>> murmura Tartarin n'osant dire toute sa pensée.

Féroce, Manilof! Ah! comme on voyait bien qu'il ne le connaissait pas. Nul être n'était meilleur, plus doux, plus compatissant; et comme trait de cette nature exceptionnelle, Sonia, le regard clair et bleu, racontait que son ami venant d'exécuter un dangereux mandat du Comité révolutionnaire et sautant dans le traîneau qui l'attendait pour la fuite, menaçait le cocher de descendre, coûte que coûte, s'il continuait à frapper, à surmener sa bête dont la vitesse pourtant le sauvait.

Tartarin trouvait le trait digne de l'antique; puis, ayant réfléchi toutes les vies humaines sacrifiées par ce même Manilof, aussi inconscient qu'un tremblement de terre ou qu'un volcan en fusion, mais qui ne voulait pas qu'on fit du mal à une bête devant lui, il interrogea la jeune fille d'un air ingenu:

<<Est-il mort beaucoup de monde, dans l'explosion du palais d'hiver?

--Beaucoup trop, répondit tristement Sonia. Et le seul qui devait mourir a échappé.

Elle resta silencieuse, comme fâchée, et si jolie, la tête basse avec ses grands cils dorés battant sa joue d'un rose pâle, Tartarin s'en voulait de lui avoir fait de la peine, repris par le charme de jeunesse, de fraîcheur épanouie autour de l'étrange petite créature.

<<Donc, monsieur, la guerre que nous faisons vous semble injuste, inhumaine?>> Elle lui disait cela de tout près, dans la caresse de son haleine et de son regard; et le héros se sentait faiblir.

<<Vous ne croyez pas que toute arme soit bonne et legitime pour delivrer un peuple qui rale, qui suffoque?

--Sans doute, sans doute...

La jeune fille, plus pressante a mesure que Tartarin faiblissait:

<<Vous parliez de vide a combler tout a l'heure; ne vous semble-t-il pas qu'il serait plus noble, plus interessant de jouer sa vie pour une grande cause que de la risquer en tuant des lions ou en escaladant des glaciers?

--Le fait est...>> dit Tartarin grise, la tete perdue, tout angoiss par le desir fou, irresistible, de prendre et de baiser cette petite main ardente, persuadante, qu'elle posait sur son bras comme la-haut, dans la nuit du Rigi-Kulm, quand il lui remettait son soulier. A la fin n'y tenant plus, et saisissant cette petite main gantee entre les siennes.

<<Ecoutez, Sonia,>> dit-il d'une bonne grosse voix paternelle et familiere... <<Ecoutez, Sonia...

Un brusque arret du landau l'interrompt. On arrivait en haut du Brunig; voyageurs et cochers rejoignaient leurs voitures pour rattraper le temps perdu et gagner, d'un coup de galop, le prochain village ou l'on devait dejeuner et relayer. Les trois Russes reprirent leurs places, mais celle de l'Italien resta inoccupee.

<<Ce monsieur est monte dans les premieres voitures,>> dit Boris au cocher qui s'informait; et s'adressant a Tartarin dont l'inquietude etait visible:

<<Il faudra lui reclamer votre corde; il a voulu la garder avec lui.

La-dessus, nouveaux rires dans le landau et reprise, pour le brave Tartarin des plus atroces perplexites, ne sachant que penser, que croire devant la belle humeur, et la mine ingenue des pretendus assassins. Tout en enveloppant son malade de manteaux, de plaids, car l'air de la hauteur s'avivait encore de la vitesse des voitures, Sonia racontait, en russe, sa conversation avec Tartarin, jetant des pan! pan! d'une gentille intonation que repetaient ses compagnons apres elle, les uns admirant le heros, Manilof hochant la terre, incredule.

Le relais!

C'est sur la place d'un grand village, une vieille auberge au balcon de bois vermoulu, a l'enseigne en potence de fer rouille. La file des voitures s'arrete la, et pendant qu'on detelle, les voyageurs affames se precipitent, envahissent au premier etage une salle peinte en vert qui sent le moisi, ou la table d'hote est dressee pour vingt couverts tout au plus. On est soixante, et l'on entend pendant cinq minutes une bousculade effroyable, des cris, des altercations vehementes entre Riz et Pruneaux autour des compotiers, au grand effarement de

l'aubergiste qui perd la tete comme si tous les jours a la meme heure, la poste ne passait pas, et qui depeche ses servantes, prises aussi d'un egarement chronique, excellent pretexte a ne servir que la moiti des plats inscrits sur la carte et a rendre une monnaie fantaisiste, ou les sous blancs de suisse comptent pour cinquante centimes.

<<Si nous dejeunions dans la voiture?...>> dit Sonia que ce remue-menage ennuie; et comme personne n'a le temps de s'occuper d'eux, les jeunes gens se chargent du service. Manilof revient brandissant un gigot froid, Bolibine un pain long et des saucisses; mais le meilleur fourrier c'est encore Tartarin. Certes, l'occasion s'offrait belle pour lui de se separer de ses compagnons dans le brouhaha du relais, de s'assurer tout au moins si l'Italien avait reparu, mais il n'y a pas songe, preoccupe uniquement du dejeuner de la <<petite>> et de montrer a Manilof et aux autres ce que peut un Tarasconnais debrouillard.

Quand il descend le perron de l'hotel, grave et le regard fixe, soutenant de ses mains robustes un grand plateau charge d'assiettes, de serviettes, victuailles assorties, champagne suisse au casque dore, Sonia bat des mains, le complimente:

<<Mais comment avez-vous fait?

--Je ne sais pas.. on s'en tire, tel... Nous sommes tous comme ca Tarascon.

Oh! les minutes heureuses. Il comptera dans la vie du heros ce joli dejeuner en face de Sonia, presque sur ses genoux, dans un decor d'operette: la place villageoise aux verts quinconces sous lesquels eclatent les dorures, les mousselines des Suissesses en costume se promenant deux a deux comme des poupees.

Que le pain lui semble bon, et quelles savoureuses saucisses! Le ciel lui-meme s'est mis de la partie, clement, doux et voile, il pleut sans doute, mais si legerement, des gouttes perdues, juste de quoi tremper le champagne suisse, dangereux pour les tetes meridionales.

Sous la veranda de l'hotel, un quatuor tyrolien, deux geants et deux naines aux haillons eclatants et lourds, qu'on dirait echappes a la faillite d'un theatre de foire, melent leurs coups de gosier: <<aou... aou...>> au cliquetis des assiettes et des verres. Ils sont laids, betes, immobiles, tendant les cordes de leurs cous maigres. Tartarin les trouve delicieux, leur jette des poignees de sous, au grand ebahissement des villageois qui entourent le landau detele.

<<Fife le Vranze!>> chevrote une voix dans la foule d'ou surgit un grand vieux, vetu d'un extraordinaire habit bleu a boutons d'argent dont les basques balaient la terre, coiffe d'un shako gigantesque en forme de baquet a choucroute et si lourd avec son grand panache qu'il oblige le vieux a marcher en balancant les bras comme un equilibriste.

<<Fieux soldat... carte royale... Charles tix.

Le Tarasconnais, encore aux recits de Bompard, se met a rire, et tout bas en clignant de l'oeil:

<<Connu, mon vieux...>> mais il lui donne quand meme une piece blanche et lui verse une rasade que le vieux accepte en riant et faisant de l'oeil, lui aussi, sans savoir pourquoi. Puis dewissant d'un coin de sa bouche une enorme pipe en porcelaine, il leve son verre et boit la compagnie!>> ce qui affermit Tartarin dans son opinion qu'ils ont affaire a un collegue de Bompard.

N'importe! un toast en vaut un autre.

Et, debout, dans la voiture, la voix forte, le verre haut, Tartarin se fait venir les larmes aux yeux en buvant d'abord: <<a la France, a sa patrie...>> puis a la Suisse hospitaliere, qu'il est heureux d'honorer publiquement, de remercier pour l'accueil genereux qu'elle fait a tous les vaincus, a tous les exiles. Enfin, baissant la voix, le verre incline vers ses compagnons de route, il leur souhaite de rentrer bientot dans leur pays, d'y retrouver de bons parents, des amis surs, des carrieres honorables et la fin de toutes leurs dissensions, car on ne peut pas passer sa vie a se devorer.

Pendant le toast, le frere de Sonia sourit, froid et railleur derriere ses lunettes blondes; Manilof, la nuque en avant, les sourcils gonfles creusant sa ride, se demande si le gros <<barine>> ne va pas cesser bientot ses bavardages, pendant que Bolibine perche sur le siege et faisant grimacer sa mine falote, jaune et fripee a la tartare, semble un vilain petit singe grimpe sur les epaules du Tarasconnais.

Seule, la jeune fille l'ecoute, tres serieuse, essayant de comprendre cet etrange type d'homme. Pense-t-il tout ce qu'il dit? A-t-il fait tout ce qu'il raconte? Est-ce un fou, un comedien ou seulement un bavard, comme le pretend Manilof qui, en sa qualite d'homme d'action, donne a ce mot une signification meprisante?

L'epreuve se fera tout de suite. Son toast fini, Tartarin vient de se rasseoir, quand un coup de feu, un autre, encore un, partis non loin de l'auberge, le remettent debout tout emu, l'oreille dressée, reniflant la poudre.

<<Qui a tire?... ou est-ce!... que se passe-t-il?

Dans sa caboche inventive defile tout un drame, l'attaque du convoi main armee, l'occasion de defendre l'honneur et la vie de cette charmante demoiselle. Mais non, ces detonations viennent simplement du \_Stand\_, ou la jeunesse du village s'exerce au tir tous les dimanches. Et comme les chevaux ne sont pas encore attelés, Tartarin propose negligemment d'aller faire un tour jusque-la. Il a son idee, Sonia la sienne en acceptant. Guides par le vieux de la garde royale ondulant sous son grand shako, ils traversent la place, ouvrent les rangs de la foule qui les suit curieusement.

Sous son toit de chaume et ses montants de sapins frais équarris, le stand ressemble, en plus rustique, à un de nos tirs forains, avec cette différence qu'ici les amateurs apportent leurs armes, des fusils à baguette d'ancien système et qu'ils manient assez adroitement. Muet, les bras croisés, Tartarin juge les coups, critique tout haut, donne des conseils, mais ne tire pas. Les Russes l'épient et se font signe.

<<Pan... pan...>> ricane Bolibine avec le geste de mettre en joue et l'accent de Tarascon. Tartarin se retourne, tout rouge et bouffant de colère.

<<Parfaite\_main\_, jeune homme... Pan... pan... Et autant de fois que vous voudrez.

Le temps d'armer une vieille carabine à double canon qui a du servir des générations de chasseurs de chamois... pan!..... pan!..... C'est fait. Les deux balles sont dans la mouche. Des hurrahs d'admiration éclatent de toutes parts. Sonia triomphe, Bolibine ne rit plus.

<<Mais ce n'est rien, cela, dit Tartarin... vous allez voir...

Le stand ne lui suffit plus, il cherche un but, quelque chose à abattre, et la foule recule épouvantée devant cet étrange alpiniste, trapu, farouche, la carabine au poing, proposant au vieux garde royal de lui casser sa pipe entre les dents, à cinquante pas. Le vieux pousse des cris épouvantables et s'égare dans la foule que domine son panache grelottant au-dessus des têtes serrées. Pas moins, il faut que Tartarin la loge quelque part, cette balle. <<Te, pardi! comme Tarascon...>> Et l'ancien chasseur de casquettes jetant son couvre-chef en l'air, de toutes les forces de ses doubles muscles, tire au vol et le traverse. <<Bravo!>> dit Sonia en piquant dans la petite ouverture faite par la balle au drap de la casquette le bouquet de montagne qui tantôt caressait sa joue.

C'est avec ce joli trophée que Tartarin remonta en voiture. La trompe sonne, le convoi s'ébranle, les chevaux détalent à fond de train sur la descente de Brienz, merveilleuse route en corniche, ouverte à la mine au bord des roches, et que des boute-roues espacés de deux mètres séparent d'un abîme de plus de mille pieds; mais Tartarin ne voit plus le danger, il ne regarde pas non plus le paysage, la vallée de Meiringen baignée d'une claire buée d'eau, avec sa rivière aux lignes droites, le lac, des villages qui se massent dans l'éloignement et tout un horizon de montagnes, de glaciers confondus parfois avec les nuées ou se déplaçant aux détours du chemin, s'écartant, se découvrant connue les pièces remuées d'un décor.

Amolli de pensées tendres, le héros admire cette jolie enfant en face de lui, songe que la gloire n'est qu'un demi-bonheur, que c'est triste de vieillir seul par trop de grandeur, comme Moïse, et que cette frileuse fleur du Nord, transplantée dans le petit jardin de Tarascon, en égayerait la monotonie, autrement bonne à voir et à respirer que

l'éternel baobab, l'\_arbos gigantea\_, minusculement empoté. Avec ses yeux d'enfant, son large front pensif et volontaire, Sonia le regarde aussi et rêve; mais sait-on jamais à quoi revent les jeunes filles?

VII

LES NUITS DE TARASCON.--OU EST-IL?--ANXIÉTÉ.--LES CIGALES DU COURS  
REDEMANDENT TARTARIN.--MARTYRS D'UN GRAND SAINT TARASCONNAIS.--LE CLUB  
DES ALPINES.--CE QUI SE PASSAIT À LA PHARMACIE DE LA PLACETTE.--À MOI,  
BEZUQUET!

<<Une lettre, monsieur Bezuquet... Ça vient de Suisse, ve!... de Suisse!>> criait le facteur joyeusement de l'autre bout de la placette, agitant quelque chose en l'air et se hâtant dans le jour qui tombait.

Le pharmacien, qui prenait le frais en bras de chemise devant sa porte, bondit, saisit la lettre avec des mains folles, l'emporta dans son antre aux odeurs variées d'elixirs et d'herbes sèches, mais ne l'ouvrit que le facteur parti, lesté et rafraîchi d'un verre du délicieux sirop de cadavre, en récompense de la bonne nouvelle.

Quinze jours que Bezuquet l'attendait, cette lettre de Suisse, quinze jours qu'il la guettait avec angoisse! Maintenant, la voilà. Et rien qu'à regarder la petite écriture trapue et déterminée de l'enveloppe, le nom du bureau de poste: <<Interlaken>>, et le large timbre violet de <<l'hôtel Jungfrau, tenu par Meyer>>, des larmes gonflaient ses yeux, faisaient trembler ses lourdes moustaches de corsaire barbaresque ou susurrant un petit siffotis bon enfant.

<<\_Confidentiel. Déchirer après lecture.\_>>

Ces mots très gros en tête de la page et dans le style télégraphique de la pharmacopée <<usage externe, agiter avant de s'en servir>>, le troublèrent au point qu'il lut tout haut, comme on parle dans les mauvais rêves:

<<\_Ce qui m'arrive est épouvantable...\_>>

Du salon à côté où elle faisait son petit somme d'après souper, Mme Bezuquet la mère pouvait l'entendre, ou bien l'éleve dont le pilon sonnait à coups réguliers dans le grand mortier de marbre au fond du laboratoire. Bezuquet continua sa lecture à voix basse, la recommença deux ou trois fois, très pâle, les cheveux littéralement dressés. Ensuite un regard rapide autour de lui, et \_cra cra...\_ voilà la lettre en mille miettes dans la corbeille à papiers; mais on pourrait l'y retrouver, ressouder tous ces bouts ensemble, et pendant qu'il se baisse pour les reprendre, une voix chevrotante appelle:

<<Ve, Ferdinand, tu es là?

--Oui maman...>> repond le malheureux corsaire, fige de peur, tout son grand corps a tatons sur le bureau.

<<Qu'est-ce que tu fais, mon tresor?

--Je fais... he! Je fais le collyre de Mlle Tournatoire.

La maman se rendort, le pilon de l'eleve un instant suspendu reprend son lent mouvement de pendule qui berce la maison et la placette assoupies dans la fatigue de cette fin de journee d'ete. Bezuquet, maintenant, marche a grands pas devant sa porte, tour a tour rose ou vert, selon qu'il passe devant l'un ou l'autre de ses boccas. Il leve les bras, profere des mots hagards: <<Malheureux...perdu...fatal amour... comment le tirer de la?>> et, malgre son trouble, accompagne d'un sifflement allegre la retraite des dragons s'eloignant sous les platanes du Tour de ville.

<<He! adieu, Bezuquet...>> dit une ombre pressee dans le crepuscule couleur de cendre.

<<Ou allez vous donc, Pegoulade?

--Au Club, pardil!... seance de nuit... on doit parler de Tartarin et de la presidence... Il faut venir.

--Te oui! je viendrai...>> repond brusquement le pharmacien travers d'une idee providentielle; il rentre, passe sa redingote, tate dans les poches pour s'assurer que le passe-partout s'y trouve et le casse-tete americain sans lequel aucun Tarasconnais ne se hasarde par les rues apres la retraite. Puis il appelle: <<Pascalon... Pascalon...>> mais pas trop fort, de peur de reveiller la vieille dame.

Presque enfant et deja chauve, comme s'il portait tous ses cheveux dans sa barbe frisee et blonde, l'eleve Pascalon avait l'ame exaltee d'un seide, le front en dome, des yeux de chevre folle, et sur ses joues poupines les tons delicats, croustillants et dores d'un petit pain de Beaucaire. Aux grands jours des fetes alpestres, c'est a lui que le Club confiait sa banniere, et l'enfant avait voue au P. C. A. une admiration frenetique, l'adoration brulante et silencieuse du cierge qui se consume au pied de l'autel en temps de Paques.

<<Pascalon, dit le pharmacien tout bas et de si pres qu'il lui enfonce le crin de sa moustache dans l'oreille, j'ai des nouvelles de Tartarin... Elles sont navrantes...

Et le voyant palir:

<<Courage, enfant, tout peut encore se reparer... Differemment je te confie la pharmacie... Si l'on te demande de l'arsenic, n'en donne pas; de l'opium, n'en donne pas non plus, ni de la rhubarbe... ne donne rien. Si je ne suis pas rentre a dix heures, couche-toi et mets les boulons. Va!



D'un pas intrepide, il s'enfonça dans la nuit du Tour de ville, sans se retourner une fois, ce qui permit à Pascalon de se ruer sur la corbeille, de la fouiller de ses mains rageuses et avides, de retourner enfin sur la basane du bureau pour voir s'il n'y restait pas quelques morceaux de la mystérieuse lettre apportée par le facteur.

Pour qui connaît l'exaltation tarasconnaise, il est aisé de se représenter l'affolement de la petite ville depuis la brusque disparition de Tartarin. Et autrement, pas moins, différemment, ils en avaient tous perdu la tête, d'autant qu'on était en plein cœur d'août et que les cranes bouillaient sous le soleil à faire sauter tous leurs couvercles. Du matin au soir, on ne parlait que de cela en ville, on n'entendait que ce nom: <<Tartarin>> sur les lèvres pincées des dames à \_capot\_, sur la bouche fleurie des grisettes coiffées d'un ruban de velours: <<Tartarin, Tartarin...>> et dans les platanes du Cours, alourdis de poussière blanche, ou les cigales éperdues, vibrant avec la lumière semblaient s'étrangler de ces deux syllabes sonores: <<Tar... tar... tar... tar... tar...

Personne ne sachant rien, naturellement tout le monde était informé et donnait une explication au départ du président. Il y avait des versions extravagantes. Selon les uns, il venait d'entrer à la Trappe, il avait enlevé la Dugazon; pour les autres, il était allé dans les îles fonder une colonie qui s'appelait Port-Tarascon, ou bien, parcourait l'Afrique centrale à la recherche de Livingstone.

<<Ah! vai Livingstone!... Voilà deux ans qu'il est mort...

Mais l'imagination tarasconnaise défie tous les calculs du temps et de l'espace. Et le rare, c'est que ces histoires de Trappe, de colonisation, de lointains voyages étaient des idées de Tartarin, des rêves de ce dormeur éveillé, jadis communiqués à ses intimes qui ne savaient que croire à cette heure et, très vexée au fond de n'être pas informés, affectaient vis-à-vis de la foule la plus grande réserve, prenaient entre eux des airs sournois, entendus. Excourbanies soupçonnait Bravida d'être au courant; et Bravida disait de son côté: <<Bezuquet doit tout savoir. Il regarde de travers comme un chien qui porte un os.

C'est vrai que le pharmacien souffrait mille morts avec ce secret en cilice qui le cuisait, le démangeait, le faisait palir et rougir dans la même minute et loucher continuellement. Songez qu'il était de Tarascon, le malheureux, et dites si, dans tout le martyrologe, il existe un supplice aussi terrible que celui-là: le martyre de saint Bezuquet, qui savait quelque chose mais ne pouvait rien dire.

C'est pourquoi, ce soir-là, malgré les nouvelles terrifiantes, sa démarche avait on ne sait quoi d'alléger, de plus libre, pour courir la séance. En \_fein\_!... Il allait parler, s'ouvrir, dire ce qui lui pesait tant; et dans sa hâte de se délester, il jetait en passant des demi-mots aux promeneurs du Tour de ville. La journée avait été si chaude que, malgré l'heure insolite et l'ombre terrifiante,--huit

heures \_manque un quart\_ au cadran de la commune,--il y avait dehors, un monde fou, des familles bourgeoises assises sur les bancs et prenant le bon de l'air pendant que leurs maisons s'évaporaient, des bandes d'ourdisseuses marchant cinq ou six en se tenant le bras sur une ligne ondulante de bavardages et de rires. Dans tous les groupes, on parlait de Tartarin:

<<Et autrement, monsieur Bezuquet toujours pas de lettre?... demandait-on au pharmacien en l'arretant au passage.

<<Si fait, mes enfants, si fait... Lisez le \_Forum\_, demain matin...

Il hatait le pas, mais on le suivait, on s'accrochait a lui, et cela faisait le long du Cours une rumeur, un pietinement de troupeau qui s'arreta sous les croisees du Club ouvertes en grands carres de lumiere.

Les seances se tenaient dans l'ancienne salle de la bouillotte dont la longue table, recouverte du meme drap vert, servait a present de bureau. Au milieu, le fauteuil presidentiel avec le P. C. A. brod sur le dossier; a un bout et comme en dependance, la chaise du secretaire. Derriere, la banniere se deployait au-dessus d'un long carton-pate vernisse ou les Alpines sortaient en relief avec leurs noms respectifs et leurs altitudes. Des alpenstocks d'honneur incrustes d'ivoire, en faisceaux comme des queues de billard, ornaient les coins, et la vitrine etalait des curiosites ramassees sur la montagne, cristaux, silix, petrifications, deux oursins, une salamandre.

En l'absence de Tartarin, Costecalde rajeuni, rayonnant, occupait le fauteuil; la chaise etait pour Excourbanies qui faisait fonction de secretaire; mais ce diable d'homme, crepu, velu, barbu, eprouvait un besoin de bruit, d'agitation qui ne lui permettait pas les emplois sedentaires. Au moindre pretexte, il levait les bras, les jambes, poussait des hurlements effroyables, des <<ha! ha! ha!>> d'une joie feroce, exuberante, que terminait toujours ce terrible cri de guerre en patois tarasconnais: <<\_Fen de brut\_! faisons du bruit...>> On l'appelait le gong a cause de sa voix de cuivre partant a vous faire saigner les oreilles sous une continuelle detente.

Ca et la, sur un divan de crin autour de la salle, les membres du comite.

En premiere ligne, l'ancien capitaine d'habillement Bravida que tout le monde, a Tarascon, appelait le Commandant; un tout petit homme, propre comme un sou, qui se rattrapait de sa taille d'enfant de troupe, en se faisant la tete moustachue et sauvage de Vercingetorix.

Puis une longue face creusee et maladive, Pegoulade, le receveur, le dernier naufrage de la Meduse. De memoire d'homme, il y a toujours eu a Tarascon un dernier naufrage de la Meduse. Dans un temps, meme, on en comptait jusqu'a trois, qui se traitaient mutuellement d'imposteurs et n'avaient jamais consenti a se trouver ensemble. Des trois, le

seul vrai, c'était Pegoulade. Embarque sur la Meduse avec ses parents, il avait subi le desastre a six mois, ce qui ne l'empêchait pas de le raconter, \_de visu\_, dans les moindres details, la famine, les canots, le radeau, et comment il avait pris a la gorge le commandant qui se sauvait: <<Sur ton banc de quart, miserable!...>> A six mois, \_outré!... Assommant, du reste, avec cette éternelle histoire que tout le monde connaissait, ressassait depuis cinquante ans, et dont il prenait pretexte pour se donner un air desole, detach de la vie.

<<Après ce que j'ai vu!>> disait-il, et bien injustement, puisqu'il devait a cela son poste de receveur conserve sous tous les regimes.

Pres de lui, les freres Rognonas, jumeaux et sexagenaires, ne se quittant pas, mais toujours en querelle et disant des monstruosites l'un de l'autre; une telle ressemblance que leurs deux vieilles tetes frustes et irregulieres, regardant a l'oppose par antipathie, auraient pu figurer dans un medaillier avec IANVS BIFRONS pour exergue.

De-ci, de-la, le president Bedaride, Barjavel l'avoue, le notaire Cambalalette, et le terrible docteur Tournatoire dont Bravida disait qu'il aurait tire du sang d'une rave.

Vu la chaleur accablante, accrue par l'eclairage au gaz, ces messieurs siegeaient en bras de chemise, ce qui otait beaucoup de solennite a la reunion. Il est vrai qu'on etait en petit comite, et l'infame Costecalde voulait en profiter pour fixer au plus tot la date des elections, sans attendre le retour de Tartarin. Assure de son coup, il triomphait d'avance, et lorsque, apres la lecture de l'ordre du jour par Excourbanies, il se leva pour intriguer, un infernal sourire retroussait sa levre mince.

<<Mefie-toi de celui qui rit avant de parler>>, murmura le commandant.

Costecalde, sans broncher, et clignant de l'oeil au fidele Tournatoire, commença d'une voix fielleuse:

<<Messieurs, l'inqualifiable conduite de notre president, l'incertitude ou il nous laisse...

--C'est faux!... Le President a écrit...

Bezuquet fremissant se campait devant le bureau; mais comprenant ce que son attitude avait d'antireglementaire, il changea de ton et, la main levee selon l'usage, demanda la parole pour une communication pressante.

<<Parlez! Parlez!

Costecalde, tres jaune, la gorge serree lui donna la parole d'un mouvement de tete. Alors, mais alors seulement, Bezuquet commença:

--Tartarin est au pied de la Jungfrau... Il va monter... Il demande

la banniere!...

Un silence coupe du rauque haletement des poitrines, du crepitement du gaz; puis un hurrah formidable, des bravos, des trepignements, que dominait le gong d'Excourbanies poussant son cri de guerre: <<Ah! ah! ah! \_fen de brut!\_>> auquel la foule anxieuse repondait du dehors.

Costecalde, de plus en plus jaune, agitait desesperement la sonnette presidentielle; enfin Bezuquet continua, s'epongeant le front, soufflant comme s'il venait de monter cinq etages.

Differemment, cette banniere que leur president reclamait pour la planter sur les cimes vierges, allait-on la ficeler, l'empaqueter par la grande vitesse comme un simple colis?

--Jamais!.., Ah! ah! ah! rugit Excourbanies.

Ne vaudrait-il pas mieux nommer une delegation, tirer au sort trois membres du bureau?...

On ne le laissa pas finir. Le temps de dire <<zou!>> la proposition de Bezuquet etait votee, acclamee, les noms des trois delegues sortis dans l'ordre suivant: 1, Bravida; 2, Pegoulade; 3, le pharmacien.

Le 2 protesta. Ce grand voyage lui faisait peur, si faible et mal portant comme il etait, \_pechere\_, depuis le sinistre de la Meduse.

<<Je partirai pour vous, Pegoulade...>> gronda Excourbanies dans une telegraphie de tous ses membres. Quant a Bezuquet, il ne pouvait quitter la pharmacie. Il y allait du salut de la ville. Une imprudence de l'eleve et voila Tarascon empoisonne, decime.

<<\_Outre!\_>> fit le bureau se levant comme un seul homme.

Bien sur que le pharmacien ne pouvait partir, mais il enverrait Pascalon, Pascalon se chargerait de la banniere. Ca le connaissait! La-dessus, nouvelles exclamations, nouvelle explosion du gong et, sur le cours, une telle tempete populaire, qu'Excourbanies dut se montrer a la fenetre, au-dessus des hurlements que maitrisa bientot sa voix sans rivale.

<<Mes amis, Tartarin est retrouve. Il est en train de se couvrir de gloire.

Sans rien ajouter de plus que <<Vive Tartarin!>> et son cri de guerre lance a toute gorge, il savoura une minute la clameur epouvantable de toute cette foule sous les arbres du Cours, roulant et s'agitant confuse dans une fumee de poussiere, tandis que, sur les branches, tout un tremblement de cigales faisait aller ses petites crecelles comme en plein jour.

Entendant cela, Costecalde, qui s'etait approche d'une croisee avec tous les autres, revint vers son fauteuil en chancelant.

<<\_Ve\_ Costecalde, dit quelqu'un... Qu'est-ce qu'il a?... Comme il est jaune!

On s'elanca; deja le terrible Tournatoire tirait sa trousse, mais l'armurier, tordu par le mal, en une grimace horrible, murmurait ingenuement:

<<Rien... rien,, laissez-moi... Je sais ce que c'est... c'est l'envie!

Pauvre Costecalde, il avait l'air de bien souffrir.

Pendant que se passaient ces choses, a l'autre bout du Tour de ville, dans la pharmacie de la placette, l'eleve de Bezuquet, assis au bureau du patron, collait patiemment et remettait bout a bout les fragments oublies par le pharmacien au fond de la corbeille; mais de nombreux morceaux echappaient a la reconstruction, car voici l'enigme singuliere et farouche, etalee devant lui, assez pareille a une carte de l'Afrique centrale, avec des manques, des blancs de \_terra incognita\_, qu'explorait dans la terreur l'imagination du naif porte-banniere:

\_fou d'amour

lampe a chalum	conserves de Chicago	
peux pas m'arrach	nihiliste	
a mort	condition abom	en echange
de son	Vous me connaissez, Ferdi	
	savez mes idees liberales,	
mais de la au tsaricide		
	rribles consequences	
Siberie	pendu	l'adore
Ah!	serrer ta main loya	
Tar	Tar_	

VIII

DIALOGUE MEMORABLE ENTRE LA JUNGFRAU ET TARTARIN.--UN SALON NIHILISTE.--LE DUEL AU COUTEAU DE CHASSE.--AFFREUX CAUCHEMAR.--<<C'EST MOI QUE VOUS CHERCHEZ, MESSIEURS?>>--ETRANGE ACCUEIL FAIT PAR L'HOTELIER MEYER A LA DELEGATION TARASCONNAISE.

Comme tous les hotels chics d'Interlaken, l'hotel Jungfrau, tenu par Meyer, est situe sur le Hoeheweg, large promenade a la doubleallee de noyers qui rappelait vaguement a Tartarin son cher Tour de ville, moins le soleil, la poussiere et les cigales; car, depuis une semaine de sejour, la pluie n'avait cesse de tomber.

Il habitait une tres belle chambre avec balcon, au premier etage; et

le matin, faisant sa barbe devant la petite glace a main pendue a la croisee, une vieille habitude de voyage, le premier objet qui frappait ses yeux par dela des bles, des luzernes, des sapinieres, un cirque de sombres verdurees etagees, c'etait la Jungfrau sortant des nuages sa cime en corne, d'un blanc pur de neige amoncellee, ou s'accrochait toujours le rayon furtif d'un invisible levant. Alors entre l'Alpe rose et blanche et l'Alpiniste de Tarascon, s'etablissait un court dialogue qui ne manquait pas de grandeur.

<<Tartarin, y sommes-nous?>> demandait la Jungfrau severement.

<<Voila, voila...>> repondait le heros, son pouce sous le nez, se hatant de finir sa barbe; et, bien vite, il atteignait son complet a carreaux d'ascensionniste, au rancart depuis quelques jours, le passait en s'injuriant:

<<Coquin de sort! c'est vrai que ca n'a pas de nom...

Mais une petite voix discrete et claire montait entre les myrtes en bordure devant les fenetres du rez-de-chaussee:

<<Bonjour... disait Sonia, le voyant paraître au balcon... le landau nous attend... depechez-vous donc, paresseux...

--Je viens, je viens...

En deux temps, il remplacait sa grosse chemise de laine par du linge empese fin, ses knickers-bockers de montagne par la jaquette vert-serpent qui, le dimanche, a la musique, tournait la tete a toutes les dames de Tarascon.

Le landau piaffait devant l'hotel, Sonia deja installee a cote de son frere, plus pale et creuse de jour en jour malgre le bienfaisant climat d'Interlaken; mais, au moment de partir, Tartarin voyait regulierement se lever d'un banc de la promenade et s'approcher, avec le lourd dandinement d'ours de montagne, deux guides fameux de Grindelwald, Rodolphe Kaufmann et Christian Inebnit, retenus par lui pour l'ascension de la Jungfrau et qui, chaque matin, venaient voir si leur monsieur etait dispose.

L'apparition de ces deux hommes aux fortes chaussures ferrees, aux vestes de futaine, rapees au dos et sur l'epaule par le sac et les cordes d'ascension, leurs faces naives et serieuses, les quatre mots de francais qu'ils baragouinaient peniblement en tortillant leurs grands chapeaux de feutre, c'etait pour Tartarin un veritable supplice. Il avait beau leur dire:

<<Ne vous derangez pas... je vous prevenirai...

Tous les jours, il les retrouvait a la meme place et s'en debarrassait par une grosse piece proportionnee a l'enormite de son remords. Enchantes de cette facon de <<faire la Jungfrau>>, les montagnards empochaient le \_trinkgeld\_ gravement et reprenaient d'un pas resigne,

sous la fine pluie, le chemin de leur village, laissant Tartarin confus et desespere de sa faiblesse. Puis le grand air, les plaines fleuries refletees aux prunelles limpides de Sonia, le frolement d'un petit pied contre sa botte au fond de la voiture... Au diable la Jungfrau! Le heros ne songeait qu'a ses amours, ou plutot a la mission qu'il s'etait donnee de ramener dans le droit chemin cette pauvre petite Sonia, criminelle inconsciente, jetee par devouement fraternel hors la loi et hors la nature.

C'etait le motif qui le retenait a Interlaken, dans le meme hotel que les Wassilieff. A son age, avec son air papa, il ne pouvait songer se faire aimer de cette enfant; seulement, il la voyait si douce, si bravette, si genereuse envers tous les miserables de son parti, si devouee pour ce frere, que les mines siberiennes lui avaient renvoye le corps rongé d'ulceres, empoisonne de vert-de-gris, condamne a mort par la phtisie plus surement que par toutes les cours martiales! Il y avait de quoi s'attendrir, allons!

Tartarin leur proposait de les emmener a Tarascon, de les installer dans un bastidon plein de soleil aux portes de la ville, cette bonne petite ville ou il ne pleut jamais, ou la vie se passe en chansons et en fetes. Il s'exaltait, esquissait un air de tambourin sur son chapeau, entonnait le gai refrain national sur une mesure de farandole:

\_Lagadigade  
La Tarasco, la Tarasco,  
Lagadigade  
La Tarasco de Casteu.\_

Mais tandis qu'un sourire ironique amincissait encore les levres du malade, Sonia secouait la tete. Ni fetes ni soleil pour elle, tant que le peuple russe ralerait sous le tyran. Sitot son frere gueri,--ses yeux navres disaient autre chose,--rien ne l'empecherait de retourner la-bas souffrir et mourir pour la cause sacree.

<<Mais, coquin de bon sort! criait le Tarasconnais, apres ce tyran la, si vous le faites sauter, il en viendra un autre... Il faudra donc recommencer... Et les annees se passent, ve! le temps du bonheur et des jeunes amours...>> Sa facon de dire <<amour>> a la tarasconnaise, avec les \_r\_ et les yeux hors du front, amusait la jeune fille; puis, serieuse, elle declarait qu'elle n'aimerait jamais que l'homme qui delivrerait sa patrie. Oh! celui-la, fut-il laid comme Bolibine, plus rustique et grossier que Manilof, elle etait prete a se donner toute a lui, a vivre a ses cotes en libre grace, aussi longtemps que durerait sa jeunesse de femme, et que cet homme voudrait d'elle.

<<En libre grace!>> le mot dont se servent les nihilistes pour qualifier ces unions illegales contractees entre eux par le consentement reciproque. Et de ce mariage primitif, Sonia parlait tranquillement, avec son air de vierge, en face du Tarasconnais, bon bourgeois, electeur paisible, tout dispose pourtant a finir ses jours aupres de cette adorable fille, dans ledit etat de libre grace, si elle n'y

avait mis d'aussi meurtrieres et abominables conditions.

Pendant qu'ils devisaient de ces choses extremement delicates, des champs, des lacs, des forets, des montagnes se deroulaient devant eux et, toujours, a quelque tournant, a travers le frais tamis de cette perpetuelle ondee qui suivait le heros dans ses excursions, la Jungfrau dressait sa cime blanche comme pour aiguiser d'un remords la delicieuse promenade. On rentrait dejeuner, s'asseoir a l'immense table d'hote ou les Riz et les Pruneaux continuaient leurs hostilites silencieuses dont se desinteressait absolument Tartarin, assis pres de Sonia, veillant a ce que Boris n'eut pas de fenetre ouverte dans le dos, empressé, paternel, mettant a l'air toutes ses seductions d'homme du monde et ses qualites domestiques d'excellent lapin de choux.

Ensuite, on prenait le the chez les Russes, dans le petit salon ouvert au rez-de-chaussee devant un bout de jardin, au bord de la promenade. Encore une heure exquise pour Tartarin, de causerie intime, a voix basse, pendant que Boris sommeillait sur un divan. L'eau chaude gresillait dans le samovar; une odeur de fleurs mouillees se glissait par l'entre-baillure de la porte avec le reflet bleu des glycines qui l'encadraient. Un peu plus de soleil, de chaleur, et c'etait le reve du Tarasconnais realise, sa petite Russe installée la-bas, pres de lui, soignant le jardinet du baobab.

Tout a coup, Sonia tressautait:

<<Deux heures!... Et le courrier?

--On y va>>, disait le bon Tartarin; et rien qu'a l'accent de sa voix, au geste resolu et theatral dont il boutonnait sa jaquette, empoignait sa canne, on eut devine la gravite de cette demarche en apparence assez simple, aller a la poste restante chercher le courrier des Wassilief.

Tres surveilles par l'autorite locale et la police russe, les nihilistes, les chefs surtout, sont tenus a de certaines precautions, comme de se faire adresser lettres et journaux bureau restant, et sur de simples initiales.

Depuis leur installation a Interlaken, Boris se trainant a peine, Tartarin, pour eviter a Sonia l'ennui d'une longue attente au guichet sous des regards curieux, s'etait charge a ses risques et perils de cette corvee quotidienne. La poste aux lettres n'est qu'a dix minutes de l'hotel, dans une large et bruyante rue faisant suite a la promenade et bordeé de cafes, de brasseries, de boutiques pour les etrangers, etalages d'alpenstocks, guetres, courroies, lorgnettes, verres fumes, gourdes, sacs de voyage, qui semblaient la tout expres pour faire honte a l'Alpiniste renegat. Des touristes defilaient en caravanes, chevaux, guides, mulets, voiles bleus, voiles verts, avec le brimblement des cantines a l'amble des betes, les pics ferres marquant le pas contre les cailloux; mais cette fete, toujours renouvelee, le laissait indifferent. Il ne sentait meme pas la bise fraiche a gout de neige qui venait de la montagne par bouffees,



uniquement attentif à dépister les espions qu'il supposait sur ses traces.

Le premier soldat d'avant garde, le tirailleur rasant les murs dans la ville ennemie, n'avance pas avec plus de méfiance que le Tarasconnais pendant ce court trajet de l'hôtel à la poste. Au moindre coup de talon sonnante derrière les siens, il s'arrêtait attentivement devant les photographies étalées, feuilletait un livre anglais ou allemand pour obliger le policier à passer devant lui; ou bien il se retournait brusquement, devisageait sous le nez, avec des yeux féroces, une grosse fille d'auberge allant aux provisions, ou quelque touriste inoffensif, vieux Pruneau de table d'hôtel, qui descendait du trottoir, épouvanté, le prenant pour un fou.

À la hauteur du bureau dont les guichets ouvrent assez bizarrement même la rue, Tartarin passait et repassait, guettait les physionomies avant de s'approcher, puis s'élançait, fourrait sa tête, ses épaules, dans l'ouverture, chuchotait quelques mots indistinctement, qu'on lui faisait toujours répéter, ce qui le mettait au désespoir, et, possesseur enfin du mystérieux dépôt, rentrait à l'hôtel par un grand détour du côté des cuisines, la main crispée un fond de sa poche sur le paquet de lettres et de journaux, prêt à tout déchirer, à tout avaler à la moindre alerte.

Presque toujours Manilof et Bolibine attendaient les nouvelles chez leurs amis; ils ne logeaient pas à l'hôtel pour plus d'économie et de prudence. Bolibine avait trouvé de l'ouvrage dans une imprimerie, et Manilof, très habile ébéniste, travaillait pour des entrepreneurs. Le Tarasconnais ne les aimait pas; l'un le gênait par ses grimaces, ses airs narquois, l'autre le poursuivait de mines farouches. Puis ils prenaient trop de place dans le cœur de Sonia.

<<C'est un héros!>> disait-elle de Bolibine, et elle racontait que pendant trois ans il avait imprimé tout seul une feuille révolutionnaire en plein cœur de Pétersbourg. Trois ans sans descendre une fois, sans se montrer à une fenêtre, couchant dans un grand placard où la femme qui le logeait l'enfermait tous les soirs avec sa presse clandestine.

Et la vie de Manilof, pendant six mois, dans les sous-sols du Palais d'hiver, guettant l'occasion, dormant, la nuit, sur sa provision de dynamite, ce qui finissait par lui donner d'intolérables maux de tête, des troubles nerveux aggravés encore par l'angoisse perpétuelle, les brusques apparitions de la police avertie vaguement qu'il se tramait quelque chose et venant tout à coup surprendre les ouvriers employés au palais. À ses rares sorties, Manilof croisait sur la place de l'Amirauté un délégué du Comité révolutionnaire qui demandait tout bas en marchant:

<<Est-ce fait?

--Non, rien encore...>> disait l'autre sans remuer les lèvres. Enfin, un soir de février, à la même demande dans les mêmes termes, il

repondait avec le plus grand calme:

<<C'est fait...

Presque aussitot un epouvantable fracas confirmait ses paroles et, toutes les lumieres du palais s'eteignant brusquement, la place se trouvait plongee dans une obscurite complete que dechiraient des cris de douleur et d'epouvante, des sonneries de clairons, des galopades de soldats et de pompiers accourant avec des civieres.

Et Sonia interrompant son recit:

<<Est-ce horrible, tant de vies humaines sacrifiees, tant d'efforts, de courage, d'intelligence inutiles?... Non, non, mauvais moyens, ces tueries en masse... Celui qu'on vise echappe toujours... Le vrai procede, le plus humain, serait d'aller au tsar comme vous alliez au lion, bien determine, bien arme, se poster a une fenetre, une portiere de voiture... et quand il passerait...

--Be oui!... certaine\_main\_...>> disait Tartarin embarrasse, feignant de ne pas saisir l'allusion, et tout de suite il se lancait dans quelque discussion philosophique, humanitaire, avec un des nombreux assistants. Car Bolibine et Manilof n'etaient pas les seuls visiteurs des Wassilief. Tous les jours se montraient des figures nouvelles: des jeunes gens, hommes ou femmes, aux tournures d'etudiants pauvres, d'institutrices exaltees, blondes et roses, avec le front tetu et le feroce enfantillage de Sonia; des illegaux, des exiles, quelques-uns meme condamnes a mort, ce qui ne leur otait rien de leur expansion de jeunesse.

Ils riaient, causaient haut, et, la plupart parlant francais, Tartarin se sentait vite a l'aise. Ils l'appelaient <<l'oncle>>, devinaient en lui quelque chose d'enfantin, de naif, qui leur plaisait. Peut-etre abusait-il un peu de ses recits de chasse, relevant sa manche jusqu'au biceps pour montrer sur son bras la cicatrice d'un coup de griffe de panthere, ou faisant tater sous sa barbe les trous qu'y avaient laisses les crocs d'un lion de l'Atlas, peut-etre aussi se familiarisait-il un peu trop vite avec les gens, les appelant de leurs petits noms au bout de cinq minutes qu'on etait ensemble:

<<Ecoutez, Dmitri... Vous me connaissez Fedor Ivanovitch...>> Pas depuis bien longtemps, en tout cas; mais il leur allait tout de meme par sa rondeur, son air aimable, confiant, si desireux de plaire. Ils lisaient des lettres devant lui, combinaient des plans, des mots de passe pour derouter la police, tout un cote conspirateur dont s'amusait enormement l'imagination du Tarasconnais; et, bien qu'oppos par nature aux actes de violence, il ne pouvait parfois s'empecher de discuter leurs projets homicides, approuvait, critiquait, donnait des conseils dictes par l'experience d'un grand chef qui a marche sur le sentier de la guerre, habitue au maniemment de toutes les armes, aux luttes corps a corps avec les grands fauves.

Un jour meme qu'ils parlaient en sa presence de l'assassinat d'un

policier poignarde par un nihiliste au theatre, il leur demonstra que le coup avait ete mal porte et leur donna une lecon de couteau:

<<Comme ceci, \_ve!\_ de bas on haut. On ne risque pas de se blesser...

Et s'animant a sa propre mimique:

<<Une supposition, \_te!\_ que je tienne votre despote entre quatre-z'yeux, dans une chasse a l'ours. Il est la-bas ou vous etes, Fedor; moi, ici, pres du gueridon, et chacun son couteau de chasse... A nous deux, monseigneur, il faut en decoudre...

Campe au milieu du salon, ramasse sur ses jambes courtes pour mieux bondir, ralant comme un bucheron ou un geindre, il leur mimait un vrai combat termine par son cri de triomphe quand il eut enfonce l'arme jusqu'a la garde, de bas en haut, coquin de sort! dans les entrailles de son adversaire.

<<Voila comme ca se joue, mes petits!

Mais quels remords ensuite, quelles terreurs, lorsque echappe au magnetisme de Sonia et de ses yeux bleus, a la griserie que degageait ce bouquet de tetes folies, il se trouvait seul, en bonnet de nuit, devant ses reflexions et son verre d'eau sucee de tous les soirs.

Differemment, de quoi se melait-il? Ce tsar n'etait pas son tsar, en definitive, et toutes ces histoires ne le regardaient guere... Voyez-vous qu'un de ces jours il fut coffre, extradé, livre a la justice moscovite... \_Boufre!\_ c'est qu'ils ne badinent pas, tous ces cosaques... Et dans l'obscurite de sa chambre d'hotel, avec cette horrible faculte qu'augmentait la position horizontale, se developpaient devant lui, comme sur un de ces <<depliants>> qu'on lui donnait aux jours de l'an de son enfance, les supplices varies et formidables auxquels il etait expose: Tartarin, dans les mines de vert-de-gris, comme Boris, travaillant de l'eau jusqu'au ventre, le corps devore, empoisonne. Il s'echappe, se cache au milieu des forets chargees de neige, poursuivi par les Tartares et les chiens dresses pour cette chasse a l'homme. Extenu de froid, de faim, il est repris et finalement pendu entre deux forcats, embrasse par un pope aux cheveux luisants, puant l'eau-de-vie et l'huile de phoque, pendant que la-bas, a Tarascon, dans le soleil, les fanfares d'un beau dimanche, la foule, l'ingrate et oublieuse foule, installe Costecalde rayonnant sur le fauteuil du P. C. A.

C'est dans l'angoisse d'un de ces mauvais rêves qu'il avait pousse son cri de detresse: <<A moi, Bezuquet...>> envoie au pharmacien sa lettre confidentielle toute moite de la sueur du cauchemar. Mais il suffisait du petit bonjour de Sonia vers sa croisee pour l'ensorceler, le rejeter encore dans toutes les faiblesses de l'indécision.

Un soir, revenant du Kursaal a l'hotel avec les Wassilief et Bolibine, apres deux heures de musique exaltante, le malheureux oublia toute prudence, et le <<Sonia, je vous aime>>, qu'il retenait depuis si

longtemps, il le prononça en serrant le bras qui s'appuyait au sien. Elle ne s'emut pas, le fixa toute pale sous le gaz du perron où ils s'arrêtaient: <<Eh bien! méritez-moi...>> dit-elle avec un joli sourire d'enigme, un sourire remontant sur les fines dents blanches. Tartarin allait répondre, s'engager par serment à quelque folie criminelle, quand le chasseur de l'hôtel s'avancant vers lui:

<<Il y a du monde pour vous, là-haut... Des messieurs... on vous cherche.

--On me cherche!... \_Où?\_... pourquoi faire?>> Et le numéro 1 du dépliant lui apparut: Tartarin coffré, extradé... Certes, il avait peur, mais son attitude fut héroïque. Détacha vivement de Sonia <<Fuyez, sauvez-vous...>> lui dit-il d'une voix étouffée. Puis il monta, la tête droite, les yeux fiers, comme à l'échafaud, si ému cependant qu'il était obligé de se cramponner à la rampe...

En s'engageant dans le corridor, il aperçut des gens groupés au fond, devant sa porte, regardant par la serrure, cognant, appelant: <<He! Tartarin...

Il fit deux pas, et la bouche sèche: <<C'est moi que vous cherchez, messieurs?

--Te! pardi oui, mon président!...

Un petit vieux, alerte et sec, habillé de gris et qui semblait porter sur sa jaquette, son chapeau, ses guêtres, ses longues moustaches tombantes, toute la poussière du Tour de ville, sautait au cou du héros, frottait à ses joues satinées et douillettes le cuir desséché de l'ancien capitaine d'habillement.

<<Bravida!... pas possible!... Excourbanies aussi?... Et là-bas, qui est-ce?...

Un bélement répondit: <<Cher mai-ai-aitre!...>> et l'élève s'avança, cognant aux murs une espèce de longue canne à pêche emballée dans le haut, ficelée de papier gris et de toile cirée.

<<He! \_ve!\_ c'est Pascalon... Embrassons-nous, petitot... Mais qu'est-ce qu'il porte?... Débarrasse-toi donc!...

--Le papier... ôte le papier!...>> soufflait le commandant. L'enfant roula l'enveloppe d'une main prompte, et l'étendard tarasconnais se déploya aux yeux de Tartarin anéanti.

Les délégués se découvrirent.

<<Mon président--la voix de Bravida tremblait solennelle et rude--vous avez demandé la bannière, nous vous l'apportons, te!...

Le président arrondissait des yeux gros comme des pommes: <<Moi, j'ai demandé?...

--Comment! vous n'avez pas demande?

--Ah! si, parfaite\_main\_...>> dit Tartarin subitement eclaire par le nom de Bezuquet. Il comprit tout, devina le reste, et, s'attendrissant devant l'ingenieux mensonge du pharmacien pour le rappeler au devoir et a l'honneur, il suffoquait, begayait dans sa barbe courte: <<Ah! mes enfants, que c'est bon! quel bien vous me faites...

--Vive le presi\_dain!\_...>> glapit Pascalon, brandissant l'oriflamme. Le gong d'Excourbanies retentit, fit rouler son cri de guerre. <<Ha! ha! ha! \_fen de brut\_...>> jusque dans les caves de l'hotel. Des portes s'ouvraient, des tetes curieuses se montraient a tous les etages, puis disparaissaient epouvantees devant cet etendard, ces hommes noirs et velus qui hurlaient des mots etranges, les bras en l'air. Jamais le pacifique hotel Jungfrau n'avait subi pareil vacarme.

<<Entrons chez moi,>> fit Tartarin un peu gene. Ils tatonnaient dans la nuit de la chambre, cherchant des allumettes, quand un coup autoritaire frappe a la porte la fit s'ouvrir d'elle-meme devant la face rogue, jaune et bouffie de l'hotelier Meyer. Il allait entrer, mais s'arreta devant cette ombre ou luisaient des yeux terribles, et du seuil, les dents soirees sur son dur accent tudesque: <<Tachez de vous tenir tranquilles... ou je vous fais tous ramasser par \_le\_ police...

Un grognement de buffle sortit de l'ombre a ce mot brutal de <<ramasser>>. L'hotelier recula d'un pas, mais jeta encore: <<On sait qui vous etes, allez! on a l'oeil sur vous, et moi je ne veux plus de monde comme ca dans ma maison.

--Monsieur Meyer, dit Tartarin doucement, poliment, mais tres ferme... faites preparer ma note... Ces messieurs et moi nous partons demain matin pour la Jungfrau.

O sol natal, o petite patrie dans la grande! rien que d'entendre l'accent tarasconnais fremissant avec l'air du pays aux plis d'azur de la banniere; voila Tartarin delivre de l'amour et de ses pieges, rendu a ses amis, a sa mission, a la gloire.

Maintenant, zoul!...

IX

AU CHAMOIS FIDELE

Le lendemain, ce fut charmant, cette route a pied d'Interlaken

Grindelwald ou l'on devait, en passant, prendre les guides pour la Petite Scheideck; charmante, cette marche triomphale du P. C. A. rentre dans ses hachements et vêtements de campagne, s'appuyant d'un côté sur l'épaule maigrelette du commandant Bravida, de l'autre au bras robuste d'Excourbanies, fiers tous les deux d'encadrer, de soutenir leur cher président, de porter son piolet, son sac, son alpenstock, tandis que, tantôt devant, tantôt derrière ou sur les flancs, gambadait comme un jeune chien le fanatique Pascalon, sa bannière dûment emballée et roulée pour éviter les scènes tumultueuses de la veille.

La gaieté de ses compagnons, le sentiment du devoir accompli, la Jungfrau toute blanche, là-bas dans le ciel comme une fumée, il n'en fallait pas moins pour faire oublier au héros ce qu'il laissait derrière lui, à tout jamais peut-être, et sans un adieu. Aux dernières maisons d'Interlaken, ses paupières se gonflèrent; et, tout en marchant, il s'épanchait à tour de rôle dans le sein d'Excourbanies: «Écoutez, Spiridion», ou dans celui de Bravida: «Vous me connaissez, Placide...» Car, par une ironie de la nature, ce militaire indomptable s'appelait Placide, et Spiridion ce buffle peau rude, aux instincts matériels.

Malheureusement, la race tarasconnaise, plus galante que sentimentale, ne prend jamais les affaires de cœur au sérieux: «Qui perd une femme et quinze sous, c'est grand dommage de l'argent...» répondait le sentencieux Placide, et Spiridion pensait exactement comme lui; quant à l'innocent Pascalon, il avait des femmes une peur horrible et rougissait jusqu'aux oreilles lorsqu'on prononçait le nom de la Petite Scheideck devant lui, croyant qu'il s'agissait d'une personne légère dans ses mœurs. Le pauvre amoureux en fut réduit à garder ses confidences et se consola tout seul, ce qui est encore le plus sûr.

Quel chagrin d'ailleurs eut pu résister aux distractions de la route travers l'étroite, profonde et sombre vallée où ils s'engageaient le long d'une rivière sinueuse, toute blanche d'écume, grondant comme un tonnerre dans l'écho des sapinières qui l'encaissaient, en pente sur ses deux rives!

Les délégués tarasconnais, la tête en l'air, avançaient avec une sorte de terreur, d'admiration religieuse; ainsi les compagnons de Sindbad le marin, lorsqu'ils arrivèrent devant les paletuviers, les manguiers, toute la flore géante des côtes indiennes. Ne connaissant que leurs montagnettes pelées et pétrées, ils n'auraient jamais pensé qu'il put y avoir tant d'arbres à la fois sur des montagnes si hautes.

«Et ce n'est rien, cela... vous verrez la Jungfrau!» disait le P. C. A., qui jouissait de leur émerveillement, se sentait grandir leurs yeux.

En même temps, pour égayer le décor, humaniser sa note imposante, des cavalcades les croisaient sur la route, de grands landaus à fond de train avec des voiles flottant aux portières, des têtes curieuses qui se penchaient pour regarder la délégation serrée autour de son chef,

et, de distance en distance, les etalages de bibelots en bois sculpte, des fillettes plantées au bord du chemin, raides sous leurs chapeaux de paille à grands rubans, dans leurs jupes bigarrees, chantant des choeurs à trois voix en offrant des bouquets de framboises et d'edelweiss. Parfois, le cor des Alpes envoyait aux montagnes sa ritournelle mélancolique, enflée, repercutee dans les gorges et diminuee lentement à la façon d'un nuage qui fond en vapeur.

<<C'est beau, on dirait les orgues...>> murmurait Pascalon, les yeux mouilles, extasié comme un saint de vitrail. Excourbanies hurlait sans se décourager et l'écho repetait à perte de son l'intonation tarasconnaise: <<Ha!... ha!... ha!... \_fen de brut\_.

Mais on se lasse après deux heures de marche dans le même décor, fut-il organisé, vert sur bleu, des glaciers dans le fond, et sonore comme une horloge à musique. Le fracas des torrents, les choeurs à la tierce, les marchands d'objets au couteau, les petites bouquetières, devinrent insupportables à nos gens, l'humidité surtout, cette buée au fond de cet entonnoir, ce sol mou, fleuri de plantes d'eau, ou jamais le soleil n'a pénétré.

<<Il y a de quoi prendre une pleuresie>>, disait Bravida, retroussant le collet de sa jaquette. Puis la fatigue s'en mêla, la faim, la mauvaise humeur. On ne trouvait pas d'auberge; et, pour s'être bourrés de framboises, Excourbanies et Bravida commençaient à souffrir cruellement. Pascalon lui-même, cet ange chargé non seulement de la bannière, mais du piolet, du sac, de l'alpenstock dont les autres se débarrassaient lâchement sur lui, Pascalon avait perdu sa gaieté, ses vives gambades.

À un tournant de route, comme ils venaient de franchir la Lutschine sur un de ces ponts couverts qu'on trouve dans les pays de grande neige, une formidable sonnerie de cor les accueillit.

<<Ah! \_vai\_, assez!... assez!...>> hurlait la délégation exaspérée.

L'homme, un géant, embusqué au bord de la route, lâcha l'énorme trompe en sapin descendant jusqu'à terre et terminée par une boîte percussive qui donnait à cet instrument préhistorique la sonorité d'une pièce d'artillerie.

<<Demandez-lui donc s'il ne connaît pas une auberge?>> dit le président à Excourbanies qui, avec un énorme aplomb, et un tout petit dictionnaire de poche, prétendait servir d'interprète à la délégation, depuis qu'on était en Suisse allemande. Mais, avant qu'il eut tir son dictionnaire, le joueur de cor répondait en très bon français:

<<Une auberge, messieurs?... mais parfaitement... le Chamois fidèle est tout près d'ici; permettez-moi de vous y conduire.

Et, chemin faisant, il leur apprit qu'il avait habité Paris pendant des années, commissionnaire au coin de la rue Vivienne.

<<Encore un de la Compagnie, parbleu!>> pensa Tartarin, laissant ses amis s'étonner. Le confrère de Bompard leur fut du reste fort utile, car, malgré l'enseigne en français, les gens du Chamois fidèle ne parlaient qu'un affreux patois allemand.

Bientôt la délégation tarasconnaise, autour d'une énorme omelette aux pommes de terre, recouvra la santé et la belle humeur, essentielle aux méridionaux comme le soleil à leur pays. On but sec, on mangea ferme. Après force toasts portés au président et à son ascension, Tartarin, que l'enseigne de l'auberge intriguait depuis son arrivée, demanda au joueur de cor, cassant une croûte dans un coin de la salle avec eux:

<<Vous avez donc du chamois, par ici?... Je croyais qu'il n'en restait plus en Suisse.

L'homme cligna des yeux:

<<Ce n'est pas qu'il y en ait beaucoup, mais on pourrait vous en faire voir tout de même.

--C'est lui en faire tirer, qu'il faudrait, \_ve\_... dit Pascalon plein d'enthousiasme... jamais le président n'a manqué son coup.

Tartarin regretta de n'avoir pas apporté sa carabine.

<<Attendez donc, je vais parler au patron.

Il se trouva justement que le patron était un ancien chasseur de chamois; il offrit son fusil, sa poudre, ses chevrotines et même de servir de guide à ces messieurs vers un gîte qu'il connaissait.

<<En avant, zou!>> fit Tartarin, cédant à ses alpinistes heureux de faire briller l'adresse de leur chef. Un léger retard, après tout; et la Jungfrau ne perdait rien pour attendre!...

Sortis de l'auberge par derrière, ils n'eurent qu'à pousser la claire-voie du verger, guère plus grand qu'un jardinet de chef de gare, et se trouvèrent dans la montagne fendue de grandes crevasses rouillées entre les sapins et les ronces.

L'aubergiste avait pris l'avance et les Tarasconnais le voyaient déjà très haut, agitant les bras, jetant des pierres, sans doute pour faire lever la bête. Ils eurent beaucoup de mal à le rejoindre par ces pentes rocailleuses et dures, surtout pour des personnes qui sortent de table et qui n'ont pas plus l'habitude de gravir que les bons alpinistes de Tarascon. Un air lourd, avec cela, une haleine orageuse qui roulait des nuages lentement le long des cimes, sur leur tête.

<<\_Boufre!\_>> geignait Bravida.

Excourbanies grognait:

<<\_Outre!\_



--Que vous me feriez dire...>> ajoutait le doux et belant Pascalon.

Mais le guide leur ayant, d'un geste brusque, intime l'ordre de se taire, de ne plus bouger: <<On ne parle pas sous les armes,>> dit Tartarin de Tarascon avec une severite dont chacun prit sa part, bien que le president seul fut arme. Ils restaient la debout, retenant leur souffle; tout a coup Pascalon cria:

<<\_Ve!\_ le chamois, \_ve\_.....

A cent metres au-dessus d'eux, les cornes droites, la robe d'un fauve clair, les quatre pieds reunis au bord du rocher la jolie bete se decoupait comme en bois travaille, les regardant sans aucune crainte. Tartarin epaula methodiquement selon son habitude; il allait tirer, le chamois disparut.

<<C'est votre faute, dit le commandant a Pascalon... Vous avez siffle... ca lui a fait peur.

--J'ai siffle, moi?

--Alors, c'est Spiridion.....

--Ah, vai! jamais de la vie.

On avait pourtant entendu un coup de sifflet strident, prolonge. Le president les mit tous d'accord en racontant que le chamois, l'approche de l'ennemi, pousse un signal aigu par les narines. Ce diable de Tartarin connaissait a fond cette chasse comme toutes les autres! Sur l'appel de leur guide, ils se mirent en route; mais la pente devenait de plus en plus raide, les roches plus escarpees, avec des fondrieres a droite et a gauche. Tartarin tenait la tete, se retournant a chaque instant pour aider les delegues, leur tendre la main ou sa carabine. <<La main, la main, si ca ne vous fait rien, demandait le bon Bravida qui avait tres peur des armes chargees.

Nouveau signe du guide, nouvel arret de la delegation, le nez en l'air.

<<Je viens de sentir une goutte!>> murmura le commandant tout inquiet. En meme temps, la foudre gronda et, plus forte que la foudre, la voix d'Excourbanies: <<A vous, Tartarin!>> Le chamois venait de bondir tout pres d'eux, franchissant le ravin comme une lueur doree, trop vite pour que Tartarin put epauler, pas assez pour les empecher d'entendre le long sifflement de ses narines.

<<J'en aurai raison, coquin de sort!>> dit le president, mais les delegues protesterent. Excourbanies, subitement tres aigre, lui demanda s'il avait jure de les exterminer.

<<Cher mai...ai... aitre...>> bela timidement Pascalon. <<j'ai oui dire que le chamois, lorsqu'on l'accule aux abimes, se retourne contre le

chasseur et devient dangereux.

--Ne l'acculons pas, alors!>> fit Bravida terrible, la casquette en bataille.

Tartarin les appela poules mouillees. Et brusquement, tandis qu'ils se disputaient, ils disparurent les uns aux yeux des autres dans une epaisse nuee tiede qui sentait le soufre et a travers laquelle ils se cherchaient, s'appelaient.

<<He! Tartarin.

--Etes-vous la, Placide?

--Mai... ai... tre!

--Du sang-froid! du sang-froid!

Une vraie panique. Puis un coup de vent creva le nuage, l'emporta comme une voile arrachee flottant aux ronces, d'ou sortit un éclair en zigzag avec un epouvantable coup de tonnerre sous les pieds des voyageurs. <<Ma casquette!...>> cria Spiridion decoiffe par la tempete, les cheveux tout droits crepitant d'etincelles electriques. Ils etaient en plein coeur de l'orage, dans la forge meme de Vulcain. Bravida, le premier, s'enfuit a toute vitesse; le reste de la delegation s'elancait derriere lui, mais un cri du P. C. A. qui pensait a tout les retint:

<<Malheureux... gare a la foudre!...

Du reste, en dehors du danger tres reel qu'il leur signalait, on ne pouvait guere courir sur ces pentes abruptes, ravinees, transformees en torrents, en cascades, par toute l'eau du ciel qui tombait. Et le retour fut sinistre, a pas lents sous la folle radee, parmi les courts eclairs suivis d'explosions, avec des glissades, des chutes, des haltes forcees. Pascalon se signait, invoquait tout haut, comme Tarascon, <<sainte Marthe et sainte Helene, sainte Marie-Madeleine, pendant qu'Excourbanies jurait: <<Coquin de sort!>> et que Bravida, l'arriere-garde, se retournait saisi d'inquietude:

<<Que diable est-ce qu'on entend derriere nous?... ca siffle, ca galope, puis ca s'arrete...>> L'idee du chamois furieux, se jetant sur les chasseurs, ne lui sortait pas de l'esprit, a ce vieux guerrier. Tout bas, pour ne pas effrayer les autres, il fit part de ses craintes a Tartarin qui, bravement, prit sa place a l'arriere-garde et marcha la tete haute, trempé jusqu'aux os, avec la determination muette que donne l'imminence d'un danger. Par exemple, rentre a l'auberge, lorsqu'il vit ses chers alpinistes a l'abri, en train de s'etriller, de s'essorer autour d'un enorme poele en faience, dans la chambre du premier etage ou montait l'odeur du grog au vin commande, le president s'ecouta frissonner et declara, tres pale: <<Je crois bien que j'ai pris le mal...

<<Prendre le mal!>> expression de terroir sinistre dans son vague et sa brievete, qui dit toutes les maladies, peste, cholera, vomito negro, les noires, les jaunes, les foudroyantes, dont se croit atteint le Tarasconnais a la moindre indisposition.

Tartarin avait pris le mal! Il n'était plus question de repartir, et la delegation ne demandait que le repos. Vite, on fit bassiner le lit, on pressa le vin chaud, et, des le second verre, le president sentit par tout son corps douillet une chaleur, un picotis de bonne augure. Deux oreillers dans le dos, un <<plumeau>> sur les pieds, son passe-montagne serrant la tete, il eprouvait un bien-etre delicieux ecouter les rugissements de la tempete, dans la bonne odeur de sapin de cette piece rustique aux murs en bois, aux petites vitres plombees, a regarder ses chers alpinistes presses autour du lit, le verre en main, avec les tournures heteroclitiques que donnaient a leurs types gaulois, sarrasins ou romains, les courtines, rideaux, tapis dont ils s'etaient affubles, tandis que leurs vetements fumaient devant le poele. S'oubliait lui-meme, il les questionnait d'une voix dolente.

<<Etes-vous bien, Placide?... Spiridion, vous sembliez souffrir tout l'heure?...

Non, Spiridion ne souffrait plus; cela lui avait passe en voyant le president si malade. Bravida, qui accommodait la morale aux proverbes de son pays, ajouta cyniquement: <<Mal de voisin reconforte et meme guerit!...>> Puis ils parlerent de leur chasse, s'echauffant au souvenir de certains episodes dangereux, ainsi quand la bete s'etait retournee, furieuse; et sans complicité de mensonge, bien ingenuement, ils fabriquaient deja la fable qu'ils raconteraient au retour. Soudain, Pascalon descendu pour aller chercher une nouvelle tournée de grog, apparut tout effare, un bras nu hors du rideau a fleurs bleues qu'il ramenait contre lui d'un geste pudique a la Polyeucte. Il fut plus d'une seconde sans pouvoir articuler tout bas, l'haleine courte: <<Le chamois!...

--Eh bien, le chamois?...

--Il est en bas, a la cuisine... Il se chauffe!...

--Ah! vai...

--Tu badines!...

--Si vous alliez voir, Placide?

Bravida hesitait. Excourbanies descendit sur la pointe du pied, puis revint presque tout de suite, la figure bouleversee... De plus on plus fort!... le chamois buvait du vin chaud.

On lui devait bien cela, a la pauvre bete, apres la course folle qu'elle avait fournie dans la montagne, tout le temps relancee ou rappee par son maitre qui, d'ordinaire, se contentait de la faire evoluer dans la salle pour montrer aux voyageurs comme elle etait d'un

facile dressage.

<<C'est écrasant!>> dit Bravida, n'essayant plus de comprendre, tandis que Tartarin enfonce le passe-montagne en casque à meche sur ses yeux pour cacher aux délégués la douce hilarité qui le gagnait en rencontrant à chaque étape, avec ses trucs et ses comparses, la Suisse rassurante de Bompard.

X

L'ASCENSION DE LA JUNGFRAU.--VE, LES BOEUFs.--LES CRAMPONS KENNEDY NE MARCHENT PAS, LA LAMPE À CHALUMEAU NON PLUS.--APPARITION D'HOMMES MASQUES AU CHALET DU CLUB ALPIN.--LE PRÉSIDENT DANS LA CREVASSE.--IL Y LAISSE SES LUNETTES.--SUR LES CIMES.--TARTARIN DEVENU DIEU.

Grande affluence, ce matin-là, à l'hôtel Bellevue sur la Petite Scheideck. Malgré la pluie et les rafales, on avait dressé les tables dehors, à l'abri de la véranda, parmi tout un étalage d'alpenstocks, gourdes, longues-vues, coucous en bois sculpté, et les touristes pouvaient en déjeunant contempler, à gauche, à quelque deux mille mètres de profondeur, l'admirable vallée de Grindelwald; à droite, celle de Lauterbrunnen, et en face, à une portée de fusil, semblait-il, les pentes immaculées, grandioses, de la Jungfrau, ses neiges, ses glaciers, toute cette blancheur reverberée illuminant l'air alentour, faisant les verres encore plus transparents, les nappes encore plus blanches.

Mais, depuis un moment, l'attention générale se trouvait distraite par une caravane tapageuse et barbue qui venait d'arriver à cheval, mulet, à âne, même en chaise à porteurs, et se préparait à l'escalade par un déjeuner copieux, plein d'entrain, dont le vacarme contrastait avec les airs ennuyés, solennels, des Riz et Pruneaux très illustres réunis à la Scheideck: lord Chipendale, le sénateur belge et sa famille, le diplomate austro-hongrois, d'autres encore. On aurait pu croire que tous ces gens barbues attablés ensemble allaient tenter l'ascension, car ils s'occupaient à tour de rôle des préparatifs de départ, se levaient, se précipitaient pour aller faire des recommandations aux guides, inspecter les provisions, et, d'un bout de la terrasse à l'autre, ils s'interpellaient de cris terribles:

<<He! Placide, \_ve\_ la terrine si elle est dans le sac!--N'oubliez pas la lampe à chalumeau, au \_mouains\_.

Au départ, seulement, on vit qu'il s'agissait d'une simple conduite, et que, de toute la caravane, un seul allait monter, mais quel un!

<<Enfants, y sommes-nous?>> dit le bon Tartarin d'une voix triomphante et joyeuse ou ne semblait pas l'ombre d'une inquiétude pour les dangers possibles du voyage, son dernier doute sur le truquage de la Suisse s'étant dissipé le matin même devant les deux glaciers de

Grindelwald, precedes chacun d'un guichet et d'un tourniquet avec cette inscription: <<Entree du glacier: un franc cinquante.

Il pouvait donc savourer sans regret ce depart en apotheose, la joie de se sentir regarde, envie, admire par ces effrontees petites misses a coiffures etroites de jeunes garcons, qui se moquaient si gentiment de lui au Rigi-Kulm et, a cette heure, s'enthousiasmaient en comparant ce petit homme avec l'enorme montagne qu'il allait gravir. L'une faisait son portrait sur un album, celle ci tenait a honneur de toucher son alpenstock! <<Tchimpegne!... Tchimpegne!...>> s'ecria tout a coup un long, funebre Anglais au teint briquete s'approchant le verre et la bouteille en mains. Puis, apres avoir oblige le heros trinquer:

<<Lord Chipendale, sir... Et vo?

--Tartarin de Tarascon.

--Oh! yes... Tartarine... Il etait tres joli nom pour un cheval... dit le lord, qui devait etre quelque fort sportsman d'outre-Manche.

Le diplomate austro-hongrois vint aussi serrer la main de l'alpiniste entre ses mitaines, se souvenant vaguement de l'avoir entrevu quelque endroit: <<Enchante... enchante!...>> anonna-t-il plusieurs fois, et ne sachant plus comment en sortir, il ajouta: <<Compliments madame...>> sa formule mondaine pour brusquer les presentations.

Mais les guides s'impatientsaient, il fallait atteindre avant le soir la cabane du Club Alpin ou l'on couche en premiere etape, il n'y avait pas une minute a perdre. Tartarin le comprit, salua d'un geste circulaire, sourit paternellement aux malicieuses misses, puis, d'une voix tonnante:

<<Pascalon, la banniere!

Elle flotta, les meridionaux se decouvrirent, car on aime le theatre, a Tarascon; et sur le cri vingt fois repete: <<Vive le president!... Vive Tartarin... Ah! Ah!... \_fen de brut...>> la colonne s'ebanla, les deux guides en tete, portant le sac, les provisions, des fagots de bois, puis Pascalon tenant l'oriflamme, enfin le P. C. A. et les delegues qui devaient raccompagner jusqu'au glacier du Guggi. Ainsi deploye en procession avec son claquement de drapeau sur ces fonds mouilles, ces cretes denudees ou neigeuses, le cortege évoquait vaguement le jour des morts a la campagne.

Tout a coup le commandement cria fort alarme:

<<Ve, les boeufs!

On voyait quelque betail broutant l'herbe rase dans les ondulations de terrain. L'ancien militaire avait de ces animaux une peur nerveuse, insurmontable, et, comme on ne pouvait le laisser seul, la delegation dut s'arreter. Pascalon transmit l'etendard a l'un des guides; puis,

sur une dernière étreinte, des recommandations bien rapides, l'oeil aux vaches:

<<Et adieu, \_que!\_

--Pas d'imprudences au \_mouains...>> ils se séparèrent. Quant proposer au président de monter avec lui, pas un n'y songea; c'était trop haut, \_boufre!\_ A mesure qu'on approchait, cela grandissait encore, les abîmes se creusaient, les pics se hérissaient dans un blanc chaos que l'on eût dit infranchissable. Il valait mieux regarder l'ascension, de la Scheideck.

De sa vie, naturellement, le président du Club des Alpes n'avait mis les pieds sur un glacier. Rien de semblable dans les montagnettes de Tarascon embaumées et sèches comme un paquet de vétiver; et cependant les abords du Guggi lui donnaient une sensation de déjà vu, éveillaient le souvenir de chasses en Provence, tout au bout de la Camargue, vers la mer. C'était la même herbe toujours plus courte, grillée, comme roussie au feu. Ça et là des flaques d'eau, des infiltrations trahies de roseaux greles, puis la moraine, comme une dune mobile de sable, de coquilles brisées, d'escarbilles, et, au bout, le glacier aux vagues bleu-vert, crétees de blanc, moutonnantes comme des flots silencieux et figes. Le vent qui venait de là, sifflant et dur, avait aussi le mordant, la fraîcheur salubre des brises de mer.

<<Non, merci...J'ai mes crampons...>> fit Tartarin au guide lui offrant des chaussons de laine pour passer sur ses bottes... <<Crampons Kennedy... perfectionnés... très commodes...>> Il cria comme pour un sourd, afin de se mieux faire comprendre de Christian Inebnit, qui ne savait pas plus de français que son camarade Kaufmann; et en même temps, assis sur la moraine, il fixait par leurs courroies des espèces de socques ferres de trois énormes et fortes pointes. Cent fois il les avait expérimentés, ces crampons Kennedy, manoeuvres dans le jardin du baobab; néanmoins, l'effet fut inattendu. Sous le poids du héros, les pointes s'enfoncèrent dans la glace avec tant de force que toutes les tentatives pour les retirer furent vaines. Voilà Tartarin cloué au sol, suant, jurant, faisant des bras et de l'alpenstock une télégraphie désespérée, réduit enfin à rappeler ses guides qui s'en allaient devant, persuadés qu'ils avaient affaire à un alpiniste expérimenté.

Dans l'impossibilité de le déraciner, on défit les courroies, et les crampons abandonnés dans la glace, remplacés par une paire de chaussons tricotes, le président continua sa route, non sans beaucoup de peine et de fatigue. Inhabile à tenir son bâton, il y butait des jambes, le fer patinait, l'entraînait quand il s'appuyait trop fort; il essaya du piolet, plus dur encore à manoeuvrer, la houle du glacier s'accroissant à mesure, bousculant l'un par-dessus l'autre ses flots immobiles dans une apparence de tempête furieuse et pétrifiée.

Immobilite apparente, car des craquements sourds, de monstrueux borborygmes, d'énormes quartiers de glace se déplaçant avec lenteur

comme des pieces truquees d'un decor indiquaient l'interieur vie de toute cette masse figee, ses traitises d'element: et sous les yeux de l'Alpiniste, au jete de son pic, des crevasses se fendaient, des puits sans fond ou les glacons en debris roulaient indefiniment. Le heros tomba a plusieurs reprises, une fois jusqu'a mi-corps, dans un de ces goulots verdatres ou ses larges epaules le retinrent au passage.

A le voir si maladroit et en meme temps si tranquille et sur de lui, riant, chantant, gesticulant comme tout a l'heure pendant le dejeuner, les guides s'imaginerent que le champagne suisse l'avait impressionne. Pouvaient-ils supposer autre chose d'un president de Club Alpin, d'un ascensionniste renomme dont ses camarades ne parlaient qu'avec des <<Ah!>> et de grands gestes? L'ayant pris chacun sous un bras avec la fermete respectueuse de policemen mettant en voiture un fils de famille emeche, ils tachaient, a l'aide de monosyllabes et de gestes, d'eveiller sa raison aux dangers de la route, a la necessite de gagner la cabane avant la nuit; le menacaient des crevasses, du froid, des avalanches. Et, de la pointe de leurs piolets, ils lui montraient l'enorme accumulation des glaces, les neves en mur incline devant eux jusqu'au zenith dans une reverberation aveuglante.

Mais le bon Tartarin se moquait bien de tout cela: <<Ah! vai, les crevasses... Ah! vai, les avalanches...>> et il pouffait de rire en clignant de l'oeil, leur envoyait des coups de coudes dans les cotes pour bien faire comprendre a ses guides qu'on ne l'abusait pas, qu'il etait dans le secret de la comedie.

Les autres finissaient par s'egayer a l'entree des chansons tarasconnaises, et, quand ils posaient une minute sur un bloc solide pour permettre au monsieur de reprendre haleine, ils \_yodlaient\_ a la mode suisse, mais pas bien fort, de crainte des avalanches, ni bien longtemps, car l'heure s'avancait. On sentait le soir proche, au froid plus vif et surtout a la decoloration singuliere de toutes ces neiges, ces glaces, amoncelées, surplombantes, qui, meme sous un ciel brumeux, gardent un irisement de lumiere, mais, lorsque le jour s'eteint, remonte vers les cimes fuyantes, prennent des teintes livides, spectrales, de monde lunaire. Paleur, congelation, silence, toute la mort. Et le bon Tartarin, si chaud, si vivant, commençait pourtant a perdre sa verve, quand un cri lointain d'oiseau, le rappel d'une <<perdrix des neiges>> sonnait dans cette desolation, fit passer devant ses yeux une campagne brulee et, sous le couchant couleur de braise, des chasseurs tarasconnais s'epongeant le front, assis sur leurs carniers vides, dans l'ombre fine d'un olivier. Ce souvenir le reconforta.

En meme temps, Kaufmann lui montrait au-dessus d'eux quelque chose ressemblant a un fagot de bois sur la neige. <<\_Die Hutte\_>> C'etait la cabane. Il semblait qu'on dut l'atteindre en quelques enjambees, mais il fallait encore une bonne demi-heure de marche. L'un des guides alla devant pour allumer le feu. La nuit descendait maintenant, la bise piquait sur le sol cadaverique; et Tartarin, ne se rendant plus bien compte des choses, fortement soutenu par le bras du montagnard, butait, bondissait, sans un fil sec sur la peau malgr

l'abaissement de la temperature. Tout a coup une flamme jaillit quelques pas, portant une bonne odeur de soupe a l'oignon.

On arrivait.

Rien de plus rudimentaire que ces haltes etablies dans la montagne par les soins du Club Alpin Suisse. Une seule piece dont un plan de bois dur incline, servant de lit, tient presque tout l'espace, n'en laissant que fort peu pour le fourneau et la table longue clouee au parquet comme les bancs qui l'entourent. Le couvert etait deja mis, trois bols, des cuillers d'etain, la lampe a chalumeau pour le cafe, deux conserves de Chicago ouvertes. Tartarin trouva le diner delieeux bien que la soupe a l'oignon empestait la fumee et que la fameuse lampe a chalumeau brevetee, qui devait parfaire son litre de cafe en trois minutes, n'eut jamais voulu fonctionner.

Au dessert, il chanta: c'etait sa seule facon de causer avec ses guides. Il chanta des airs de son pays: \_la Tarasque\_, \_les Filles d'Avignon\_. Les guides repondaient par des chansons locales on patois allemand: <<\_Mi Vater isch en Appenzeller... aou, aou...>> Braves gens aux traits durs et frustes, tailles en pleine roche, avec de la barbe dans les creux qui semblait de la mousse, de ces yeux clairs, habitues aux grand espaces comme en ont les matelots; et cette sensation de la mer et du large qu'il avait tout a l'heure en approchant du Guggi, Tartarin la retrouvait ici, en face de ces marins du glacier, dans cette cabane etroite, basse et fumeuse, vrai entrepont de navire, dans l'egouttement de la neige du toit qui fondait a la chaleur, et les grands coups de vent tombant en paquet d'eau, secouant tout, faisant craquer les planches, vaciller la flamme de la lampe, et s'arretant tout a coup sur un silence, enorme, monstrueux, de fin du monde.

On achevait de diner, quand des pas lourds sur le sol opaque, des voix s'approcherent. Des bourrades violentes, ebranlerent la porte, Tartarin, tres emu, regarda ses guides... Une attaque nocturne a ces hauteurs!... Les coups redoublerent. <<Qui va la?>> fit le heros sautant sur son piolet; mais deja la cabane etait envahie par deux Yankees gigantesques masques de toile blanche, les vetements trempes de sueur et de neige, puis, derriere eux, des guides, des porteurs, toute une caravane qui venait de faire l'ascension de la Jungfrau.

<<Soyez les bienvenus, milords,>> dit le Tarasconnais avec un geste large et dispensateur dont les milords n'avaient nul besoin pour prendre leurs aises. En un tour de main, la table fut investie, le couvert enleve, les bols et les cuillers passes a l'eau chaude pour servir aux arrivants, selon la regle etablie en tous ces chalets alpins: les bottes des milords fumaient devant le poele, pendant qu'eux-memes, dechausses, les pieds enveloppes de paille, s'etalaient devant une nouvelle soupe a l'oignon.

Le pere et le fils, ces Americains; deux geants roux, tetes de pionniers, dures et volontaires. L'un deux, le plus age, avait dans sa face boursoufflee, halee, craquelee, des yeux dilates, tout blancs; et bientot, a son hesitation tatonnante autour de la cuiller et du



bol, aux soins que son fils prenait de lui, Tartarin comprit que c'était le fameux alpiniste aveugle dont on lui avait parlé à l'hôtel Bellevue et auquel il ne voulait pas croire, grimpeur fameux dans sa jeunesse qui malgré ses soixante ans et son infirmité, recommençait avec son fils toutes ses courses d'autrefois. Il avait déjà fait ainsi le Wetterhorn et la Jungfrau, comptait attaquer le Cervin et le Mont-Blanc, prétendant que l'air des cimes, cette aspiration froide goût de neige, lui causait une joie indicible, tout un rappel de sa vigueur passée.

<<Différemment, demandait Tartarin à l'un des porteurs, car les Yankees n'étaient pas communicatifs et ne répondaient que \_yes\_ et \_no\_ toutes ses avances... différemment, puisqu'il n'y voit pas, comment s'arrange-t-il aux passages dangereux?

--Oh! il a le pied montagnard, puis son fils est là qui le veille, lui place les talons... Le fait est qu'il s'en tire toujours sans accidents.

--D'autant que les accidents ne sont jamais bien terribles, \_que\_? Après un sourire d'entente au porteur ahuri, le Tarasconnais, persuadé de plus en plus que <<tout ça c'était de la blague>>, s'allongea sur la planche, roule dans sa couverture, le passe-montagne jusqu'aux yeux, et s'endormit, malgré la lumière, le train, la fumée des pipes et l'odeur de l'oignon...

<<Mossie!.... Mossie!....

Un de ses guides le secouait pour le départ pendant que l'autre versait du café bouillant dans les bols. Il y eut quelques jurons, des grognements de dormeurs que Tartarin écrasait au passage pour gagner la table, puis la porte. Brusquement, il se trouva dehors, saisi de froid, ébloui par la reverberation féerique de la lune sur ces blanches nappes, ces cascades figées ou l'ombre des pics, des aiguilles, des seracs, se découpait d'un noir intense. Ce n'était plus l'étincelant chaos de l'après-midi, ni le livide amoncellement des teintes grises du soir, mais une ville accidentée de ruelles sombres, de coulees mystérieuses, d'angles douteux entre des monuments de marbre et des ruines effritées, une ville morte avec de larges places désertes.

Deux heures! En marchant bien on serait là-haut pour midi. <<Zou! dit le P. C. A. tout gaillard et s'élançant comme à l'assaut. Mais ses guides l'arrêtaient: il fallait s'attacher pour ces passages périlleux.

<<Ah! \_vai\_, s'attacher?... Enfin, si ça vous amuse...

Christian Inebnit prit la tête, laissant trois mètres de corde entre lui et Tartarin qu'une même distance séparait du second guide chargé des provisions et de la bannière. Le Tarasconnais se tenait mieux que la veille, et, vraiment, il fallait que sa conviction fut faite pour qu'il ne prit pas au sérieux les difficultés de la route,--si l'on

peut appeler route la terrible arête de glace sur laquelle ils avançaient avec précaution, large de quelques centimètres et tellement glissante que le piolet de Christian devait y tailler des marches.

La ligne de l'arête étincelait entre deux profondeurs d'abîmes. Mais si vous croyez que Tartarin avait peur, pas plus! À peine le petit frisson à fleur de peau du franc-maçon novice auquel on fait subir les premières épreuves. Il se posait très exactement dans les trous creusés par le guide de tête, faisait tout ce qu'il lui voyait faire, aussi tranquille que dans le jardin du baobab lorsqu'il s'exerçait autour de la margelle, au grand effroi des poissons rouges. Un moment la crête devint si étroite qu'il fallut se mettre à califourchon, et, pendant qu'ils allaient lentement, s'aidant des mains, une formidable détonation retentit à droite, au-dessous d'eux, <<Avalanche!>> dit Inebnit, immobile tant que dura la répercussion des échos, nombreuse, grandiose à remplir le ciel, et terminée par un long roulement de foudre qui s'éloigne ou qui tombe en détonations perdues. Après, le silence s'étala de nouveau, couvrit tout comme un suaire.

L'arête franchie, ils s'engagerent sur un neige de pente assez douce, mais d'une longueur interminable. Ils grimpaient depuis plus d'une heure, quand une mince ligne rose commença à marquer les cimes, là-haut, bien haut sur leurs têtes. C'était le matin qui s'annonçait. En bon Méridional ennemi de l'ombre, Tartarin entonnait son chant d'allégresse:

\_Grand souleu de la Provenço  
Gai compaire dou mistrau...[\*]

[\*] Grand soleil de la Provence,--Gai compère du mistral.

Une brusque secouée de la corde par devant et par derrière l'arrêta net au milieu de son couplet. <<Chut!... chut!...>> faisait Inebnit montrant du bout de son piolet la ligne menaçante des seracs gigantesques et tumultueux, aux assises branlantes, et dont la moindre secousse pouvait déterminer l'éboulement. Mais le Tarasconnais savait à quoi s'en tenir; ce n'est pas à lui qu'il fallait pousser de pareilles bourdes, et, d'une voix retentissante, il reprit:

\_Tu qu'escoules la Duranco  
Commo un flot de vin de Crau...[\*]

[\*] Toi qui siffles la Durance--Comme un coup de vin de Crau.

Les guides, voyant qu'ils n'auraient pas raison de l'enrage chanteur, firent un grand détour pour s'éloigner des seracs et, bientôt, furent arrêtés par une énorme crevasse qu'éclairait en profondeur, sur les parois d'un vert glauque, le furtif et premier rayon du jour. Ce qu'on appelle un <<pont de neige>> la surmontait, si mince, si fragile, qu'au premier pas il s'éboula dans un tourbillon de poussière blanche, entraînant le premier guide et Tartarin suspendus à la corde que Rodolphe Kaufmann, le guide d'arrière, se trouvait seul à soutenir, cramponne de toute sa vigueur de montagnard à son piolet profondément

enfonce dans la glace. Mais s'il pouvait retenir les deux hommes sur le gouffre, la force lui manquait pour les en retirer, et il restait accroupi, les dents serrées, les muscles tendus, trop loin de la crevasse pour voir ce qui s'y passait.

D'abord abasourdi par la chute, aveugle de neige, Tartarin s'était agité une minute des bras et des jambes en d'inconscientes détentes, comme un pantin détraqué, puis, redressé au moyen de la corde, il pendait sur l'abîme, le nez à cette paroi de glace que lissait son haleine, dans la posture d'un plombier en train de ressouder des tuyaux de descente. Il voyait au-dessus de lui palir le ciel, s'effacer les dernières étoiles, au-dessous s'approfondir le gouffre en d'opaques ténèbres d'où montait un souffle froid.

Tout de même, le premier étourdissement passé, il retrouva son aplomb, sa belle humeur.

<<Eh! là-haut, père Kaufmann, ne nous laissez pas moisir ici, \_que\_! il y a des courants d'air, et puis cette sacrée corde nous coupe les reins.

Kaufmann n'aurait su répondre; desserrer les dents, c'eût été perdre sa force. Mais Inebnit cria du fond:

<<Mossie!..., Mossie!... piolet...>> car le sien s'était perdu dans la chute, et le lourd instrument passa des mains de Tartarin dans celles du guide, difficilement à cause de la distance qui séparait les deux pendus, le montagnard s'en servit pour entailler la glace devant lui d'encoches ou cramponner ses pieds et ses mains.

Le poids de la corde ainsi affaibli de moitié, Rodolphe Kaufmann, avec une vigueur calculée, des précautions infinies, commença à tirer vers lui le président dont la casquette tarasconnaise parut enfin au bord de la crevasse. Inebnit reprit pied à son tour, et les deux montagnards se retrouvèrent avec l'effusion aux paroles courtes qui suit les grands dangers chez ces gens d'élocution difficile; ils étaient émus, tout tremblants de l'effort, Tartarin dut leur passer sa gourde de kirsch pour raffermir leurs jambes. Lui paraissait dispos et calme, et tout en se secouant, battant la semelle en mesure, il fredonnait au nez des guides ébahis.

<<Brav... brav... Franzose...>> disait Kaufmann lui tapant sur l'épaule; et Tartarin avec son beau rire:

<<Farceur, je savais bien qu'il n'y avait pas de danger...

De mémoire de guide, on n'avait vu un alpiniste pareil.

Ils se remirent en route, grimant à pic une sorte de mur de glace gigantesque de six à huit cents mètres ou l'on creusait les degrés mesure, ce qui prenait beaucoup de temps. L'homme de Tarascon commençait à se sentir à bout de forces sous le brillant soleil que reverberait toute la blancheur du paysage, d'autant plus fatigante

pour ses yeux qu'il avait laisse ses lunettes dans le gouffre. Bientot une affreuse defaillance le saisit, ce mal des montagnes qui produit les memes effets que le mal de mer. Ereinte, la tete vide, les jambes molles, il manquait les pas et ses guides durent l'empoigner, chacun d'un cote, comme la veille, le soutenant, le hissant jusqu'en haut du mur de glace. Alors cent metres a peine les separaient du sommet de la Jungfrau; mais, quoique la neige se fit dure et resistente, le chemin plus facile, cette derniere etape leur prit un temps interminable, la fatigue et la suffocation du P. C. A. augmentant toujours.

Tout a coup les montagnards le lacherent et, agitant leurs chapeaux, se mirent a \_yodler\_ avec transport. On etait arrive. Ce point dans l'espace immacule, cette crete blanche un peu arrondie, c'etait le but, et pour le bon Tartarin la fin de la torpeur somnambulique dans laquelle il vaguait depuis une heure.

<<Scheideck! Scheideck!>> criaient les guides lui montrant tout en bas, bien loin, sur un plateau de verdure emergeant des brumes de la vallee, l'hotel Bellevue guere plus gros qu'un de a jouer.

De la jusque vers eux s'etait un panorama admirable, une montee de champs de neige dores, oranges par le soleil, ou d'un bleu profond et froid, un amoncellement de glaces bizarrement structurees en tours, en fleches, en aiguilles, aretes, bosses gigantesques, a croire que dormait dessous le mastodonte ou le megatherium disparus. Toutes les teintes du prisme s'y jouaient, s'y rejoignaient dans le lit de vastes glaciers roulant leurs cascades immobiles, croisees avec d'autres petits torrents figes dont l'ardeur du soleil liquefiait les surfaces plus brillantes et plus unies. Mais a la grande hauteur, cet etincellement se calmait, une lumiere flottait, ecliptique et froide, qui faisait frissonner Tartarin autant que la sensation de silence et de solitude de tout ce blanc desert aux replis mysterieux.

Un peu de fumees, de sourdes detonations monterent de l'hotel. On les avait vus, on tirait le canon en leur honneur, et la pensee qu'on le regardait, que ses alpinistes etaient la, les misses, Riz et Pruneaux illustres, avec leurs lorgnettes braquees, rappela Tartarin a la grandeur de sa mission. Il t'arracha des mains du guide, o banniere tarasconnaise, te fit flotter deux ou trois fois; puis, enfoncant son piolet dans la neige, s'assit sur le fer de la pioche, banniere au poing, superbe, face au public. Et, sans qu'il s'en apercut, par une de ces repercussions spectrales frequentes aux cimes, pris entre le soleil et les brumes qui s'elevaient derriere lui, un Tartarin gigantesque se dessina dans le ciel, elargi et trapu, la barbe herissee hors du passe-montagne, pareil a un de ces dieux Scandinaves que la legende se figure tronant au milieu des nuages.

AU CACHOT DE BONNIVARD.--COURT DIALOGUE AU MILIEU DES ROSES.--TOUTE LA BANDE SOUS LES VERROUS.--L'INFORTUNE BONNIVARD.--OU SE RETROUVE UNE CERTAINE CORDE FABRIQUEE EN AVIGNON.

A la suite de l'ascension, le nez de Tartarin pela, bourgeonna, ses joues se craquelèrent. Il resta chambre pendant cinq jours a l'hotel Bellevue. Cinq jours de compresses, de pommades, dont il trompait la fadeur gluante et l'ennui en faisant des parties de quadrette avec les delegues ou leur dictant un long recit detaille, circonstancie, de son expedition, pour etre lu en seance, au Club des Alpines, et publi dans le Forum; puis, lorsque la courbature generale eut disparu et qu'il ne resta plus sur le noble visage du P. C. A. que quelques ampoules, escarres, gercures, avec une belle teinte de poterie etrusque, la delegation et son president se remirent en route pour Tarascon, via Geneve.

Passons sur les episodes du voyage, l'effarement que jeta la bande meridionale dans les wagons etroits, les paquebots, les tables d'hote, par ses chants, ses cris, son affectuosite debordante, et sa banniere, et ses alpenstocks; car depuis l'ascension du P. C. A., ils s'etaient tous munis de ces batons de montagne, ou les noms d'escalades celebres s'enroulent, marques au feu, en vers de mirlitons.

Montreux!

Ici, les delegues, sur la proposition du maitre, decidaient de faire halte un ou deux jours pour visiter les bords fameux du Lemman, Chillon surtout, et son cachot legendaire dans lequel languit le grand patriote Bonnivard et qu'ont illustre Byron et Delacroix.

Au fond, Tartarin se souciait fort peu de Bonnivard, son aventure avec Guillaume Tell l'ayant eclaire sur les legendes suisses; mais passant a Interlaken, il avait appris que Sonia venait de partir pour Montreux avec son frere dont l'etat s'aggravait, et cette invention d'un pelerinage historique lui servait de pretexte pour revoir la jeune fille et, qui sait, la decider peut-etre a le suivre a Tarascon.

Bien entendu, ses compagnons croyaient de la meilleure foi du monde qu'ils venaient rendre hommage au grand citoyen genevois dont le P. C. A. leur avait raconte l'histoire; meme, avec leur gout pour les manifestations theatrales, sitot débarques a Montreux, ils auraient voulu se mettre en file, deployer la banniere et marcher sur Chillon aux cris mille fois repetes de <<Vive Bonnivard!>> Le president fut oblige de les calmer. <<Dejeunons d'abord, nous verrons ensuite...>> Et ils emplirent l'omnibus d'une pension Muller quelconque, stationne, ainsi que beaucoup d'autres, autour du ponton de débarquement.

<<\_Ve\_ le gendarme, comme il nous regarde!>> dit Pascalon, montant le dernier avec la banniere toujours tres mal commode a installer. Et Bravida inquiet: <<C'est vrai... Qu'est-ce qu'il nous veut, ce gendarme, de nous examiner comme ca?...

--Il m'a reconnu, pardi!>> fit le bon Tartarin modestement; et il souriait de loin au soldat de la police vaudoise dont la longue capote bleue se tournait avec obstination vers l'omnibus filant entre les peupliers du rivage.

Il y avait marche, ce matin-la, a Montreux. Des rangees de petites boutiques en plein vent le long du lac, etalages de fruits, de legumes, de dentelles a bon marche et de ces bijouteries claires, chaines, plaques, agrafes, dont s'ornent les costumes des Suissesses comme de neige travaillee ou de glace en perles. A cela se melait le train du petit port ou s'entrechoquait toute une flottille de canots de plaisance aux couleurs vives, le transbordement des sacs et des tonneaux debarques des grandes brigantines aux voiles en antennes, les rauques sifflements, les cloches des paquebots, et le mouvement des cafes, des brasseries, des fleuristes, des brocanteurs qui bordent le quai. Un coup de soleil la-dessus, on aurait pu se croire a la marine de quelque station mediterraneenne, entre Menton et Bordighera. Mais le soleil manquait, et les Tarasconnais regardaient ce joli pays travers une buee d'eau qui montait du lac bleu, grimpaient les rampes, les petites rues caillouteuses, rejoignait au-dessus des maisons en etage d'autres nuages noirs amoncelés entre les sombres verdurees de la montagne, charges de pluie a en crever. <<Coquin de sort! Je ne suis pas lacustre, dit Spiridion Excourbanies essuyant la vitre pour regarder les perspectives de glaciers, de vapeurs blanches fermant l'horizon en face...

--Moi non plus, soupira Pascalon... ce brouillard, cette eau morte... ca me donne envie de pleurer.

Bravida se plaignait aussi, craignant pour sa goutte sciatique.

Tartarin les reprit severement. N'etait-ce donc rien que raconter au retour qu'ils avaient vu le cachot de Bonnavard, inscrit leurs noms sur des murailles historiques a cote des signatures de Rousseau, de Byron, Victor Hugo, George Sand, Eugene Sue. Tout a coup, au milieu de sa tirade, le president s'interrompit, changea de couleur... Il venait de voir passer une petite toque sur des cheveux blonds en torsade... Sans meme arreter l'omnibus ralenti par la montee, il s'elanca, criant: <<Rendez-vous a l'hotel...>> aux alpinistes stupefaits.

<<Sonia!... Sonia!...

Il craignait de ne pouvoir la rejoindre, tant elle se pressait, sa fine silhouette en ombre sur le murtin de la route. Elle se retourna, l'attendit: <<Ah! c'est vous...>> Et sitot le serrement de mains, elle se remit a marcher. Il prit le pas a cote d'elle, essouffle, s'excusant de l'avoir quittee d'une facon si brusque... l'arrivee de ses amis... la necessite de l'ascension dont sa figure portait encore les traces... Elle l'ecoutait sans rien dire, sans le regarder, pressant le pas, l'oeil fixe et tendu. De profil, elle lui semblait palie, les traits develoutes de leur candeur enfantine, avec quelque chose de dur, de resolu, qui, jusqu'ici, n'avait existe que dans sa

voix, sa volonte imperieuse; mais toujours sa grace juvenile, sa chevelure en or frise.

<<Et Boris, comment va-t-il?>> demanda Tartarin un peu gene par ce silence, cette froideur qui le gagnait. <<Boris?...>> Elle tressaillit: <<Ah! oui, c'est vrai, vous ne savez pas... Eh bien! venez, venez...>>

Ils suivaient une ruelle de campagne bordee de vignes en pente jusqu'au lac, et de villas, de jardins sables, elegants, les terrasses chargees de vigne vierge, fleuries de roses, de petunias et de myrtes en caisses. De loin en loin ils croisaient quelque visage etranger, aux traits creuses, au regard morne, la demarche lente et malade, comme on en rencontre a Menton, a Monaco; seulement, la-bas, la lumiere devore tout, absorbe tout, tandis que sous ce ciel nuageux et bas, la souffrance se voyait mieux, comme les fleurs paraissaient plus fraiches.

<<Entrez...>> dit Sonia poussant la grille sous un fronton de maconnerie blanche marque de caracteres russes en lettres d'or.

Tartarin ne comprit pas d'abord ou il se trouvait. Un petit jardin aux allees soignees, cailloutees, plein de rosiers grimpants jetes entre des arbres verts, de grands bouquets de roses jaunes et blanches remplissant l'espace etroit de leur arrome et de leur lumiere. Dans ces guirlandes, cette floraison merveilleuse, quelques dalles debout ou couchees, avec des dates, des noms, celui-ci tout neuf incruste sur la pierre:

<<\_Boris de Wassilief\_, 22 ans.

Il etait la depuis quelques jours, mort presque aussitot leur arrivee a Montreux; et, dans ce cimetiere des etrangers, il retrouvait un peu la patrie parmi les Russes, Polonais, Suedois enterres sous les fleurs, poitrinaires des pays froids qu'on expedie dans cette Nice du Nord, parce que le soleil du Midi serait trop violent pour eux et la transition trop brusque.

Ils resterent un moment immobiles et muets, devant cette blancheur de la dalle neuve sur le noir de la terre fraichement retournee; la jeune fille, la tete inclinee, respirait les roses foisonnantes, y calmant ses yeux rougis.

<<Pauvre petite!...>> dit Tartarin emu, et, prenant dans ses fortes mains rudes le bout des doigts de Sonia: <<Et vous, maintenant, qu'allez-vous devenir?>>

Elle le regarda bien en face avec des yeux brillants et secs ou ne tremblait plus une larme:

<<Moi, je pars dans une heure.

--Vous partez?

--Bolidine est déjà à Petersbourg... Manilof m'attend pour passer la frontière... je rentre dans la fournaise. On entendra parler de nous.>> Tout bas, elle ajouta avec un demi-sourire, plantant son regard bleu dans celui de Tartarin qui fuyait, se dérobait: <<Qui m'aime me suive!

Ah! \_vai\_, la suivre. Cette exaltée lui faisait bien trop peur! puis ce décor funèbre avait refroidi son amour. Il s'agissait cependant de ne pas fuir comme un pleutre. Et, la main sur le cœur, en un geste d'abercement, le héros commença: <<Vous me connaissez, Sonia...

Elle ne voulut pas en savoir davantage.

<<Bavard! ...>> fit-elle avec un haussement d'épaules. Et elle s'en alla, droite et fière, entre les buissons de roses, sans se retourner une fois... Bavard! ...pas un mot de plus, mais l'intonation était si méprisante que le bon Tartarin en rougit jusque sous sa barbe et s'assura qu'ils étaient bien seuls dans le jardin, que personne n'avait entendu.

Chez notre Tarasconnais, heureusement, les impressions ne duraient guère. Cinq minutes après, il remontait les terrasses de Montreux d'un pas allégre, en quête de la pension Muller ou ses alpinistes devaient l'attendre pour déjeuner, et toute sa personne respirait un vrai soulagement, la joie d'en avoir fini avec cette liaison dangereuse. En marchant, il soulignait d'énergiques hochements de tête les éloquentes explications que Sonia n'avait pas voulu entendre et qu'il se donnait à lui-même mentalement: \_Be\_, oui, certainement le despotisme... Il ne disait pas non... mais passer de l'idée l'action, \_boufre!\_... Et puis, en voilà un métier de tirer sur les despotes! Mais si tous les peuples opprimés s'adressaient à lui, comme les Arabes à Bombonnel lorsqu'une panthère rôde autour du douar, il n'y pourrait jamais suffire, \_allons!\_

Une voiture de louage venant à fond de train coupa brusquement son monologue. Il n'eut que le temps de sauter sur le trottoir. <<Prends donc garde, animal!>> Mais son cri de colère se changea aussitôt en exclamations stupéfaites: <<\_Ques aco!... Bou-diou!\_.. Pas possible!...>> Je vous donne en mille de deviner ce qu'il venait de voir dans ce vieux landeau. La délégation, la délégation au grand complet. Bravida, Pascalon, Excourbanies, empilés sur la banquette du fond, pâles, défaites, égarés, sortant d'une lutte, et deux gendarmes en face, le mousqueton au poing. Tous ces profils, immobiles et muets dans le cadre étroit de la portière, tenaient du mauvais rêve; et debout, cloués comme jadis sur la glace par ses crampons Kennedy, Tartarin regardait fuir au galop ce carrosse fantastique derrière lequel s'acharnait une volée d'écoliers sortant de classe, leurs cartables sur le dos, lorsque quelqu'un cria à ses oreilles: <<Et de quatre!...>> En même temps, empoigné, garroté, ligotté on le hissait son tour dans un <<locati>> avec des gendarmes, dont un officier arme de sa latte gigantesque qu'il tenait toute droite entre ses jambes, la



poignee touchant le haut de la voiture.

Tartarin voulait parler, s'expliquer. Evidemment il devait y avoir quelque meprise... Il dit son nom, sa patrie, se reclama de son consul, d'un marchand de miel suisse nomme Ichener qu'il avait connu en foire de Beaucaire. Puis, devant le mutisme persistant de ses gardes, il crut a un nouveau truc de la feerie de Bompard, et s'adressant a l'officier d'un air malin: <<C'est pour rire, \_que!\_... ah! \_vai\_, farceur, je sais bien que c'est pour rire.

--Pas un mot, ou je vous baillonne...>> dit l'officier roulant des yeux terribles, a croire qu'il allait passer le prisonnier au fil de sa latte.

L'autre se tint coi, ne bougea plus, regardant se derouler a la portiere des bouts de lacs, de hautes montagnes d'un vert humide, des hotels aux toitures variees, aux enseignes dorees visibles d'une lieue, et, sur les pentes, comme au Rigi, un va-et-vient de hottes et de bourriches; comme au Rigi encore, un petit chemin de fer cocasse, un dangereux jouet mecanique qui se cramponnait a pic jusqu'a Glion, et, pour completer la ressemblance avec <<Regina montium>>, une pluie rayante et battante, un echange d'eau et de brouillards du ciel au Lemman et du Lemman au ciel, les nuages touchant les vagues.

La voiture roula sur un pont-levis entre des petites boutiques de chamoiseries, canifs, tire-boutons, peignes de poche, franchit une poterne basse et s'arreta dans la cour d'un vieux donjon, mangee d'herbe, flanquee de tours rondes a poivrieres, a moucharabis noirs soutenus par des poutrelles. Ou etait-il? Tartarin le comprit en entendant l'officier de gendarmerie discuter avec le concierge du chateau, un gros homme en bonnet grec agitant un trousseau de clefs rouillees. <<Au secret, au secret... mais je n'ai plus de place, les autres ont tout pris... A moins de le mettre dans le cachot de Bonnivard?

--Mettez-le dans le cachot de Bonnivard, c'est bien assez bon pour lui...>> commanda le capitaine, et il fut fait comme il avait dit.

Ce chateau de Chillon, dont le P. C. A. ne cessait de parler depuis deux jours a ses chers alpinistes, et dans lequel, par une ironie de la destinee, il se trouvait brusquement incarcere sans savoir pourquoi, est un des monuments historiques les plus visites de toute la Suisse. Apres avoir servi de residence d'ete aux comtes de Savoie, puis de prison d'Etat, de depot d'armes et de munitions, il n'est plus aujourd'hui qu'un pretexte a excursion, comme le Rigi-Kulm ou la Tellsplatte. On y a laisse cependant un poste de gendarmerie et un <<violon>> pour les ivrognes et les mauvais garcons du pays; mais ils sont si rares, dans ce paisible canton de Vaud, que le violon est toujours vide et que le concierge y renferme sa provision de bois pour l'hiver. Aussi l'arrivee de tous ces prisonniers l'avait mis de fort mechante humeur, l'idee surtout qu'il n'allait plus pouvoir faire visiter le celebre cachot, a cette epoque de l'annee le plus serieux profit de la place.

Furieux, il montrait la route a Tartarin, qui suivait, sans le courage de la moindre resistance. Quelques marches branlantes, un corridor moisi, sentant la cave, une porte epaisse comme un mur, avec des gonds enormes, et ils se trouverent dans un vaste souterrain voute, au sol battu, aux lourds piliers romains ou restent scelles des anneaux de fer enchainant jadis les prisonniers d'Etat. Un demi-jour tombait avec le tremblement, le miroitement du lac a travers d'etroites meurtrieres qui ne laissaient voir qu'un peu de ciel.

<<Vous voila chez vous, dit le geolier... Surtout, n'allez pas dans le fond, il y a les oubliettes!

Tartarin recula epouvante:

<<Les oubliettes, \_Boudiou!\_...

--Qu'est-ce que vous voulez, mon garçon!... On m'a commande de vous mettre dans le cachot de Bonnivard... Je vous mets dans le cachot de Bonnivard... Maintenant, si vous avez des moyens, on pourra vous fournir quelques douceurs, par exemple une couverture et un matelas pour la nuit.

--D'abord, a manger!>> dit Tartarin, a qui, fort heureusement, on n'avait pas ote sa bourse.

Le concierge revint avec un pain frais, de la biere, un cervelas, devores avidement par le nouveau prisonnier de Chillon, a jeun depuis la veille, creuse de fatigues et d'emoions. Pendant qu'il mangeait sur son banc de pierre dans la lueur du soupirail, le geolier l'examinait d'un oeil bonasse.

<<Ma foi, dit-il, je ne sais pas ce que vous avez fait ni pourquoi l'on vous traite si severement...

--Eh! coquin de sort, moi non plus, je ne sais rien, fit Tartarin la bouche pleine.

--Ce qu'il y a de sur, c'est que vous n'avez pas l'air d'un mauvais homme, et, certainement, vous ne voudriez pas empecher un pauvre pere de famille de gagner sa vie, n'est ce pas?... Eh ben, voila!... J'ai la-haut toute une societe venue pour visiter le cachot de Bonnivard... Si vous vouliez me promettre de vous tenir tranquille, de ne pas essayer de vous sauver...

Le bon Tartarin s'y engagea par serment, et cinq minutes apres, il voyait son cachot envahi par ses anciennes connaissances du Rigi-Kulm et de la Tellsplatte, l'ane bate Schwanthaler, l'ineptissimus Astier-Rehu, le membre du Jockey-Club avec sa niece (hum! hum!...), tous les voyageurs du circulaire Cook. Honteux, craignant d'etre reconnu, le malheureux se dissimulait derriere les piliers, reculant, se derobant a mesure qu'approchait le groupe des touristes precedes du concierge et de son boniment debite d'une voix dolente:

<<C'est ici que l'infortune Bonnivard...

Ils avancaient lentement, retardés par les discussions des deux savants toujours en querelle, prêts à se sauter dessus agitant l'un son pliant, l'autre son sac de voyage, en des attitudes fantastiques que le demi-jour des soupiraux allongeait sur les voutes.

A force de reculer, Tartarin se trouva tout près du trou des oubliettes, un puits noir, ouvert au ras du sol, soufflant l'haleine des siècles passés, marecageuse et glaciale. Effrayé, il s'arrêta, se pelotonna dans un coin, sa casquette sur les yeux; mais le salpêtre humide des murailles l'impressionnait; et tout à coup un formidable éternement, qui fit reculer les touristes, les avertissait de sa présence.

<<Tiens, Bonnivard...>> s'écria l'effrontée petite Parisienne coiffée d'un chapeau Directoire, que le monsieur du Jockey-Club faisait passer pour sa nièce.

Le Tarasconnais ne se laissa pas démonter.

<<C'est vraiment très gentil, \_ve\_, ces oubliettes!...>> dit-il du ton le plus naturel du monde, comme s'il était en train, lui aussi, de visiter le cachot par plaisir, et il se mêla aux autres voyageurs qui souriaient en reconnaissant l'alpiniste du Rigi-Kulm, le boute-en-train du fameux bal.

<<He! mossie... ballir, dantsir!...

La silhouette falote de la petite fée Schwanthaler se dressait devant lui, prête à partir pour une contredanse. Vraiment, il avait bien envie de danser! Alors, ne sachant comment se débarrasser de l'enragé petit bout de femme, il lui offrit le bras, lui montra fort galamment son cachot, l'anneau où se rivait la chaîne du captif, la trace appuyée de ses pas sur les dalles autour du même pilier; et jamais, l'entendre parler avec tant d'aisance, la bonne dame ne se serait doutée que celui qui la promenait était aussi prisonnier d'État, une victime de l'injustice et de la méchanceté des hommes. Terrible, par exemple, fut le départ, quand l'infortune Bonnivard, ayant reconduit sa danseuse jusqu'à la porte, prit congé avec un sourire d'homme du monde: <<Non, merci, \_ve\_... Je reste encore un petit moment. La-dessus il salua, et le geolier, qui le guettait, ferma et verrouilla la porte à la stupefaction de tous.

Quel affront! Il en suait d'angoisse, le malheureux, en écoutant les exclamations des touristes qui s'éloignaient. Par bonheur, ce supplice ne se renouvela plus de la journée. Pas de visiteurs à cause du mauvais temps. Un vent terrible sous les vieux ais, des plaintes montant des oubliettes comme des victimes mal enterrées, et le clapotis du lac, criblé de pluie, battant les murailles au ras des soupiraux d'où les éclaboussures jaillissaient jusque sur le captif. Par intervalles, la cloche d'un vapeur, le claquement de ses roues

scandant les reflexions du pauvre Tartarin, pendant que le soir descendait gris et morne dans le cachot qui semblait s'agrandir.

Comment s'expliquer cette arrestation, son emprisonnement dans ce lieu sinistre? Costecalde, peut-etre... une manoeuvre electorale de la derniere heure?... Ou, encore, la police russe avertie de ses paroles imprudentes, de sa liaison avec Sonia, et demandant l'extradition? Mais alors, pourquoi arreter les delegues?... Que pouvait-on reprocher a ces infortunes dont il se representait l'effarement, le desespero, quoiqu'ils ne fussent pas comme lui dans le cachot de Bonnivard, sous ces voutes aux pierres serrees, traversees l'approche de la nuit d'un passage de rats enormes, de cancrelats, de silencieuses araignees aux pattes froleuses et difformes.

Voyez pourtant ce que peut une bonne conscience! Malgre les rats, le froid, les araignees, le grand Tartarin trouva dans l'horreur de la prison d'Etat, hantee d'ombres martyres, le sommeil rude et sonore, bouche ouverte et poings fermes, qu'il avait dormi entre les cieux et les abimes dans la cabane du Club Alpin. Il croyait rever encore, au matin, en entendant son geolier:

<<Levez-vous, le prefet du district est la... Il vient vous interroger...>> L'homme ajouta avec un certain respect: <<Pour que le prefet se soit derange... Il faut que vous soyez un fameux scelerat.

Scelerat! non, mais on peut le paraitre apres une nuit de cachot humide et poussiereux, sans avoir eu le temps d'une toilette, meme sommaire. Et dans l'ancienne ecurie du chateau, transformee en gendarmerie, garnie de mousquetons en ratelier sur le crepissage des murs, quand Tartarin--apres un coup d'oeil rassurant a ses alpinistes assis entre les gendarmes--apparaît devant le prefet du district, il a le sentiment de sa mauvaise tenue en face de ce magistrat correct et noir, la barbe soignee, et qui l'interpelle severement:

<<Vous vous appelez Manilof, n'est-ce pas?... sujet russe... incendiaire a Petersbourg... refugie et assassin en Suisse.

--Mais jamais de la vie... C'est une erreur, une meprise...

--Taisez-vous, ou je vous baillonne...>> interrompt le capitaine.

Le prefet correct reprend: <<D'ailleurs, pour couper court a toutes vos denegations... Connaissez-vous cette corde?

Sa corde, coquin de sort! Sa corde tissee de fer, fabriquee en Avignon. Il baisse la tete, a la stupeur des delegues, et dit: <<Je la connais.

--Avec cette corde, un homme a ete pendu dans le canton d'Unterwald...

Tartarin fremissant jure qu'il n'y est pour rien.

<<Nous allons bien voir!>> Et l'on introduit le tenor italien, le policier que les nihilistes avaient accroché à la branche d'un chêne au Brunig, mais que des bucherons ont sauvé miraculeusement.

Le mouchard regarde Tartarin: <<Ce n'est pas lui!>> les délégués: <<Ni ceux-là non plus... On s'est trompé.

Le préfet, furieux, à Tartarin: <<Mais, alors, qu'est-ce que vous faites ici?

--C'est ce que je me demande, \_ve!\_...>> répond le président avec l'aplomb de l'innocence.

Après une courte explication, les alpinistes de Tarascon, rendus à la liberté, s'éloignent du château de Chillon dont nul n'a ressenti plus fort qu'eux la mélancolie oppressante et romantique. Ils s'arrêtent à la pension Muller pour prendre les bagages, la bannière, payer le déjeuner de la veille qu'ils n'ont pas eu le temps de manger, puis filent vers Genève par le train. Il pleut. À travers les vitres ruisselantes se lisent des noms de stations d'aristocratie villegiature, Clarens, Vevey, Lausanne; les chalets rouges, les jardinets d'arbustes rares passent sous un voile humide ou s'égouttent les branches, les clochetons des toits, les terrasses des hôtels.

Installés dans un petit coin du long wagon suisse, deux banquettes se faisant face, les alpinistes ont la mine défaite et déconfite. Bravida, très aigre, se plaint de douleurs et, tout le temps, demande à Tartarin avec une ironie féroce: <<Eh \_be!\_ vous l'avez vu, le cachot de Bonnavard... Vous vouliez tant le voir... Je crois que vous l'avez vu, \_que?>> Excourbanies, aphone, pour la première fois, regarde piteusement le lac qui les escorte aux portières: <<En voilà de l'eau, \_Boudiou!\_... après ça, je ne prends plus de bain de ma vie...

Abruti d'une épouvante qui dure encore, Pascalon, la bannière entre ses jambes, se dissimule derrière, regardant à droite et à gauche comme un lièvre, crainte qu'on le rattrape... Et Tartarin?... Oh! lui, toujours digne et calme, il se délecte en lisant des journaux du Midi, un paquet de journaux expédié à la pension Muller et qui, tous, reproduisent d'après le Forum le récit de son ascension, celui qu'il a dicté, mais agrandi, enjolive d'éloges mirifiques. Tout à coup le héros pousse un cri, un cri formidable qui roule jusqu'au bout du wagon. Tous les voyageurs se sont dressés; on croit à un tamponnement. Simplement un entrefilet du Forum que Tartarin lit ses alpinistes... <<Écoutez ça: \_Le bruit court que le V. P. C. A. Costecalde, à peine remis de la jaunisse qui l'aitait depuis quelques jours, va partir pour l'ascension du Mont-Blanc monter encore plus haut que Tartarin... Ah! le bandit... il veut tuer l'effet de ma Jungfrau... Eh bien! attends un peu, je vais te la souffler, ta montagne... Chamonix est à quelques heures de Genève, je ferai le Mont-Blanc avant lui! En êtes-vous, mes enfants?

Bravida proteste. \_Outre!\_ il en a assez, des aventures. <<Assez et

plus qu'assez...>> hurle Excourbanies tout bas, de sa voix morte.

<<Et toi, Pascalon?... demande doucement Tartarin.

L'eleve bele sans oser lever les yeux:

<<Mai-ai-aitre...>> Celui-la aussi le reniait.

<<C'est bien, dit le heros solennel et fache, je partirai seul, j'aurai tout l'honneur... \_Zou!\_ rendez-moi la banniere...

XII

L'HOTEL BALTET A CHAMONIX.--CA SENT L'AIL!--DE L'EMPLOI DE LA CORDE  
DANS LES COURSES ALPESTRES.--SHAKE HANDS!--UN ELEVE DE  
SCHOPENHAUER.--A LA HALTE DES GRANDS-MULETS.--<<TARTARIN, IL FAUT QUE  
JE VOUS PARLE...

Le clocher de Chamonix sonnait neuf heures dans un soir frissonnant de bise et de pluie froides; toutes les rues noires les maisons eteintes, sauf de place en place la facade et les cours des hotels ou le gaz veillait, faisant les alentours encore plus sombres dans le vague reflet de la neige des montagnes, d'un blanc de planete sur la nuit du ciel.

A l'hotel Baltet, un des meilleurs et des plus frequentes du village alpin, les nombreux voyageurs et pensionnaires ayant disparu peu a peu, harasses des excursions du jour, il ne restait au grand salon qu'un pasteur anglais jouant aux dames silencieusement avec son epouse, tandis que ses innombrables demoiselles en tabliers ecrus bavettes s'activaient a copier des convocations au prochain service evangelique, et qu'assis devant la cheminee ou brulait un bon feu de buches, un jeune Suedois, creuse, decolore, regardait la flamme d'un air morne, en buvant des grogs au kirsch et a l'eau de seltz. De temps en temps un touriste attarde traversait le salon, guetres trempees, caoutchouc ruisselant, allait a un grand barometre pendu sur la muraille, le tapotait, interrogeait le mercure pour le temps du lendemain et s'allait coucher consterne. Pas un mot, pas d'autres manifestations de vie que le petillement du feu, le gresil aux vitres et le roulement colere de l'Arve sous les arches de son pont de bois, a quelques metres de l'hotel.

Tout a coup le salon s'ouvrit, un portier galonne d'argent entra charge de valises, de couvertures, avec quatre alpinistes grelottants, saisis par le subit passage de la nuit et du froid a la chaude lumiere.

<<\_Bondiou!\_ Quel temps...

--A manger, \_zou!\_

--Bassinez les lits, \_que!\_

Ils parlaient tous ensemble du fond de leur cache-nez, passe-montagne, casquettes a oreilles, et l'on ne savait auquel entendre, quand un petit gros qu'ils appelaient le \_presidain\_ leur imposa silence en criant plus fort qu'eux.

<<D'abord le livre des etrangers!>> commanda-t-il; et le feuilletant d'une main gourde, il lisait a haute voix les noms des voyageurs qui, depuis huit jours, avaient traverse l'hotel: <<Docteur Schwanthaler et madame... Encore!... Astier-Rehu, de l'Academie francaise...>> Il en déchiffra deux ou trois pages, palissant quand il croyait voir un nom ressemblant a celui qu'il cherchait; puis, a la fin, le livre jete sur la table avec un rire de triomphe, le petit homme fit une gambade gamine, extraordinaire pour son corps replet: <<Il n'y est pas, \_ve!\_ il n'est pas venu... C'est bien ici pas moins qu'il devait descendre. Enfonce Costecalde...\_lagadigadeou!\_...vite a la soupe, mes enfants!...>> Et le bon Tartarin, ayant salue les dames, marcha vers la salle a manger, suivi de la delegation affamee et tumultueuse.

Eh oui! la delegation, tous, Bravida lui-meme... Est-ce que c'etait possible, allons!... Qu'aurait-on dit, la-bas, en les voyant revenir sans Tartarin? Chacun d'eux le sentait bien. Et au moment de se separer, en gare de Geneve, le buffet fut temoin d'une scene pathetique, pleurs, embrassades, adieux déchirants a la banniere, l'issue desquels adieux tout le monde s'empilait dans le landau que le P. C. A. venait de freter pour Chamonix. Superbe route qu'ils firent les yeux fermes, pelotonnes dans leurs couvertures, remplissant la voiture de ronflements sonores, sans se preoccuper du merveilleux paysage qui, depuis Sallanches, se deroulait sous la pluie: gouffres, forets, cascades ecumantes, et, selon les mouvements de la vallee, tour a tour visible ou fuyante, la cime du Mont-Blanc au-dessus des nuees. Fatigues de ce genre de beautes naturelles, nos Tarasconnais ne songeaient qu'a reparer la mauvaise nuit passee sous les verrous de Chillon. Et, maintenant encore, au bout de la longue salle a manger deserte de l'hotel Baltet, pendant qu'on leur servait un potage rechauffe et les reliefs de la table d'hote, ils mangeaient gloutonnement, sans parler, preoccupes surtout d'aller vite au lit. Subitement, Spiridion Excourbanies, qui avalait comme un somnambule, sortit de son assiette et, flairant l'air autour de lui: <<\_Outre!\_ ca sent l'aill!...

--C'est vrai, que ca le sent...>> dit Bravida. Et tous, ragailardis par ce rappel de la patrie, ce fumet des plats nationaux que Tartarin n'avait plus respire depuis longtemps, ils se retournaient sur leurs chaises avec une anxiete gourmande. Cela venait du fond de la salle, d'une petite piece ou mangeait a part un voyageur, personnage d'importance sans doute, car a tout moment la barrette du chef se montrait au guichet ouvrant sur la cuisine, pour passer a la fille de service des petits plats couverts qu'elle portait dans cette direction.

<<Quelqu'un du Midi, bien sur,>> murmura le doux Pascalon; et le president, devenu bleme a l'idee de Costecalde, commanda:

<<Allez donc voir, Spiridion...vous nous le saurez a dire...

Un formidable eclat de rire partit du retrait ou le brave gong venait d'entrer, sur l'ordre de son chef, et d'ou il ramenait par la main un long diable au grand nez, les yeux farceurs, la serviette au menton, comme le cheval gastronome:

<<\_Ve!\_ Bompard...

--\_Te!\_ l'imposteur...

--He! adieu, Gonzague... Comment \_te\_ va!

--Differemment, messieurs, je suis bien le votre...>> dit le courrier serrant toutes les mains et s'asseyant a la table des Tarasconnais pour partager avec eux un plat de cepes a l'ail prepare par la mere Baltet, laquelle, ainsi que son mari, avait horreur de la cuisine de table d'hote.

Etait-ce le fricot national ou bien la joie de retrouver un \_pays\_, ce delieieux Bompard a l'imagination inepuisable? Immediatement la fatigue et l'envie de dormir s'envolerent, on deboucha du Champagne et, la moustache toute barbouillee de mousse, ils riaient, poussaient des cris, gesticulaient, s'etreignaient a la taille, pleins d'effusion.

<<Je ne vous quitte plus, ve! disait Bompard... Mes Peruviens sont partis... Je suis libre...

--Libre!... Alors, demain, vous faites le Mont-Blanc avec moi?

--Ah! vous faites le Mont-Blanc \_demein?\_ repondit Bompard sans enthousiasme.

--Oui, je le souffle a Costecalde... Quand il viendra, \_uit!\_... Plus de Mont-Blanc... Vous en etes, \_que\_, Gonzague?

--J'en suis... J'en suis... moyennant que le temps le veuille... C'est que la montee n'est pas toujours commode dans cette saison.

--Ah! \_vai!\_ pas commode...>> fit le bon Tartarin frisant ses petits yeux par un rire d'augure que Bompard, du reste, ne parut pas comprendre.

<<Passons toujours prendre le cafe au salon... Nous consulterons le pere Baltet. Il s'y connait, lui, l'ancien guide qui a fait vingt-sept fois l'ascension.

Les delegues eurent un cri:



<<Vingt-sept fois! \_Boufre!\_

--Bompard exagere toujours...>> dit le P. C. A, severement avec une pointe d'envie.

Au salon, il trouverent la famille du pasteur toujours penchee sur les lettres de convocation, le pere et la mere sommeillant devant leur partie de dames, et le long Suedois remuant son grog a l'eau de seltz du meme geste decourage. Mais l'invasion des alpinistes tarasconnais, allumes par le champagne, donna, comme on pense, quelques distractions aux jeunes convocatrices. Jamais ces charmantes personnes n'avaient vu prendre le cafe avec tant de mimiques et de roulements d'yeux.

<<Du sucre, Tartarin?

--Mais non, commandant... Vous savez bien... Depuis l'Afrique!...

--C'est vrai, pardon... Te! voila M. Baltet!

--Mettez-vous la, \_que\_, monsieur Baltet.

--Vive M. Baltet!...ah! ah!...\_fen de brut\_.

Entoure, presse par tous ces gens qu'il n'avait jamais vus de sa vie, le pere Baltet souriait d'un air tranquille. Robuste Savoyard, haut et large, le dos rond, la marche lente, sa face epaisse et rasee s'egayait de deux yeux finauds encore jeunes, contrastant avec sa calvitie, causee par un coup de froid a l'aube dans les neiges.

<<Ces messieurs desirent faire le Mont-Blanc?>> dit-il, jugeant les Tarasconnais d'un regard a la fois humble et ironique. Tartarin allait repondre, Bompard se jeta devant lui:

<<N'est-ce pas que la saison est bien avancee?

--Mais non, repondit l'ancien guide... Voici un monsieur suedois qui montera demain, et j'attends, a la fin de la semaine, deux messieurs americains pour monter aussi. Il y en a meme un qui est aveugle.

--Je sais. Je l'ai rencontre au Guggi.

--Ah! monsieur est alle au Guggi?

--Il y a huit jours, en faisant la Jungfrau...

Il y eut un fremissement parmi les convocatrices evangeliques, toutes les plumes en arret, les tetes levees du cote de Tartarin qui, pour ces Anglaises, determinees grimpeuses, expertes a tous les sports, prenait une autorite considerable. Il etait monte a la Jungfrau!

<<Une belle etape! dit le pere Baltet considerant le P. C. A. avec etonnement, tandis que Pascalon, intimide par les dames, rougissant et begayant, murmurait:

<<Mai-ai-tre, racontez-leur donc le... le... chose... la crevasse...

Le president sourit: <<Enfant!...>> et, tout de meme, il commença le recit de sa chute; d'abord d'un air detache, indifferent, puis avec des mouvements effares, des gigotements au bout de la corde, sur l'abime, des appels de mains tendues. Ces demoiselles fremissaient, le devoraient de ces yeux froids des Anglaises, ces yeux qui s'ouvrent en rond.

Dans le silence qui suivit s'eleva la voix de Bompard:

<<Au Chimborazo, pour franchir les crevasses, nous ne nous attachions jamais.

Les delegues se regarderent. Comme tarasconnade, celui-la les dépassait tous. <<Oh! \_de ce\_ Bompard, pas moins...>> murmura Pascalon avec une admiration ingenue.

Mais le pere Baltet, prenant le Chimborazo au serieux, protesta contre cet usage de ne pas s'attacher; selon lui, pas d'ascension possible sur les glaces sans une corde, une bonne corde en chanvre de Manille. Au moins, si l'un glisse, les autres le retiennent.

<<Moyennant que la corde ne casse pas, monsieur Baltet,>> dit Tartarin rappelant la catastrophe du mont Cervin.

Mais l'hotelier, pesant les mots:

<<Ce n'est pas la corde qui a casse, au Cervin... C'est le guide d'arriere qui l'a coupee d'un coup de pioche...

Comme Tartarin s'indignait:

<<Faites excuse, monsieur, le guide etait dans son droit... Il a compris l'impossibilite de retenir les autres et s'est detache d'eux pour sauver sa vie, celle de son fils et du voyageur qu'ils accompagnaient... Sans sa determination, il y aurait eu sept victimes au lieu de quatre.

Alors, une discussion commença. Tartarin trouvait que s'attacher a la file, c'était comme un engagement d'honneur de vivre ou de mourir ensemble; et s'exaltant, tres monte par la presence des dames, il appuyait son dire sur des faits, des etres presents. <<Ainsi, demain, \_te\_, en m'attachant avec Bompard, ce n'est pas une simple precaution que je prendrai, c'est un serment devant Dieu et devant les hommes de n'etre qu'un avec mon compagnon et de mourir plutot que de rentrer sans lui, coquin de sort!

--J'accepte le serment pour moi comme pour vous, Tarta\_rein\_...>> cria Bompard de l'autre cote du gueridon.

Minute emouvante!

Le pasteur, electrise, se leva et vint infliger au heros une poignee de main en coup de pompe, bien anglaise. Sa femme l'imita, puis toutes ses demoiselles, continuant le \_shake hands\_ avec une vigueur faire monter l'eau a un cinquieme etage. Les delegues, je dois le dire, se montraient moins enthousiastes.

<<Eh \_be!\_ moi, dit Bravida, je suis de l'avis de M. Baltet. Dans ses affaires-la, chacun y va pour sa peau, pardi! et je comprends tres bien le coup de piolet...

--Vous m'etonnez, Placide>>, fit Tartarin severement. Et tout bas, entre cuir et chair: <<Tenez-vous donc, malheureux; l'Angleterre nous regarde...

Le vieux brave qui, decidement, gardait un fond d'aigreur depuis l'excursion de Chillon, eut un geste signifiant: <<Je m'en moque un peu, de l'Angleterre...>> et peut-etre se fut-il attire quelque verte sermonce du president irrite de tant de cynisme, quand le jeune homme aux airs navres, repu de grog et de tristesse, mit son mauvais francais dans la conversation. Il trouvait, lui aussi, que le guide avait eu raison de trancher la corde: delivrer de l'existence quatre malheureux encore jeunes, c'est-a-dire condamnes a vivre un certain temps, les rendre d'un geste au repos, au neant, quelle action noble et genereuse!

Tartarin se recria:

<<Comment, jeune homme! a votre age, parler de la vie avec ce detachement, cette colere... Qu'est-ce qu'elle vous a donc fait?

--Rien, elle m'ennuie...>> Il etudiait la philosophie a Christiania, et, gagne aux idees de Schopenhauer, de Hartmann, trouvait l'existence sombre, inepte, chaotique. Tout pres du suicide, il avait ferme ses livres a la priere de ses parents et s'etait mis a voyager, butant partout contre le meme ennui, la sombre misere du monde. Tartarin et ses amis lui semblaient les seuls etres contents de vivre qu'il eut encore rencontres.

Le bon P. C. A. se mit a rire: <<C'est la race qui veut ca, jeune homme. Nous sommes tous les memes a Tarascon. Le pays du bon Dieu. Du matin au soir, on rit, on chante, et le reste du temps on danse la farandole... comme ceci... \_te!\_>> Il se mit a battre un entrechat avec une grace, une legerete de gros hanneton deployant ses ailes.

Mais les delegues n'avaient pas les nerfs d'acier, l'entrain infatigable de leur chef. Excourbanies grognait: <<Le presidain s'emballe... nous sommes la jusqu'a minuit.

Bravida se levant, furieux: <<Allons nous coucher, \_ve!\_ Je n'en puis plus de ma sciatique...>> Tartarin consentit, songeant a l'ascension du lendemain; et les Tarasconnais monterent, le bougeoir en main, le large escalier de granit conduisant aux chambres, tandis que le pere

Baltet allait s'occuper des provisions, retenir des mulets et des guides.

<<\_Te!\_ il neige...

Ce fut le premier mot du bon Tartarin a son reveil en voyant les vitres couvertes de givre et la chambre inondee d'un reflet blanc; mais lorsqu'il accrocha son petit miroir a barbe a l'espagnolette, il comprit son erreur et que le Mont-Blanc, etincelant en face de lui sous un soleil splendide, faisait toute cette clarte. Il ouvrit sa fenetre a la brise du glacier, piquante et reconfortante, qui lui apportait toutes les sonnailles en marche des troupeaux derriere les longs mugissements de trompe des bergers. Quelque chose de fort, de pastoral, remplissait l'atmosphere, qu'il n'avait pas respire en Suisse.

En bas, un rassemblement de guides, de porteurs, l'attendait; le Suedois deja hisse sur sa bete, et, melee aux curieux qui formaient le cercle, la famille du pasteur, toutes ces alertes demoiselles coiffees en matin, venues pour donner encore <<shake hands>> au heros qui avait hante leurs reves.

<<Un temps superbe! depechez-vous!...>> criaient l'hotelier dont le crane luisait au soleil comme un galet. Mais Tartarin eut beau se presser, ce n'etait pas une mince besogne d'arracher au sommeil les delegues qui devaient l'accompagner jusqu'a la Pierre-Pointue, ou finit le chemin de mulet. Ni prieres ni raisonnements ne purent decider le commandant a sauter du lit; son bonnet de coton jusqu'aux oreilles, le nez contre le mur, aux objurgations du president il se contentait de repondre par un cynique proverbe tarasconnais: <<Qui a bon renom de se lever le matin peut dormir jusqu'a midi...>> Quant a Bompard, il repetait tout le temps: <<Ah \_vai!\_ le Mont-Blanc!... quelle blague...>> et ne se leva que sur l'ordre formel du P. C. A.

Enfin la caravane se mit en route et traversa les petites rues de Chamonix dans un appareil fort imposant: Pascalon sur le mulet de tete, la banniere deployee, et le dernier de la file, grave comme un mandarin parmi les guides et les porteurs groupes des deux cotes de sa mule, le bon Tartarin, plus extraordinairement alpiniste que jamais, avec une paire de lunettes neuves aux verres bombes et fumes et sa fameuse corde fabriquee en Avignon, on sait a quel prix reconquise.

Tres regarde, presque autant que la banniere, il jubilait sous son masque important, s'amusait du pittoresque de ces rues du village savoyard si different du village suisse trop propre, trop vernisse, sentant le joujou neuf, le chalet de bazar, du contraste de ces mesures a peine sorties de terre ou l'etable tient toute la place, cote des grands hotels somptueux de cinq etages dont les enseignes rutilantes detonnaient comme la casquette galonnee d'un portier, l'habit noir et les escarpins d'un maitre d'hotel au milieu des coiffes savoyardes, des vestes de futaine, des feutres de charbonniers a larges ailes. Sur la place, des landaus deteles, des berlines de

voyage a cote de charrettes de fumier; un troupeau de porcs flanant au soleil devant le bureau de poste d'ou sortait un Anglais en chapeau de toile blanche, avec un paquet de lettres et un numero du \_Times\_ qu'il lisait en marchant avant d'ouvrir sa correspondance. La cavalcade des Tarasconnais traversait tout cela, accompagnee par le pietinement des mulets, le cri de guerre d'Excourbanies a qui le soleil rendait l'usage de son gong, le carillon pastoral etage sur les pentes voisines et le fracas de la riviere en torrent jailli du glacier, toute blanche, etincelante comme si elle charriait du soleil et de la neige.

A la sortie du village, Bompard rapprocha sa mule de celle du president et lui dit, roulant des yeux extraordinaires: <<Tartar\_ein\_, il faut que je vous parle...

--Tout a l'heure...>> dit le P. C. A. engage dans une discussion philosophique avec le jeune Suedois, dont il essayait de combattre le noir pessimisme par le merveilleux spectacle qui les entourait, ces paturages aux grandes zones d'ombre et de lumiere, ces forets d'un vert sombre cretees de la blancheur des neves eblouissants.

Apres deux tentatives pour se rapprocher de Tartarin, Bompard y renonca de force. L'Arve franchie sur un petit pont, la caravane venait de s'engager dans un de ces etroits chemins en lacet au milieu des sapins, ou les mulets, un par un, decouperent de leurs sabots fantasques toutes les sinuosites des abimes, et nos Tarasconnais n'avaient pas assez de leur attention pour se maintenir en equilibre l'aide des \_Allons... doucemain... Outre...\_ dont ils retenaient leurs betes.

Au chalet de la Pierre-Pointue, dans lequel Pascalon et Excourbanies devaient attendre le retour des ascensionnistes, Tartarin, tres occup de commander le dejeuner, de veiller a l'installation des porteurs et des guides, fit encore la sourde oreille aux chuchotements de Bompard. Mais--chose etrange et qu'on ne remarqua que plus tard--malgre le beau temps, le bon vin, cette atmosphere epuree a deux mille metres au-dessus de la mer, le dejeuner fut melancolique. Pendant qu'ils entendaient les guides rire et s'egayer a cote, la table des Tarasconnais restait silencieuse, livree seulement aux bruits du service, tintements des verres, de la grosse vaisselle et des couverts sur le bois blanc. Etait-ce la presence de ce Suedois morose ou l'inquietude visible de Gonzague, ou encore quelque pressentiment, la bande se mit en marche, triste comme un bataillon sans musique, vers le glacier des Bossons ou la veritable ascension commencait.

En posant le pied sur la glace, Tartarin ne put s'empecher de sourire au souvenir du Guggi et de ses crampons perfectionnes. Quelle difference entre le neophyte qu'il etait alors et l'alpiniste de premier ordre qu'il se sentait devenu! Solide sur ses lourdes bottes que le portier de l'hotel lui avait ferrees le matin meme de quatre gros clous, expert a se servir de son piolet, c'est a peine s'il eut besoin de la main d'un de ses guides, moins pour le soutenir que pour lui montrer le chemin. Les lunettes fumees attenaient la

reverberation du glacier qu'une recente avalanche pourrait de neige fraiche, ou des petits lacs d'un vert glauque s'ouvraient ca et la, glissants et traitres; et tres calme, assure par experience qu'il n'y avait pas le moindre danger, Tartarin marchait le long des crevasses aux parois chatoyantes et lisses, s'approfondissant a l'infini, passait au milieu des seracs avec l'unique preoccupation de tenir pied a l'etudiant suedois, intrepide marcheur, dont les longues guetres boucles d'argent s'allongeaient minces et seches et de la meme detente a cote de son alpenstock qui semblait une troisieme jambe. Et leur discussion philosophique continuant en depit des difficultes de la route, on entendait sur l'espace gele, sonore comme la largeur d'une riviere, une bonne grosse voix familiere et essoufflee: <<Vous me connaissez, Otto...

Bompard, pendant ce temps, subissait mille mesaventures. Fermement convaincu encore le matin que Tartarin n'irait jamais jusqu'au bout de sa vantardise et ne ferait pas plus le Mont-Blanc qu'il n'avait fait la Jungfrau, le malheureux courrier s'etait vetu comme a l'ordinaire, sans clouter ses bottes ni meme utiliser sa fameuse invention pour ferrer les pieds des militaires, sans alpenstock non plus, les montagnards du Chimborazo ne s'en servant pas. Seulement arme de la badine qui allait bien avec son chapeau a ganse bleue et son ulster, l'approche du glacier le terrifia, car, malgre toutes ses histoires, on pense bien que <<l'imposteur>> n'avait jamais fait d'ascension. Il se rassura pourtant en voyant du haut de la moraine avec quelle facilite Tartarin evoluit sur la glace, et se decida a le suivre jusqu'a la halte des Grands-Mulets, ou l'on devait passer la nuit. Il n'y arriva point sans peine. Au premier pas, il s'etala sur le dos, la seconde fois en avant sur les mains et sur les genoux. <<Non, merci, c'est expres...>> affirmait-il aux guides essayant de le relever... <<A l'americaine, \_ve!... comme au Chimborazo!>> Cette position lui paraissant commode, il la garda, s'avancant a quatre pattes, le chapeau en arriere, l'ulster balayant la glace comme une pelure d'ours gris; tres calme, avec cela, et racontant autour de lui que, dans la Cordillere des Andes, il avait grimpe ainsi une montagne de dix mille metres. Il ne disait pas en combien de temps par exemple, et cela avait du etre long a en juger par cette etape des Grands-Mulets ou il arriva une heure apres Tartarin et tout degouttant de neige boueuse, les mains gelees sous ses gants de tricot.

A cote de la cabane du Guggi, celle que la commune de Chamonix a fait construire aux Grands-Mulets est veritablement confortable. Quand Bompard entra dans la cuisine ou flambait un grand feu de bois, il trouva Tartarin et le Suedois en train de secher leurs bottes, pendant que l'aubergiste, un vieux racorni aux longs cheveux blancs tombant en mechés, etalait devant eux les tresors de son petit musee.

Sinistre, ce musee fait des souvenirs de toutes les catastrophes qui avaient eu lieu au Mont-Blanc, depuis plus de quarante ans que le vieux tenait l'auberge; et, en les retirant de leur vitrine, il racontait leur origine lamentable... A ce morceau de drap, ces boutons de gilet, tenait la memoire d'un savant russe precipite par l'ouragan sur le glacier de la Brenva... Ces maxillaires restaient

d'un des guides de la fameuse caravane de onze voyageurs et porteurs disparus dans une tourmente de neige... Sous le jour tombant et le pale reflet des neves contre les carreaux, l'etalage de ces reliques mortuaires, ces recits monotones avaient quelque chose de poignant, d'autant que le vieillard attendrissait sa voix tremblante aux endroits pathetiques, trouvait des larmes enpliant un bout de voile vert d'une dame anglaise roulee par l'avalanche en 1827.

Tartarin avait beau se rassurer par les dates, se convaincre qu' cette epoque la Compagnie n'avait pas organise les ascensions sans danger, ce \_vocero\_ savoyard lui serrait le coeur, et il alla respirer un moment sur la porte.

La nuit etait venue, engloutissant les fonds. Les Bossons ressortaient livides et tout proches, tandis que le Mont-Blanc dressait une cime encore rosee, caressee du soleil disparu. Le Meridional se rasserenait a ce sourire de la nature, quand l'ombre de Bompard se dressa derriere lui.

<<C'est vous, Gonzague... vous voyez, je prends le bon de l'air... Il m'embetait, ce vieux, avec ses histoires...

--Tartar\_ein\_, dit Bompard lui serrant le bras a le broyer...  
J'espere qu'en voila assez, et que vous allez vous en tenir la de cette ridicule expedition?

Le grand homme arrondit des yeux inquiets:

<<Qu'est-ce que vous me chantez?

Alors Bompard lui fit un tableau terrible des mille morts qui les menacaient, les crevasses, les avalanches, coups de vent, tourbillons.

Tartarin l'interrompt.

<<Ah! \_vai\_, farceur; et la Compagnie!... Le Mont-Blanc n'est donc pas amenege comme les autres?

--Amenage?... la Compagnie?...>> dit Bompard ahuri ne se rappelant plus rien de sa tarasconnade; et l'autre la lui repetant mot pour mot, la Suisse en Societe, l'affermage des montagnes, les crevasses truquees, l'ancien gerant se mit a rire.

<<Comment! vous avez cru... mais c'etait une \_galejade\_... Entre gens de Tarascon, pas moins, on sait bien ce que parler veut dire...

--Alors, demanda Tartarin tres emu, la Jungfrau n'etait pas preparee?

--Pas plus!

--Et si la corde avait casse?...

--Ah! mon pauvre ami...

Le heros ferma les yeux, pale d'une epouvante retrospective et, pendant une minute, il hesita... Ce paysage en cataclysme polaire, froid, assombri, accidente de gouffres... ces lamentations du vieil aubergiste encore pleurantes a ses oreilles... <<\_Outre!\_ que vous me feriez dire...>> Puis, tout a coup, il pensa aux \_gensses\_, de Tarascon, a la banniere qu'il ferait flotter la-haut, il se dit qu'avec de bons guides, un compagnon a toute epreuve comme Bompard... Il avait fait la Jungfrau... pourquoi ne tenterait-il pas le Mont-Blanc?

Et, posant sa large main sur l'epaule de son ami, il commença d'une voix virile: <<Ecoutez, Gonzague...

XIII

## LA CATASTROPHE

Par une nuit noire, noire, sans lune, sans etoile, sans ciel, sur la blancheur tremblotante d'une immense pente de neige, lentement se deroule une longue corde ou des ombres craintives et toutes petites sont attachees a la file, precedees, a cent metres, d'une lanterne en tache rouge presque au ras du sol. Des coups de piolet sonnans dans la neige dure, le roulement des glacons detaches derangent seuls le silence du neve ou s'amortissent les pas de la caravane; puis de minute en minute un cri, une plainte etouffee, la chute d'un corps sur la glace et, tout de suite, une grosse voix qui repond du bout de la corde: <<Allez doucement de tomber, Gonzague.>> Car le pauvre Bompard s'est decide a suivre son ami Tartarin jusqu'au sommet du Mont-Blanc. Depuis deux heures du matin--il en est quatre a la montre a repetition du president--le malheureux courrier s'avance a tatons, vrai forcat la chaine, traine, pousse, vacillant et bronchant, contraint de retenir les exclamations diverses que lui arrache sa mesaventure, l'avalanche guettant de tous cotes et le moindre ebranlement, une vibration un peu forte de l'air cristallin, pouvant determiner des tombees de neige ou de glace. Souffrir en silence, quel supplice pour un homme de Tarascon!

Mais la caravane a fait halte, Tartarin s'informe, on entend une discussion a voix basse, des chuchotements animes: <<C'est votre compagnon qui ne veut plus avancer...>> repond le Suedois. L'ordre de marche est rompu, le chapelet humain se detend, revient sur lui-meme, et les voila tous au bord d'une enorme crevasse, ce que les montagnards appellent une <<roture>>. On a franchi les precedentes l'aide d'une echelle mise en travers et qu'on passe sur les genoux; ici, la crevasse est beaucoup trop large et l'autre bord se dresse en hauteur de quatre-vingts a cent pieds. Il s'agit de descendre au fond du trou qui se retrecit, a l'aide de marches creusees au piolet, et de remonter pareillement. Mais Bompard s'y refuse avec obstination.



Penche sur le gouffre que l'ombre fait paraître insondable, il regarde s'agiter dans une buée la petite lanterne des guides préparant le chemin. Tartarin, peu rassuré lui-même, se donne du courage en exhortant son ami: «Allons, Gonzague, zoul!» et, tout bas, il le sollicite d'honneur, invoque Tarascon, la bannière, le Club des Alpines...

--Ah! \_vai\_, le Club... Je n'en suis pas, répond l'autre cyniquement.

Alors Tartarin lui explique qu'on lui posera les pieds que rien n'est plus facile.

--Pour vous, peut-être, mais pas pour moi...

--Pas moins, vous disiez que vous aviez l'habitude...

--Be oui! certainement, l'habitude... mais laquelle? J'en ai tant... l'habitude de fumer, de dormir...

--De mentir, surtout, interrompt le président...

--D'exagérer, allons! dit Bompard sans s'emouvoir le moins du monde.

Cependant, après bien des hésitations, la menace de le laisser là tout seul le décide à descendre lentement, posément, cette terrible échelle de meunier... Remonter est plus difficile, sur l'autre paroi droite et lisse comme un marbre et plus haute que la tour du roi Ren Tarascon. D'en bas, la clignante lumière des guides semble un ver luisant en marche, il faut se décider, pourtant; la neige sous les pieds, n'est pas solide, des glouglous de fonte et d'eau circulante s'agitent autour d'une large fissure qu'on devine plutôt qu'on ne la voit, au pied du mur de glace, et qui souffle son haleine froide d'abîme souterrain.

--Allez doucement de tomber, Gonzague!...

Cette phrase, que Tartarin profère d'une intonation attendrie, presque suppliante, emprunte une signification solennelle à la position respective des ascensionnistes, cramponnés maintenant des pieds et des mains, les uns au-dessous des autres, liés par la corde, et par la similitude de leurs mouvements, si bien que la chute ou la maladresse d'un seul les mettrait tous en danger. Et quel danger, coquin de sort! Il suffit d'entendre rebondir et dégringoler les débris de glaçons avec l'écho de la chute par les crevasses et les dessous inconnus pour imaginer quelle gueule de monstre vous guette et vous happerait au moindre faux pas.

Mais qu'y a-t-il encore? Voilà que le long Suedois qui précède justement Tartarin s'est arrêté et touche de ses talons ferrés la casquette du P. C. A. Les guides ont beau crier: «En avant!...» et le président: «Avancez donc, jeune homme...» Rien ne bouge. Dresse de son long, accroché d'une main négligente, le Suedois se penche et le

jour levant effleure sa barbe grele, eclaire la singuliere expression de ses yeux dilates, pendant qu'il fait signe a Tartarin:

--Quelle chute, hein, si on lachait!...

--Outre! Je crois bien... vous nous entraineriez tous... Montez donc!...

L'autre continue, immobile:

--Belle occasion pour en finir avec la vie, rentrer au neant par les entrailles de la terre, rouler de crevasse en crevasse comme ceci que je detache de mon pied... Et il s'incline effroyablement pour suivre le quartier de glace qui rebondit et sonne sans fin dans la nuit.

<<Malheureux! prenez garde...>> crie Tartarin bleme d'epouvante; et, desesperement cramponne a la paroi suintante, il reprend d'une chaude ardeur son argument de la veille en faveur de l'existence: <<Elle a du bon, que diantre!... A votre age, un beau garçon comme vous... vous ne croyez donc pas a l'amour, \_que?\_>>

Non, le Suedois n'y croit pas. L'amour ideal est un mensonge des poetes; l'autre, un besoin qu'il n'a jamais ressenti...

<<Be oui! be oui!... C'est vrai que les poetes sont un peu de Tarascon, ils en disent toujours plus qu'il n'y en a; mais, pas moins, c'est gentil le \_femellan\_, comme on appelle les dames chez nous. Puis, on a des enfants, des jolis mignons qui vous ressemblent.

--Ah! oui, les enfants, une source de chagrins. Depuis qu'elle m'a eu, ma mere n'a cesse de pleurer.

--Ecoutez, Otto, vous me connaissez, mon bon ami...

Et de toute l'expansion valeureuse de son ame, Tartarin s'epuise ranimer, a frictionner a distance cette victime de Schopenhauer et de Hartmann, deux polichinelles qu'il voudrait tenir au coin d'un bois, coquin de sort! pour leur faire payer tout le mal qu'ils ont fait la jeunesse...

Qu'on se represente, pendant cette discussion philosophique, la haute muraille de glace, froide, glauque, ruisselante, frolee d'un rayon pale, et cette brochee de corps humains plaques dessus en echelons, avec les sinistres gargouillements qui montent des profondeurs beantes et blanchatres, les jurons des guides, leurs menaces de se detacher et d'abandonner leurs voyageurs. A la fin, Tartarin, voyant que nul raisonnement ne peut convaincre ce fou, dissiper son vertige de mort, lui suggere l'idee de se jeter de la pointe extreme du Mont-Blanc... A la bonne heure, ca vaudrait la peine de la-haut? Une belle fin dans les elements... Mais ici, au fond d'une cave... Ah! \_vai\_, quelle \_foutaise!\_... Il y met tant d'accent, a la fois brusque et persuasif, une telle conviction, que le Suedois se laisse vaincre; et les voila enfin, un par un, en haut de cette terrible \_roture\_.

On se detache, on fait halte pour boire un coup et casser une croute. Le jour est venu. Un jour froid et bleme sur un cirque grandiose de pics, de fleches, domines par le Mont-Blanc encore a quinze cents metres. Les guides a part gesticulent et se concertent avec des hochements de tete. Sur le sol tout blanc, lourds et ramasses, le dos rond dans leur veste brune, on dirait des marmottes pretes a remiser pour l'hiver. Bompard et Tartarin, inquiets, transis, ont laisse le Suedois manger tout seul et se sont approches au moment ou le guide-chef disait d'un air grave:

<<C'est qu'il fume sa pipe, il n'y a pas a dire que non.

--Qui donc fume sa pipe? demanda Tartarin.

--Le Mont-Blanc, monsieur, regardez.

Et l'homme montre tout au bout de la haute cime, comme une aigrette, une fume blanche qui va vers l'Italie.

<<Et autrement, mon bon ami, quand le Mont-Blanc fume sa pipe, qu'est-ce que cela veut dire?

--Ca veut dire, monsieur, qu'il fait un vent terrible au sommet, une tempete de neige qui sera sur nous avant longtemps.

Et dame! c'est dangereux.

--Revenons>> dit Bompard verdissant; et Tartarin ajoute:

<<Oui, oui, certaine\_main\_, pas de sot amour-propre!

Mais le Suedois s'en mele; il a paye pour qu'on le mene au Mont-Blanc, rien ne l'empechera d'y aller. Il y montera seul, si personne ne l'accompagne. <<Laches! laches!>> ajoute-t-il tourne vers les guides, et il leur repete l'injure de la meme voix de revenant dont il s'excitait tout a l'heure au suicide.

<<Vous allez bien voir si nous sommes des laches.... Qu'on s'attache, et en route! s'ecrie le guide-chef. Cette fois, c'est Bompard qui proteste energiquement. Il en a assez, il veut qu'on le ramene, Tartarin l'appuie avec vigueur:

<<Vous voyez bien que ce jeune homme est fou!...>> s'ecrie-t-il en montrant le Suedois deja parti a grandes enjambees sous les floches de neige que le vent commence a chasser de toutes parts. Mais rien n'arretera plus ces hommes que l'on a traites de laches. Les marmottes se sont reveillees, heroiques, et Tartarin ne peut obtenir un conducteur pour le ramener avec Bompard aux Grands-Mulets. D'ailleurs, la direction est simple: trois heures de marche en comptant un ecart de vingt minutes pour tourner la grande roture si elle les effraie a passer tout seuls.

<<\_Outre\_, oui, qu'elle nous effraie!...>> fait Bompard sans pudeur aucune, et les deux caravanes se separent.

A present, les Tarasconnais sont seuls. Ils avancent avec precaution sur le desert de neige, attaches a la meme corde, Tartarin en avant, tatant de son piolet gravement, penetre de la responsabilite qui lui incombe, y cherchant un reconfort.

<<Courage! du sang-froid!... Nous nous en tirerons!...>> crie-t-il chaque instant a Bompard. Ainsi l'officier, dans la bataille, chasse la peur qu'il a, en brandissant son epee et criant a ses hommes:

<<En avant, s... n... de D...! toutes les balles ne tuent pas!

Enfin les voila au bout de cette horrible crevasse. D'ici au but, ils n'ont plus d'obstacles bien graves; mais le vent souffle, les aveugle de tourbillons neigeux. La marche devient impossible sous peine de s'egarer.

<<Arretons-nous un moment,>> dit Tartarin. Un serac de glace gigantesque leur creuse un abri a sa base; ils s'y glissent, etendent la couverture doublee de caoutchouc du president, et debouchent la gourde de rhum, seule provision que n'aient pas emportee les guides. Il s'ensuit alors un peu de chaleur et de bien-etre, tandis que les coups de piolet, toujours plus faibles sur la hauteur, les avertissent du progres de l'expedition. Cela resonance au coeur du P. C. A. comme un regret de n'avoir pas fait le Mont-Blanc jusqu'aux cimes.

<<Qui le saura? riposte Bompard cyniquement. Les porteurs ont conserve la banniere; de Chamonix on croira que c'est vous.

--Vous avez raison, l'honneur de Tarascon est sauf...>> conclut Tartarin d'un ton convaincu.

Mais les elements s'acharnent, la bise en ouragan, la neige par paquets. Les deux amis se taisent, hantes d'idees sinistres, ils se rappellent l'ossuaire sous la vitrine du vieil aubergiste, ses recits lamentables, la legende de ce touriste americain qu'on a retrouv petrifie de froid et de faim, tenant dans sa main crispée un carnet o ses angoisses etaient ecrites jusqu'a la derniere convulsion qui fit glisser le crayon et devier la signature.

<<Avez-vous un carnet, Gonzague?

Et l'autre, qui comprend sans explications:

<<Ah! \_vai\_, un carnet... Si vous croyez que je vais me laisser mourir comme cet Americain... Vite, allons nous-en, sortons d'ici.

--Impossible... Au premier pas nous serions emportees comme une paille, jetes dans quelque abime.

--Mais alors, il faut appeler, l'auberge n'est pas loin...>> Et Bompard a genoux, la tete hors du serac, dans la pose d'une bete au paturage et mugissante, hurle: <<Au secours! au secours! a moi!

--Aux armes!...>> crie a son tour Tartarin de son creux le plus sonore que la grotte repercute en tonnerre.

Bompard lui saisit le bras: <<Malheureux, le serac!...>> Positivement tout le bloc a tremble; encore un souffle et cette masse de glacons accumules croulerait sur leur tete. Ils restent figes, immobiles, enveloppes d'un effrayant silence bientot traverse d'un roulement lointain qui se rapproche, grandit, envahit l'horizon, meurt enfin sous la terre de gouffre en gouffre.

<<Les pauvres gens!...>> murmure Tartarin pensant au Suedois et a ses guides, saisis, emportes sans doute par l'avalanche. Et Bompard hochant la tete: <<Nous ne valons guere mieux qu'eux.>> En effet, leur situation est sinistre, n'osant bouger dans leur grotte de glace ni se risquer dehors sous les rafales.

Pour achever de leur serrer le coeur, du fond de la vallee monte un aboiement de chien hurlant a la mort. Tout a coup Tartarin, les yeux gonfles, les levres grelottantes, prend les mains de son compagnon et le regardant avec douceur:

<<Pardonnez-moi, Gonzague, oui, oui, pardonnez-moi, Je vous ai rudoy tantot, je vous ai traite de menteur...

--Ah! \_vai!\_ Qu'est-ce que ca fait?

--J'en avais le droit moins que personne, car j'ai beaucoup menti dans ma vie, et, a cette heure supreme, j'eprouve le besoin de m'ouvrir, de me degonfler, d'avouer publiquement mes impostures.

--Des impostures, vous?

--Ecoutez-moi, ami... d'abord je n'ai jamais tue de lion.

--Ca ne m'etonne pas...>> fait Bompard tranquillement. <<Mais est-ce qu'il faut se tourmenter pour si peu?... C'est notre soleil qui veut ca, on nait avec le mensonge... \_Ve!\_ moi... Ai-je dit une verit depuis que je suis au monde? Des que j'ouvre la bouche, mon Midi me monte comme une attaque. Les gens dont je parle, je ne les connais pas, les pays, je n'y suis jamais alle, et tout ca fait un tel tissu d'inventions que je ne m'y debrouille plus moi-meme.

--C'est l'imagination, \_pechere!\_ soupire Tartarin; nous sommes des menteurs par imagination.

--Et ces mensonges-la n'ont jamais fait de mal a personne, tandis qu'un mechant, un envieux comme Costecalde...

--Ne parlons jamais de ce miserable!>> interrompt le P. C. A., et pris

d'un subit acces de rage: <<Coquin de bon sort! c'est tout de meme un peu fichant...>> Il s'arrete sur un geste terrifie de Bompard... <<Ah! oui, le serac...>> et baissant le ton, force de chuchoter sa colere, le pauvre Tartarin continue ses imprecations a voix basse dans une enorme et comique desarticulation de la bouche: <<Un peu fichant de mourir la fleur de l'age par la faute d'un scelerat qui, dans ce moment, prend bien tranquillement sa demi-tasse sur le Tour de Ville!...

Mais pendant qu'il fulmine, une eclaircie s'ouvre peu a peu dans l'air. Il ne neige plus, il ne vente plus; et des ecarts bleus apparaissent dechirant le gris du ciel. Vite, en route, et, rattaches tous deux a la corde, Tartarin, qui a pris la tete comme tout l'heure, se retourne, un doigt sur la bouche:

<<Et vous savez, Gonzague, tout ce que nous venons de dire reste entre nous.

--Te, pardi...

Pleins d'ardeur, ils repartent, enfoncant jusqu'aux genoux dans la neige fraichement tombee, qui a englouti sous sa ouate, immaculee les traces de la caravane; aussi Tartarin consulte sa boussole toutes les cinq minutes. Mais cette boussole tarasconnaise, habituee aux chauds climats, est frappee de congelation depuis son arrivee en Suisse. L'aiguille joue aux quatre coins, agitee, hesitante; et ils marchent devant eux, attendant de voir se dresser tout a coup les roches noires des Grands-Mulets dans la blancheur uniforme, silencieuse, en pics, en aiguilles, en mamelons, qui les entoure, les eblouit, les epouvante aussi, car elle peut recouvrir de dangereuses crevasses sous leurs pieds.

<<Du sang-froid, Gonzague, du sang-froid!

--C'est justement de ca que je manque,>> repond Bompard lamentablement. Et il gemit: <<Aie de mon pied!... aie de ma jambe!... nous sommes perdus; jamais nous n'arriverons...

Ils marchent depuis deux heures lorsque, vers le milieu d'une pente de neige tres dure a grimper, Bompard s'ecrie effare:

<<Tartar\_ein\_, mais ca monte!

--Eh! je le vois parbleu bien, que ca monte, riposte le P. C. A. en train de perdre sa serenite.

--Pas moins, a mon idee, ca devrait descendre.

--\_Be\_ oui! mais que voulez que j'y fasse? Allons toujours jusqu'en haut, peut-etre que ca descendra de l'autre cote.

Cela descendait en effet, et terriblement, par une succession de neves, de glaciers presque a pic, et tout au bout de cet etincellement de blancheurs dangereuses une cabane s'apercevait piquee sur une roche

a des profondeurs qui semblaient inaccessibles. C'était un asile  
atteindre avant la nuit, puisqu'on avait perdu la direction des  
Grands-Mulets, mais au prix de quels efforts, de quels dangers  
peut-etre!

<<Surtout ne me lachez pas, \_que\_, Gonzague...

--Ni vous non plus, Tartare\_in.\_

Ils echangerent ces recommandations sans se voir, separees par une  
arete derriere laquelle Tartarin a disparu, avançant l'un pour monter,  
l'autre pour descendre, avec lenteur et terreur. Ils ne se parlent  
meme plus, concentrant toutes leurs forces vives, crainte d'un faux  
pas, d'une glissade. Tout a coup, comme il n'est plus qu'a un metre  
de la crete, Bompard entend un cri terrible de son compagnon, en meme  
temps qu'il sent la corde se tendre d'une violente et desordonnee  
secousse... Il veut resister, se cramponner pour retenir son  
compagnon sur l'abime. Mais la corde etait vieille, sans doute, car  
elle se rompt brusquement sous l'effort.

<<Outre!

--Boufre!

Ces deux cris se croisent, sinistres, dechirant le silence et la  
solitude, puis un calme effrayant, un calme de mort que rien ne  
trouble plus dans la vastitude des neiges immaculees.

Vers le soir, un homme ressemblant vaguement a Bompard, un spectre aux  
cheveux dresses, boueux, ruisselant, arrivait a l'auberge des  
Grands-Mulets ou on le frictionnait, le rechauffait, le couchait avant  
qu'il eut prononce d'autres paroles que celles-ci, entrecoupees de  
larmes, de poings leves au ciel. <<Tartarin... perdu... casse la  
corde...>> Enfin on put comprendre le grand malheur qui venait  
d'arriver.

Pendant que le vieil aubergiste se lamentait et ajoutait un nouveau  
chapitre aux sinistres de la montagne en attendant que son ossuaire  
s'enrichit des restes de l'accident, le Suedois et ses guides, revenus  
de leur expedition, se mettaient a la recherche de l'infortun  
Tartarin avec des cordes, des echelles, tout l'attirail d'un  
sauvetage, helas! infructueux. Bompard, reste comme ahuri, ne  
pouvait fournir aucun indice precis ni sur le drame ni sur l'endroit  
ou il avait eu lieu. On trouva seulement au Dome du Gouter un bout de  
corde reste dans une anfractuosite de glace. Mais cette corde, chose  
singuliere, etait coupee aux deux bouts comme avec un instrument  
tranchant; les journaux de Chambéry en donnerent un facsimile. Enfin,  
apres huit jours de courses, de consciencieuses recherches, quand on  
eut la conviction que le pauvre presid\_ain\_ etait introuvable, perdu  
sans retour, les delegues desesperes prirent le chemin de Tarascon,  
ramenant Bompard dont le cerveau ebranle gardait la trace d'une  
terrible secousse.

<<Ne me parlez pas de ca, repondait-il quand il etait question du sinistre, ne m'en parlez jamais!

Decidement le Mont-Blanc comptait une victime de plus, et quelle victime!

XIV

## EPILOGUE

D'endroit plus impressionnable que Tarascon, il ne s'en est jamais vu sous le soleil d'aucun pays. Parfois, en plein dimanche de fete, toute la ville dehors, les tambourins en rumeur, le Cours grouillant et tumultueux, emaille de jupes vertes, rouges, de fichus arlesiens, et, sur de grandes affiches multicolores, l'annonce des luttes pour hommes et demi-hommes, des courses de taureaux camarguais, il suffit d'un farceur criant: <<Au chien fou!...>> ou bien: <<Un boeuf echappe!...>> et l'on court, on se bouscule, on s'effare, les portes se ferment de tous leurs verrous, les persiennes claquent comme par un orage, et voila Tarascon desert, muet, sans un chat, sans un bruit, les cigales elles-memes blotties et attentives.

C'etait l'aspect de ce matin-la qui n'etait pourtant ni fete ni dimanche: les boutiques closes, les maisons mortes, places et placettes comme agrandies par le silence et la solitude. <<Vasta silentio>>, dit Tacite decrivant Rome aux funerailles de Germanicus, et la citation de sa Rome en deuil s'appliquait d'autant mieux a Tarascon qu'un service funebre pour l'ame de Tartarin se disait en ce moment la metropole ou la population en masse pleurait son heros, son dieu, son invincible a doubles muscles reste dans les glaciers du Mont-Blanc.

Or, pendant que le glas egrenait ses lourdes notes sur les rues desertes, Mlle Tournatoire, la soeur du medecin, que son mauvais etat de sante retenait toujours a la maison, morfondue dans son grand fauteuil contre la vitre, regardait dehors en ecoutant les cloches. La maison des Tournatoire se trouve sur le chemin d'Avignon, presque en face celle de Tartarin, et la vue de ce logis illustre dont le locataire ne devait plus revenir, la grille pour toujours fermee du jardin, tout, jusqu'aux boites a cirage des petits savoyards alignees pres de la porte, gonflait le coeur de la pauvre demoiselle infirme qu'une passion secrete devorait depuis plus de trente ans pour le heros tarasconnais. O mysteres d'un coeur de vieille fille! C'etait sa joie de le guetter passer a des heures regulieres, de se dire: <<O va-t-il?...>> de surveiller les modifications de sa toilette, qu'il s'habillat en alpiniste ou revetit sa jaquette vert-serpent. Maintenant, elle ne le verrait plus; et cette consolation meme lui manquait d'aller prier pour lui avec toutes les dames de la ville.

Soudain la longue tete de cheval blanc de Mlle Tournatoire se colora



legerement; ses yeux deteints, bordes de rose, se dilaterent d'une maniere considerable pendant que sa maigre main aux rides saillantes esquissait un grand signe de croix... Lui, c'etait lui longeant les murs de l'autre cote de la chaussee... D'abord elle crut a une apparition hallucinante... Non, Tartarin lui-meme, en chair et en os, seulement pali, piteux, loqueteux, longeant les murs comme un pauvre ou comme un voleur. Mais pour expliquer sa presence furtive Tarascon, il nous faut retourner sur le Mont-Blanc, au Dome du Gouter, a cet instant precis ou les deux amis se trouvant chacun sur un cot du Dome, Bompard sentit le lien qui les attachait, brusquement se tendre, comme par la chute d'un corps.

En realite, la corde s'etait prise entre deux glacons, et Tartarin, eprouvant la meme secousse, crut, lui aussi, que son compagnon roulait, l'entraînait. Alors, a cette minute supreme... comment dire cela, mon Dieu!... dans l'angoisse de la peur, tous deux, oubliant le serment solennel a l'hotel Baltet, d'un meme mouvement, d'un meme geste instinctif, couperent la corde, Bompard avec son couteau, Tartarin d'un coup de piolet; puis epouvantes de leur crime, convaincus l'un et l'autre qu'ils venaient de sacrifier leur ami, ils s'enfuirent dans des directions opposees.

Quand le spectre de Bompard apparut aux Grands-Mulets, celui de Tartarin arrivait a la cantine de l'Avesailles. Comment, par quel miracle, apres combien de chutes, de glissades? Le Mont-Blanc seul aurait pu le dire, car le pauvre P. C. A. resta deux jours dans un complet abrutissement, incapable, de proferer le moindre son. Des qu'il fut en etat, on le descendit a Courmayeur, qui est le Chamonix italien. A l'hotel ou il s'installa pour achever de se remettre, il n'etait bruit que d'une epouvantable catastrophe arrivee au Mont-Blanc, tout a fait le pendant de l'accident du Cervin: encore un alpiniste englouti par la rupture de la corde.

Dans sa conviction qu'il s'agissait de Bompard, Tartarin, rongé de remords, n'osait plus rejoindre la delegation ni retourner au pays. D'avance il voyait sur toutes les levres, dans tous les yeux: <<Cain, qu'as-tu fait de ton frere?...>> Pourtant le manque d'argent, la fin de son linge, les frimas de septembre qui arrivaient et vidaient les hotelleries, l'obligerent a se mettre en route. Apres tout, personne ne l'avait vu commettre son crime? Rien ne l'empacherait d'inventer n'importe quelle histoire; et, les distractions du voyage aidant, il commençait a se remettre. Mais aux approches de Tarascon, quand il vit s'iriser sous le ciel bleu la fine decoupeure des Alpines, tout le ressaisit, honte, remords, crainte de la justice; et pour eviter l'eclat d'une arrivee en pleine gare, il descendit a la derniere station avant la ville.

Ah! sur cette belle route tarasconnaise, toute blanche et craquante de poussiere, sans autre ombrage que les poteaux et les fils telegraphiques, sur cette voie triomphale ou, tant de fois, il avait passe a la tete de ses alpinistes ou de ses chasseurs de casquettes, qui l'aurait reconnu, lui, le vaillant, le pimpant, sous ses hardes déchirees et malpropres, avec cet oeil mefiant du routier guettant les

gendarmes? L'air brulait malgre qu'on fut au declin de la saison; et la pastèque qu'il acheta a un maraicher lui parut delicieuse a manger dans l'ombre courte du charreton, pendant que le paysan exhalait sa fureur contre les menageres de Tarascon, toutes absentes du marche, ce matin-la, <<rapport a une messe noire qu'on chantait pour quelqu'un de la ville perdu au fond d'un trou, la-bas dans les montagnes... Te! les cloches qui sonnent... Elles s'entendent d'ici...

Plus de doute; c'est pour Bompard que tombait ce lugubre carillon de mort secoue par un vent tiede sur la campagne solitaire! Quel accompagnement a la rentree du grand homme dans sa patrie!

Une minute, quand, la porte du petit jardin brusquement ouverte et refermee, Tartarin se retrouva chez lui, qu'il vit les etroites allees bordees de buis ratissees et proprettes, le bassin, le jet d'eau, les poissons rouges s'agitant au craquement du sable sous ses pas, et le baobab geant dans son pot a reseda, un bien-etre attendri la chaleur de son gite de lapin de choux l'enveloppa comme une securite apres tant de dangers et d'aventures. Mais les cloches, les maudites cloches redoublerent, la tombee des grosses notes noires lui ecrasa de nouveau le coeur. Elles lui disaient sur le mode funebre: <<Cain, qu'as-tu fait de ton frere? Tartarin, qu'est devenu Bompard?>> Alors, sans le courage d'un mouvement, il s'assit sur la margelle brulante du petit bassin et resta la, aneanti, effondre, au grand emoi des poissons rouges.

Les cloches ne sonnent plus. Le porche de la metropole, bruyant tout a l'heure, est rendu au marmotement de la pauvrese assise a gauche et a l'immobilite de ses saints de pierre. La ceremonie religieuse terminee, tout Tarascon s'est porte au Club des Alpines ou, dans une seance solennelle, Bompard doit faire le recit de la catastrophe, detaillier les derniers moments du P. C. A. En dehors des membres, quelques privileges, armee, clerge, noblesse, haut commerce, ont pris place dans la salle des conferences dont les fenetres, larges ouvertes, permettent a la fanfare de la ville, installee en bas, sur le perron, de meler quelques accords heroiques ou plaintifs aux discours de ces messieurs. Une foule enorme se presse autour des musiciens, se hisse sur ses pointes, les cous tendus, essayant d'attraper quelques bribes de la seance, mais les fenetres sont trop elevees et l'on n'aurait aucune idee de ce qui se passe, sans deux ou trois petits droles branches dans un gros platane, et jetant de la des renseignements comme on jette des noyaux de cerises du haut de l'arbre.

<<Ve, Costecalde, qui se force pour pleurer. Ah! le gueusard, c'est lui qui tient le fauteuil a present... Et le pauvre Bezuquet, comme il se mouche! comme il a les yeux rouges! Te! l'on a mis un crepe la banniere... Et Bompard qui vient vers la table avec les trois delegues... Il met quelque chose sur le bureau... Il parle present... Ca doit etre bien beau. Les voila qui tombent tous des larmes...

En effet, l'attendrissement devenait general a mesure que Bompard

avancait dans son recit fantastique. Ah! la memoire lui etait revenue, l'imagination aussi. Apres s'etre montres, lui et son illustre compagnon, a la cime du Mont-Blanc, sans guides, car tous s'etaient refuses a les suivre, effrayes par le mauvais temps,--seuls avec la banniere deployee pendant cinq minutes sur le plus haut pic de l'Europe, il racontait maintenant, et avec quelle emotion, la descente perilleuse et la chute, Tartarin roulant au fond d'une crevasse, et lui, Bompard, s'attachant pour explorer le gouffre dans toute sa longueur, d'une corde de deux cents pieds.

<<Plus de vingt fois, messieurs, que dis-je, plus de nonante fois, j'ai sonde cet abime de glace sans pouvoir arriver jusqu'a notre malheureux presid\_ain\_ dont cependant je constatais le passage par ces quelques debris laisses aux anfractuosités de la glace....

En parlant, il etalait sur le tapis de la table un fragment de maxillaire, quelques poils de barbe, un morceau de gilet, une boucle de bretelle; on eut dit l'ossuaire des Grands-Mulets.

Devant cette exhibition, les douloureux transports de l'assemblee ne se maitrisaient plus; meme les coeurs les plus durs, les partisans de Costecalde et les personnages les plus graves, Cambalalette le notaire, le docteur Tournatoire, tombaient effectivement des larmes grosses comme des bouchons de carafe. Les dames invitees poussaient des cris dechirants que dominaient les beuglements sanglots d'Excourbanies, les belements de Pascalon, pendant que la marche funebre de la fanfare accompagnait d'une basse lente et lugubre.

Alors, quand il vit l'emotion, l'enervement a son comble, Bompard termina son recit avec un grand geste de pitie vers les debris en bocciaux comme des pieces a conviction: <<Et voila, messieurs et chers concitoyens, tout ce que j'ai pu retrouver de notre illustre et bien-aime president... Le reste, dans quarante ans, le glacier nous le rendra.

Il allait expliquer, pour les personnes ignorantes, la recente decouverte faite sur la marche reguliere des glaciers: mais le grincement de la petite porte du fond l'interrompit, quelqu'un entrait. Tartarin, plus pale qu'une apparition de Home, juste en face de l'orateur.

<<\_Ve\_! Tartarin!...

--\_Te\_! Gonzague!...

Et cette race est si singuliere, si facile aux histoires invraisemblables, aux mensonges audacieux et vite refutes, que l'arrivee du grand homme dont les fragments gisaient encore sur le bureau, ne causa dans la salle qu'un mediocre etonnement.

<<C'est un malentendu, \_allons\_,>> dit Tartarin soulage, rayonnant, la main sur l'epaule de l'homme qu'il croyait avoir tue.

<<J'ai fait le Mont-Blanc des deux cotes. Monte d'un versant, descendu de l'autre; et c'est ce qui a permis de croire a ma disparition.

Il n'avouait pas qu'il avait fait le second versant sur le dos.

<<Sacre Bompard! dit Bezuquet, il nous a tout de meme retournes avec son histoire....>> Et l'on riait, on se serrait les mains pendant qu'au dehors la fanfare, qu'on essayait en vain de faire taire, s'acharnait a la marche funebre de Tartarin.

<<Ve Costecalde, comme il est jaune!...>> murmurait Pascalon a Bravida en lui montrant l'armurier qui se levait pour ceder le fauteuil l'ancien president dont la bonne face rayonnait. Bravida, toujours sentencieux, dit tout bas en regardant Costecalde dechu, rendu a son rang subalterne: <<La fortune de l'abbe Mandaire, de cure il devint vicaire.

Et la seance continua.

End of Project Gutenberg's Tartarin sur les Alpes, by Alphonse Daudet

\*\*\* END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK TARTARIN SUR LES ALPES \*\*\*

This file should be named 7ttrn10.txt or 7ttrn10.zip  
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7ttrn11.txt  
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7ttrn10a.txt

Produced by Carlo Traverso, Robert Rowe, Charles Franks  
and the Online Distributed Proofreading Team.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks! This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (\* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July

10 1991 January

100 1994 January

1000 1997 August

1500 1998 October

2000 1999 December

2500 2000 December

3000 2001 November  
4000 2001 October/November  
6000 2002 December\*  
9000 2003 November\*  
10000 2004 January\*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation  
PMB 113  
1739 University Ave.  
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

\*\*\*

If you can't reach Project Gutenberg,  
you can always email directly to:

Michael S. Hart <[hart@pobox.com](mailto:hart@pobox.com)>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

**\*\*The Legal Small Print\*\***

(Three Pages)

**\*\*\*START\*\*THE SMALL PRINT!\*\*FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*\*START\*\*\***

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

**\*BEFORE!\* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

#### LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you



may have other legal rights.

#### INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

#### DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as \*EITHER\*:

[\*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does \*not\* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (\*) and underline (\_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[\*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[\*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are

payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation"  
the 60 days following each date you prepare (or were  
legally required to prepare) your annual (or equivalent  
periodic) tax return. Please contact us beforehand to  
let us know your plans and to work out the details.

#### WHAT IF YOU \*WANT\* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of  
public domain and licensed works that can be freely distributed  
in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time,  
public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or  
software or other items, please contact Michael Hart at:  
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only  
when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by  
Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be  
used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be  
they hardware or software or any other related product without  
express permission.]

\*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*Ver.02/11/02\*END\*

ermission.]

\*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*Ver.02/11/02\*END\*

Professor Michael S. Hart

through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright

on or for this work, so the Project (and you!) can copy and

distribute it in the United States without permission and

without paying copyright royalties. Special rules, set forth

below, apply if you wish to copy and distribute this eBook

under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

#### LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any)

you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and excl